23313 (1

MÉMOIRES

DU

BARON DE TOTT,

SUR LES TURCS

ET LES TARTARES.

PREMIERE PARTIE.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

A AMSTERDAM,

M. DCC. LXXXV.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'HISTOIRE ſemble au premier coup-d'œil n'offrir qu'un théâtre d'horreur, où l'on ne préſente les victimes que pour illuſtrer les bourreaux qui les immolent à leurs paſſions ; mais elle offre en même-temps le tableau précieux des mœurs, & cette partie de l'Hiſtoire paraîtra ſans doute la plus intéreſſante, ſi l'on conſidère que les uſages d'une Nation la gouvernent, comme le caractère perſonnel gouverne les individus. Eſt-il une ſource plus féconde en moyens de connaître les hommes, & de les diriger ?

Sous ce point de vue, la politique des Gouvernemens doit s'en occuper. Elle appercevra que les uſages en créant & modifiant inſenſiblement les mœurs, ſont par-tout le grand reſſort des actions des hommes ; ils préparent & conſomment les grandes révolutions des Empires ; ils étaient l'édifice & le rendent durable, ou bien ils le minent par

degrés, & le conduiſent à ſa deſtruction totale. Une marche lente couvre les progrès du mal, & ces progrès funeſtes ne ſont apperçus qu'au moment, où celui qui pourrait appliquer le remède, reçoit lui-même une atteinte qu'il ne pourrait repouſſer qu'avec des forces qui lui manquent.

Si on laiſſe dans l'obſcurité des temps ces torrens de brigands qui, en ravageant la terre, ont foulé aux pieds de petites ſociétés qui prenaient le titre faſtueux d'Empires; ſi l'on excepte encore quelques peuplades, qui après avoir accru Rome naiſſante, ont porté la ſeule réputation de ſes forces, au point de lui ſoumettre pluſieurs peuples, par de ſimples ſommations de ſes héraults; nulle Nation puiſſante n'a réellement ſuccombé ſous l'effort d'une attaque ou d'une ſecouſſe étrangère; nul Empire ſolidement établi, n'a jamais été détruit par le ſort d'une bataille malheureuſe. La Gréce aſſervie par les Romains, Rome elle-même anéantie par les Barbares, ont moins cédé à des forces étrangères, qu'à leur affaibliſſement intérieur.

Cette vérité n'a pas beſoin d'être

examinée. C'eſt peut-être le ſeul point que l'Hiſtoire ait parfaitement éclairci, en traitant de l'origine & de la chûte des anciens Empires ; mais l'examen des mœurs & des uſages actuels ne pourraient-ils pas ſervir auſſi à éclaircir l'Hiſtoire des Peuples qui n'auraient même conſervé aucune tradition? Leurs mœurs ſeront pour eux ce que les marbres de Paros ont été pour les Grecs, un monument plus précieux ſans doute; il ne faut qu'en ſavoir déchiffrer les caractères. Le moral de chaque Nation tiendra lieu de ſes inſcriptions antiques, on y trouvera le type des grands événemens qu'elle a dû ſubir dans les ſiécles qui ont précédé. Les peuples dont les mœurs paraîtront les moins ſimples auront auſſi eſſuyé plus de révolutions; & celui qui ne préſentera dans les ſiennes que l'effet de l'influence phyſique du climat, ſera cenſé n'avoir point été ſubjugué.

Si l'on conſidère en effet le deſpotiſme tantôt ſous la zône torride, tantôt vers le cercle polaire, croit-on que le climat ſeul ait pu régler les mœurs de la Nation que l'on obſerve alors? Si l'on conçoit encore que l'eſprit ré-

publicain ait précédé le deſpotiſme, celui-ci aura-t-il effacé toutes les traces de l'ancienne liberté? Ces révolutions cependant ont couvert la ſurface du globe, & paraiſſent être la véritable cauſe de cette variété de mœurs qui différencie aujourd'hui les Nations au point d'avoir altéré ſi viſiblement la reſſemblance naturelle & primitive de toutes ſociétés humaines.

Rapprochez un Tartare Manchoux d'un Tartare de Beſſarabie, vous cherchez en vain cet intervalle de 1500 lieues qui les ſéparait; le climat diffère peu; le gouvernement eſt le même. Conſidérez enſuite le Grec & le Turc, dont les maiſons ſe touchent, vous retrouverez les 1500 lieues que vous cherchiez; ils ſont cependant ſous le même ciel & le même régime: faites remplacer le Manchoux au nord de la Chine par l'Arabe, qui ſous le tropique va ſe rafraîchir aux cataractes du Nil, il offrira plus d'analogie morale avec le Tartare qu'il n'en avait avec les Egyptiens ſes compatriotes; mais il contraſtera bruſquement avec le ſoldat Ruſſe en paſſant le fleuve Amur; & dans cet examen, on appercevra plus

distinctement l'influence du Gouvernement sur le caractère des individus, que l'influence du climat. On verra les forces morales dominer constamment le physique, & donner l'explication des différentes nuances qui paraissent les moins explicables.

C'est en considérant sous ce point de vue les descendans de Patrocle & d'Achille, qu'on apperçoit que sous les impressions du même climat le despotisme qui a dompté les derniers Grecs précédemment conquis par Alexandre, en imprimant sur eux le caractère de l'esclavage, n'a pu effacer les traces de la pusillanimité religieuse, par laquelle l'Empire Grec a péri. C'est aussi en remontant à l'époque de la gloire des anciens Grecs, qu'on trouverait dans le ressort de ces premiers Gouvernemens les correctifs d'un climat qui invite plus à jouir de la vie, qu'à la mépriser. La faiblesse du Bas-Empire devait sans doute énerver des ames que la gloire, la liberté, la vertu avaient autrefois exaltées; & c'est sous le joug des tyrans actuels que le physique devait reprendre son empire. Ce physique ne peut être dominé, que par des for-

ces morales. Le deſpotiſme les anéantit. C'eſt auſſi de tous les Gouvernemens celui qui influe le moins ſur la foule que l'on ſacrifie ; ſon grand reſſort n'appuie que ſur les principaux inſtrumens du malheur des peuples.

Si le climat que les Turcs habitent, relâche leurs fibres, le deſpotiſme auquel ils ſont ſoumis, les porte à la violence ; ils ſont quelquefois féroces. L'opinion de la prédeſtination ajoute à leur férocité, & ce préjugé qui dans un climat froid les eût rendu braves, dans un climat chaud, ne les conduit qu'à la témérité & au fanatiſme (1). Cette fiévre chaude qui les exalte, leur fait toujours compter pour rien, tout ce qui n'eſt pas Turc, & de cette manière de compter avec ſoi-même réſulte

(1) Les Turcs ont conſtamment donné la preuve de cette aſſertion dans leurs querelles particulières, l'ivreſſe précéde toujours la vengeance. L'aſſaſſinat eſt le ſeul moyen qu'elle emploie ; ils ne bravent aucun danger de ſang-froid. Une armée Ottomane attaquée ſe débande avant d'être battue ; mais le premier choc des Turcs, lorſqu'ils ſe déterminent à attaquer les premiers, eſt toujours dangereux & difficile à ſoutenir. On les a vu à l'affaire de Grotska, combler de leurs morts les foſſés d'une Redoute pour s'en emparer ; & le fanatiſme en a porté quelques-uns dans la dernière guerre contre les Ruſſes, à braver le feu de l'artillerie, en allant comme des foux hacher à coups de ſabre la bouche du canon de leurs ennemis.

néceſſairement l'orgueil & l'ignorance. C'eſt auſſi dans le berceau des Arts, dans la patrie de Périclès, d'Euclyde & d'Homère que les Sciences n'obtiennent aujourd'hui que le ſourire du mépris.

Cependant la célébrité a par-tout de l'attrait pour les hommes, ils ſont toujours mûs par l'amour-propre, mais les motifs ſont différens; & les Turcs ſont peut-être les ſeuls qui aient choiſi le meurtre pour y parvenir, ſans avoir aſſez d'énergie pour le commettre de ſang-froid. Quand le climat porte à la faibleſſe en même-temps que le deſpotiſme entraîne à la violence, il faut s'enivrer pour acquérir la force néceſſaire au crime, & c'eſt s'élever juſqu'à la puiſſance du deſpote que de le conſommer.

En réfléchiſſant ſur les rapports des mœurs & des uſages de chaque Nation avec le climat & le Gouvernement actuel, en obſervant avec ſoin les nuances qui réſultent des Gouvernemens paſſés, on voit avec effroi la multitude toujours entraînée vers le côté le plus vicieux, & conſervant toujours les inſtrumens de ſa deſtruction morale.

Peut-on en méconnaître l'effet ſur le peuple le plus célèbre, réduit à n'être plus que la dernière des Nations, quoiqu'elle ſoit encore la plus nombreuſe & la plus répandue? Les Juifs, qui couvrent la terre de leur induſtrie, ſans y avoir conſervé aucun droit légitime de poſſeſſion, cédant par-tout aux impreſſions du Gouvernement où ils ſe trouvent, conſervent encore au milieu même de ces divers Gouvernemens, une nuance de leur ancienne théocratie dans l'exercice d'une eſpéce de municipalité qu'on leur permet, & qui peut ſeul entretenir cet orgueil ſtupide qui les rend inſenſibles à l'outrage. Les Juifs portent cette inſenſibilité juſques dans les pays froids & montueux, où les hommes fortement conſtitués ſont toujours courageux & ſouvent vindicatifs. Le moral domine toujours le phyſique, lorſque la tyrannie ou l'abus de la liberté ne lui rendent pas tout ſes droits.

Si pour mieux peſer cette dernière aſſertion, on entreprenait de confronter le caractère diſtinctif de toutes les Nations, avec leur hiſtoire, il faudrait ſans doute, diſtinguer dans la foule des

événemens qui les ont intéreſſées, ceux qui n'ont été que paſſagers, d'avec ceux qui ont été ſuivis de l'incorporation des vainqueurs & des vaincus. Les torrens dégradent ſeulement la ſurface de la terre, ſans en altérer le ſol. Cette diſtinction eſt eſſentielle, afin de ne pas confondre un fou qui parcourt l'Aſie pour ſubjuguer la terre après l'avoir dévaſtée; avec Alexandre bâtiſſant Alexandrie, pour donner un centre à l'univers, & réunir les deux hémiſphères du globe. Il n'eſt pas moins utile d'obſerver la nature du pays conquis, afin de ne pas conſidérer ſous le même aſpect les peuples montagnards qu'on ne domine jamais, & ceux des plaines qui ſont toujours faciles à ſubjuguer. Sous ce point de vue, il n'eſt point de royaumes, il n'eſt même pas de provinces qui n'offrent des peuples très-eſſentiellement différens, quoique confondus ſous une même dénomination. On y diſtinguera auſſi facilement la différence des effets d'un même régime, & cette différence exiſtera toujours. L'homme tend invinciblement vers ſa liberté; dès qu'il entrevoit la poſſibilité d'en jouir, il ſe détermine à ſe la procurer. Dans un

pays montueux, il y conſerve une indépendance que le ſite favoriſe : accoutumé à gravir les montagnes, il les franchit ſans difficulté, & c'eſt de leur ſommet qu'il brave le pouvoir auquel l'habitant des plaines n'eſt pas moins ſoumis par l'habitude que par la nature du terrain qu'il habite, & dans lequel l'abondance & le repos le conſolent de l'aſſujettiſſement qu'il éprouve ; tandis que le ſeul attrait de la liberté dédommage l'habitant des montagnes des privations & des fatigues qu'elles lui cauſent.

En parcourant la côte de Syrie, on voit le deſpotiſme s'étendre ſur toute la plage, & s'arrêter vers les montagnes au premier rocher, à la première gorge facile à défendre ; tandis que les Curdes, les Druſes, & les Mutualis maîtres du Liban & de l'Anti-Liban, y conſervent conſtamment leur indépendance, leurs mœurs & le ſouvenir du fameux Facardin. Les Macédoniens anciennement conquis n'ont pu réellement l'être que dans leurs plaines, & leurs montagnes ont dû leur offrir le même aſyle contre la tyrannie des Romains, qu'elles leur offrent encore aujourd'hui contre celle des Ottomans.

Nulle révolution n'a donc altéré chez ces montagnards les influences du climat. Depuis le héros de la Gréce, aucune époque intermédiaire, cultivateurs infatigables & non moins braves que laborieux, toujours unis pour la défenſe de la cauſe commune, & chacun d'eux ſe ſuffiſant à lui-même pour venger une injure perſonnelle, ils chantent encore les victoires d'Alexandre avec la certitude d'en remporter ſur le premier ennemi qui ſe préſentera.

Il n'eſt point de Nation ſur laquelle on ait plus écrit que ſur les Turcs, & peu de préjugés plus accrédités, que ceux qu'on a adoptés ſur leurs mœurs. La volupté des Orientaux, l'ivreſſe du bonheur dont ils jouiſſent au milieu de pluſieurs femmes; la beauté de celles qui peuplent de prétendus Sérails; les intrigues galantes, le courage des Turcs, la nobleſſe de leurs actions, leur généroſité, que d'erreurs accumulées : leur juſtice même a été citée pour modèle. Mais comment ſe pourrait-il (dit M. de Monteſquieu) que le peuple le plus ignorant eût vu clair dans la choſe du monde qu'il importe le plus aux hommes de ſavoir?

Cette objection ne pouvait échapper à l'œil du génie ; M. de Monteſquieu aurait également refuſé aux Turcs cette volupté délicate & ces principes de grandeur d'ame & de généroſité qu'on leur ſuppoſe ; il aurait apperçu qu'une Nation ignorante ne peut rien pour ſon bonheur, parce que ſon ignorance tient à un principe qui détruit toujours & n'édifie jamais.

Qu'un particulier en France ou en Angleterre ſoit ignorant, mais qu'il ſoit riche, il y jouira toujours d'une apparence de bonheur qui pourra faire illuſion. Sa maîtreſſe ſera aimable, il parviendra même à en avoir pluſieurs qui s'accorderont enſemble ; le bon goût régnera dans ſes meubles, il ſera bien vêtu, voituré commodément, l'habitude d'emprunter les idées des autres ſera diſparoître juſqu'à ſon ignorance. C'eſt un corps opaque placé dans une grande maſſe de lumière. Chez une Nation éclairée, les richeſſes procurent tout ; elles ne ſont chez un pleuple ignorant qu'un fardeau d'autant plus à charge, que ne trouvant rien à acquérir, on ſe borne à conſerver avec ſoin. On tient encore davantage à l'art d'amaſſer

maſſer les richeſſes, quand l'impoſſibilité d'en jouir n'offre que la ſtérile reſſource de les accumuler.

Il ne ſuffit pas non plus d'être riche pour jouir véritablement de ſon bien, dans la claſſe des hommes opulens, les heureux ſont rares, parce qu'il eſt plus aiſé d'abuſer que d'uſer. C'eſt peut-être le ſeul cas, où l'ignorance prend le moyen le plus facile; mais on ne peut diſconvenir qu'il faut des connaiſſances, pour jouir, comme il faut de la ſobriété pour ſe conſerver une bonne ſanté.

Si ces réflexions ſe préſentent à qui veut & peut réfléchir, comment ſe fait-il que deux ſiècles de commerce entre l'Europe & les Turcs n'aient encore produit que des notions fauſſes, & pourquoi celui qui lit pour s'inſtruire devrait-il ajouter plus de foi à celles que je vais lui préſenter? Quels ſont mes titres pour en être cru!

Voilà des réflexions qu'on n'a point faites ſur les prétendues Lettres de Milady Montagu; elles ont plu, c'était ce que l'Auteur deſirait, & ce dont le Lecteur ſe contente trop ſouvent. Le

tableau de la tête d'un Cadi qu'un Jéniſſaire vient offrir à cette Ambaſſadrice, à la place des pigeons qu'elle demandait, & qu'on ne pouvait trouver, devait en effet plaire davantage que le tableau de la mort des trois Favoris de Sultan Mahamout, que ce Prince dut ſacrifier à la ſuite d'une inſulte faite à un autre Cadi (1).

Le ridicule du premier trait ſe cache ſous ſa gaieté; le ſecond ne préſente que l'abus du deſpotiſme, & la faibleſſe du deſpote; il fait frémir l'humanité.

(1) Sultan Mahamout avoit donné toute ſa confiance au Kiſlar-Aga; celui-ci à un jeune Turc nommé Soliman, & ce dernier s'étoit livré à Yacoub, Banquier Arménien; ce Triumvirat n'étoit occupé qu'à exciter & à ſervir les plaiſirs du Sultan. Ce moyen qui fourniſſoit à l'avidité des Favoris, aſſuroit auſſi leur crédit. Ils gouvernoient l'Empire, toutes les Charges étoient vendues au plus offrant; leurs Sous-ordres diſpoſoient du moindre emploi; parvenus enfin à ce degré d'inſolence, qui ſe révolte contre le moindre obſtacle, un de leurs gens oſa menacer de ſon fouet le Juge de Scutary; celui-ci éleva la voix & fit parler la Juſtice. Sa maiſon fut abattue dans la nuit, & cette maniere d'étouffer la plainte produiſit un tel mécontentement que chaque jour il ſe manifeſtoit par quelque nouvel incendie, moyen non moins étrange pour ſe faire écouter du Souverain; cependant il eut aſſez de ſuccès pour déterminer le Grand-Seigneur à faire couper la tête à ſes trois Favoris, & comme il étoit accoutumé par eux à varier ſes plaiſirs, il aſſiſta à l'exécution du jeune Soliman & de Yacoub, celle du Kiſlar-Aga ſe paſſa dans l'intérieur de la Tour de Léandre.

Mais il n'y a rien de ſi commun quand on ne ſait pas la langue du pays où l'on voyage, que de prendre & de donner des notions fauſſes avec la meilleure foi du monde, & avec le plus grand deſir d'être exact. En réfléchiſſant ſur ce que Milady Montagu raconte de ſon Jéniſſaire, du Cadi & de ſes pigeons, je retrouve dans le génie de la langue & de la nation Turque, ce qui a dû la tromper, nonobſtant la traduction littérale que ſon Interprête a pu lui faire de la réponſe du Jéniſſaire. En effet, fatigué de ſes courſes pour trouver des pigeons, qui moins ſoignés en Turquie y ſont plus ſauvages, peut-être même repouſſé brutalement par le Cadi, que les prétentions de la Voyageuſe auront excédé, ce ſoldat ſe ſera permis de demander, ſi on voulait qu'il apportât la tête du Cadi; & ſi l'on ajoute à cette réponſe l'air & l'accent de l'impatience, on ſentira qu'elle annonce plus de mépris pour l'Ambaſſadrice que pour le Juge; & voilà ce que l'Interprête n'aura pas rendu avec aſſez de fidélité à Milady Montagu.

C'eſt ainſi que les Voyageurs privés du ſeul moyen qui peut les faire voya-

ger avec fruit, ont écrit & accrédité une foule d'abſurdités, ſans avoir d'autres torts, que de ne s'être pas aſſez méfié d'eux-mêmes. Ce jugement doit paraître impartial & modéré.

Une réflexion ſe préſente cependant contre ceux qui liſent avec confiance ce fatras de rêveries. J'en excepte ceux qui aiment à rêver, & je ne m'adreſſe qu'à ceux qui veulent s'inſtruire. Comment des contradictions abſurdes peuvent-elles vous échapper? N'exiſte-t-il point des règles sûres pour démêler la vérité? Croirez-vous, quand on vous le dira, qu'un manchot ſe ſoit ſervi de ſes deux mains, & qu'un borgne ait fermé ſon œil pour y mieux voir? Et ſi vous ne croyez pas de ſemblables ſottiſes, comment pourrez-vous croire que le deſpotiſme ne détruiſe pas les facultés qui rendent l'homme heureux? Etabliſſez ce monſtre politique; voyez-en les réſultats, ſuivez-en les détails, combinez-en les rapports, & l'on ne pourra plus vous tromper que ſur le coloris, & ſur quelques détails peu importants; n'eſt-ce pas encore aſſez pour accréditer & perpétuer bien des erreurs?

Je tomberais moi-même dans ce dé-

faut, ſi en écrivant ſur les Turcs, je me livrais aux ſentimens qu'ils m'ont inſpiré. Il faut être de bon compte, & ſe méfier de ſon propre jugement. C'eſt en vivant au milieux d'eux pendant vingt-trois ans, & dans différentes circonſtances, que j'ai pu les connaître (1). Je n'ai donc pu les juger que ſur la manière dont ils ſe ſont préſentés à moi. Les préſenter de même, faire parcourir la même chaîne d'événemens à ceux qui voudront s'éclairer, c'eſt leur donner le même moyen. Que leur importe l'impreſſion que j'ai reçue d'un tableau que je puis leur offrir!

Cette réflexion m'a décidé à n'écrire que le Journal de mon ſéjour en Turquie, en Tartarie, & celui de mon dernier voyage dans toutes les Echelles du Levant : je ne me permettrai que les obſervations néceſſaires pour éclaircir les faits, ſans jamais haſarder des détails qui m'auraient perſonnellement échappé. Conſentir à ignorer eſt un grand moyen d'inſtruction, & convenir qu'on

(1) Les principes que j'ai établi, ſur la néceſſité d'apprendre la langue d'une Nation qu'on veut étudier, ne doivent pas laiſſer de doutes ſur les ſoins que je me ſuis donné pour acquérir ce premier moyen de connaître les Turcs.

ignore doit être ſans doute pour le lecteur un grand motif de confiance. Ce n'eſt pas là le ſyſtême qu'ont adopté ces Voyageurs ſi empreſſés à faire pénétrer leurs lecteurs dans l'intérieur du Sérail, intérieur abſolument impénétrable. L'étude des mœurs, celle de l'influence du climat & du gouvernement, l'examen des uſages particuliers, ſont cependant la ſeule échelle qui puiſſe franchir les murs de l'ancienne Bizance (1); mais de tous les objets d'étude que préſente une Nation telle que celle des Turcs, celui qui concerne les femmes eſt-il donc le plus intéreſſant ?

Qu'importe à l'humanité qu'un particulier, auquel la fortune & les préjugés de ſon pays donnent la libre jouiſſance de quarante femmes, les raſſemble & les garde dans ſon bercail ? Ce tableau n'invite qu'à gémir ſur ce grouppe de malheureuſes victimes, & l'on peut, ſans examen, garantir qu'elles n'y ſont pas réunies ſans éprouver quelque impatience; mais ce qu'il importe de connaître, c'eſt ſans doute, l'effet qui réſulte de cet étrange état des choſes, le

(1) L'enceinte de l'ancienne Bizance ne contient aujourd'hui que le Sérail du Grand-Seigneur.

plus éloigné qu'il ſoit poſſible de l'état de nature; la réflexion ſeule en donnerait la ſolution, l'examen des mœurs confirmerait les réſultats.

Les circonſtances dans leſquelles je me ſuis trouvé, ne pouvant m'offrir que peu d'occaſions de parler des femmes Turques, je crois devoir eſſayer de remédier au déſordre des idées qui ſe ſont répandues à leur égard, en faiſant quelques obſervations ſur la pluralité des femmes, ſur leur manière d'exiſter dans ce triſte genre de ſociété, enfin ſur les abus qui réſultent de cette aſſociation même.

En commençant par cet objet, je ſervirai également l'impatience du public & la mienne; s'il eſt empreſſé de pénétrer dans l'intérieur des harems (1), il partagera bientôt l'impatience que j'ai d'en ſortir pour me livrer à un examen plus digne de lui.

Le Coran qui réunit le culte religieux,

(1) Harem ne veut jamais dire que l'appartement des femmes, l'enclos qui les concerne; il ne faut donc pas le confondre avec ſérail, qui ne veut dire que palais. Tous les Turcs ont un harem, le Viſir même n'a point de ſérail. Les Ambaſſadeurs des Couronnes ont un ſérail & n'ont point de harem. Le Grand-Seigneur a l'un & l'autre.

la morale, les loix civiles & criminelles, & qui moyennant le droit d'interprétation attribué aux Juges, pourvoit à tout, reſtreint les Turcs à quatre femmes *Nikiahlis*, mariées; mais le mariage chez les Mahométans n'eſt qu'un acte civil, un contrat paſſé devant le tribunal du Juge, qui dans ce cas ne fait que l'office de Notaire. La dot ainſi que le trouſſeau, l'objet le plus important, ſont inventoriés dans cet acte. Voilà ſes repriſes dans le cas de répudiation : cet acte ſe nomme *Nikiah.*

Il ſe pratique encore une autre eſpèce de mariage, qui en fixant également la ſomme des repriſes, marque l'époque de la répudiation. Ce contrat ſe nomme *Kapin*, & n'eſt, à proprement parler, qu'un marché fait entre les parties pour vivre enſemble à tel prix pendant tel temps (1).

(1) Quand il eſt permis à un ſeul homme de s'emparer de quarante femmes & de les garder ſous la clef, les trente-neuf hommes que ce partage inégal prive de la plus douce conſolation accordée à l'humanité, méritent auſſi quelques ménagemens. On voit par-tout qu'une loi qui contredit la nature, entraîne une loi qui déſavoue la première. De-là le mariage au Kapin, les aſyles en faveur des débiteurs, les établiſſemens pour les enfans-trouvés; les Gouvernemens reſſemblent à ces joueurs forcenés qui ſe ſoufflettent, & ne ſe corrigent jamais.

Une autre loi qu'on nomme *Namekrem*, défend aux filles nubiles & aux femmes de laiſſer voir leur viſage à découvert à aucun autre homme qu'à leur mari. Cette loi n'eſt pas ſans doute favorable aux mariages d'inclination. Un Turc épouſe donc la fille de ſon voiſin, ou ſa veuve, ſans la connaître; il ne peut ſe décider que ſur le rapport de ſes propres femmes, ou des entremetteuſes.

Il ne faut que réfléchir un inſtant pour appercevoir que la loi du *Namekrem* ne peut être obſervée auſſi ſcrupuleuſement par les femmes du peuple, qui agiſſent, que par celles de la claſſe aiſée qui ſe repoſent. L'artiſan a donc quelquefois la reſſource de ſes yeux, pour diriger ſon choix, quand le défaut de fortune annulle pour lui le droit de pluralité.

Le malheur a preſque toujours ſon dédommagement; il n'y a que l'abus du bonheur qui en ſoit privé.

La pluralité des femmes eſt dans ce dernier cas, elle aſtreint à des dépenſes conſidérables: quel eſt l'homme en état d'y ſuffire?

Excepté ceux qui ſont dans le commerce, & qui riches de leur économie

doivent être exclus de la claſſe des gens faſtueux, les Turcs ne parviennent à l'opulence que par les emplois; ils ne les obtiennent que par la faveur des Grands qui ſe ſont élevés de même. Leur fortune eſt en capitaux que leur avidité accumule, que la terreur enterre, que le luxe diſſipe, & que le caſuel renouvelle. L'incertitude de leur poſition ajoute encore à l'empreſſement d'acquérir & de diſſiper.

Les Turcs laiſſent rarement de grandes fortunes à leurs enfans. Des ſommes aſſez conſidérables pour ſuffire à des partages, le ſeraient aſſez pour exciter l'avidité du Souverain; il trouverait dans la manière dont elles ſont acquiſes des prétextes ſuffiſans pour s'en emparer.

Un Turc ne peut donc en général ſe trouver aſſez riche pour entretenir un harem un peu conſidérable, que lorſqu'il eſt parvenu par la faveur de ſon Patron à des emplois dont l'autorité eſt grande, & où cette autorité devient lucrative à proportion de l'abus qu'il en fait.

Juſques-là confondu dans la foule des jeunes gens, qui par le même motif d'am-

bition ſont attachés au même Maître, réduit à ne vivre qu'avec des hommes, entraîné par la fougue de ſes paſſions, ſéparé des femmes, animé par leur voiſinage, s'il doit céder à la nature, il ne peut que s'en écarter.

On voit déja que les femmes Turques, celles qu'on ne peut ſe procurer ſans les épouſer, & qu'on ne peut connaître avant, ſont également réduites à ne vivre qu'entr'elles. Quelle doit être leur éducation ? Nées dans l'opulence, elles ſont, ou filles d'une femme légitime, ou filles d'une eſclave favoriſée un moment. Leurs frères & leurs ſœurs auront eu des mères différentes, qui ne différeront pas des eſclaves réunies dans la même maiſon. Sans aucune occupation que la jalouſie qui les anime les unes contre les autres, ſachant à peine lire & écrire, & ne liſant que le Coran; expoſées dans des bains d'étuves à tous les inconvéniens d'une tranſpiration forcée & trop fréquemment répétée, pour ne pas détruire la fraîcheur de la peau & la grâce des contours, avant même qu'elles ſoient nubiles; indolentes par orgueil, & ſouvent humiliées de l'inutilité des moyens employés

ſous leurs yeux pour plaire au propriétaire ; deſtinées enfin au même ſort, ſans eſpérer de plus grands ſuccès : quel agrément de telles femmes pourront-elles répandre ſur la vie de celui qui les épouſera ? Mais il n'a pas compté ſur elles pour ſon bonheur : voyons s'il a mieux calculé l'avantage de multiplier ſes eſclaves, qu'il a le droit de choiſir, qu'il peut épouſer ſans formalité, qu'il a même le droit d'affranchir, droit plus précieux ſans doute.

C'eſt ici le moment de fixer les idées ſur les eſclaves Géorgiennes & Circaſſiennes, dont la beauté eſt ſi célèbre. Il importe peut-être encore plus de déterminer les loix de l'eſclavage en Turquie, & les hommes ſont déja aſſez coupables, ſans qu'une opinion vague & mal fondée ajoute encore à leur monſtruoſité.

Non plus que les Turcs, les Grecs, les Arméniens, les Juifs même ne ſont ſoumis à aucun eſclavage naturel. Le deſpotiſme du Sultan ne pourrait s'emparer d'une fille, quelque paſſion qu'elle inſpirât à ſon Souverain ; & quoique le ſang Grec préſente encore les mêmes formes qui ont ſervi de modeles aux

Praxitelles, les annales Turques n'ont encore fourni aucun exemple de cette atrocité.

La Géorgie & la Circaſſie ne ſont pas plus ſujettes à l'eſclavage, qu'aucune autre province plus directement (1) ſoumiſe à la domination du Grand-Seigneur; mais le droit de la guerre y ſupplée au défaut du droit naturel. Il a procuré aux Turcs près de vingt mille eſclaves enlevés par le Kam des Tartares, dans la nouvelle Servie, & rendus en partie aux Ruſſes à la paix. Krim-Gueray, qui commandait cette expédition, avait précédemment, en ſuivant le même droit, dévaſté la Moldavie, ſans égard pour la ſouveraineté du Grand-Seigneur. Il ſerait encore du droit de la guerre en Turquie, qu'une Province qui ſe révolterait, fût livrée au pillage, & ſes habitants réduits en eſclavage. Voilà le droit public de toute l'Aſie, & c'eſt ſur des principes auſſi féroces que la moitié de la terre eſt encore gouvernée, & que la Géorgie & la Circaſſie approviſion-

(1) La Géorgie eſt plutôt une dépendance de la Perſe que de la Turquie; mais le Prince Héraclius a profité des troubles qui ont dévaſté les Etats de ſon ſuzérain, pour jouir d'une ſorte d'indépendance.

nent le marché des eſclaves de Conſtantinople (1).

Les incurſions des Tartares Leſguis y fourniſſent conſtamment. Ces Tartares ſont placés entre la mer Caſpienne & la mer Noire, entre la Géorgie & la Circaſſie, & toujours en état de guerre avec les peuples de ces deux provinces; ils tranſportent à la côte Orientale de la mer Noire les eſclaves qu'ils y font faits, & les vendent aux marchands Turcs, qui s'y rendent par mer à des époques marquées. Les habitans de cette côte enlèvent auſſi aux villages voiſins, leurs compatriotes, dont ils font commerce. On aſſure que les pères & mères y vendent quelquefois leurs enfans

Un pays plus froid par ſes montagnes que par ſa latitude, un peuple aſſez miſérable pour vendre ſes enfans, aſſez mal gouverné pour ſe les dérober, aſſez faible pour céder à des rapines étrangères, n'annonce aucun genre de recherche ni d'éducation. Les enfans ſont donc les ſeuls eſclaves dont on puiſſe ſoigner

(1) L'idée qu'on attache à une belle eſclave de Géorgie ou de Circaſſie ſe réduit donc, à ce que toutes les eſclaves en Turquie qui ont quelque beauté, ſont néceſſairement Géorgiennes ou Circaſſiennes, & cela ne prouve nullement qu'elles ſoient toutes belles.

la beauté & préparer les grâces. L'avarice du marchand s'en occupera, il cherchera même à augmenter la valeur de ſon eſclave par quelques talens agréables ; une danſe indécente accompagnée de caſtagnettes y mettra le plus grand prix.

Milady Montagu aſſure que ces danſes ſont voluptueuſes. J'ai vu dans ce genre ce qu'il y avait de plus parfait, les maîtres de l'art : mais je n'ai point de terme pour les décrire, & je n'emploierai jamais celui de volupté pour les peindre.

Je pourrais ajouter que les danſeuſes en Turquie y ſont mépriſées, & qu'une eſclave qui par ce talent aurait plu à ſon Maître, ceſſerait bientôt de l'exercer. Auſſi n'y ſont-elles deſtinées qu'à réveiller & ranimer des automates ; la beauté ne peut y ſuffire, l'indécence a plus de ſuccès. Les grâces, la vivacité, l'expreſſion ont ſeules celui de ſéduire, & peuvent ſe paſſer de la régularité des traits ; tandis qu'une nonchalante dignité, une ignorance profonde rend la beauté même inſipide.

C'eſt auſſi l'effet que les femmes Turques font ſur le Maître. J'ai été à portée de me convaincre par mes amis, qu'excepté quelque nouvelle eſclave,

qui peut piquer leur curioſité, le harem ne leur inſpirait que du dégoût. Nombre de Turcs n'y entrent que pour y rétablir la tranquillité, quand la Surintendante ne peut y ſuffire; mais ſi l'on y punit ſévérement le déſordre, on ne peut en détruire les cauſes. Ce déſordre né de la contrainte & de la réunion de pluſieurs femmes, devait être le ſecond réſultat de la loi qui établit la pluralité. La nature également contrariée dans les deux ſexes, devait auſſi également les égarer.

La réunion des femmes fait encore que conſtamment obſervées par leurs compagnes, elles ne cherchent pas même à diſſimuler leur goût, ni leur jalouſie, elles ne doivent cacher que leur querelle. Trop heureuſes encore ſi la nature calmée, aſſoupie & trompée, ne les pouſſe pas à s'échapper de leur priſon, pour courir après la réalité, excès dont elles ſont toujours les victimes, & dont j'aurai occaſion de parler.

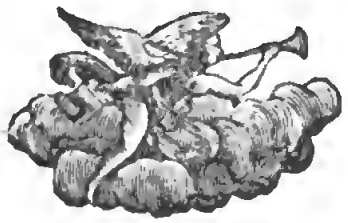
A quelque gêne que ſoient aſſujetties les femmes Turques par les uſages, on ne doit pas croire cependant qu'elles ne puiſſent envoyer leurs eſclaves en commiſſion, & ſortir elles-mêmes pour acheter

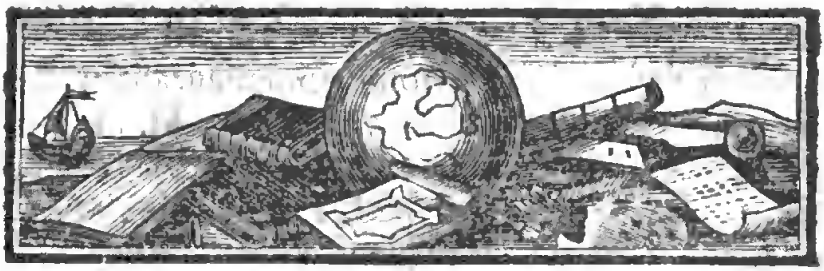
acheter ce qu'elles desirent. Je ne connais point de Turc qui les privent de cette liberté; elles sortent même fréquemment ensemble pour aller à la promenade ou en visite dans d'autres harems; & dans ce dernier cas, la stricte règle obligerait le Turc dont les femmes sont visitées à ne pas entrer dans son *harem* pendant qu'il y a des femmes étrangères; mais combien de moyens n'a-t-il pas pour éluder la loi, & si les parties sont d'accord, qui réclamera en sa faveur?

Si les rues sont remplies de femmes qui vont & viennent librement pour leurs affaires; si les harems les mieux fermés s'ouvrent souvent pour en laisser promener le troupeau, il ne faut pas en conclure avec Milady Montagu que les intrigues galantes sont favorisées dans les boutiques, où les femmes s'arrêtent quelquefois; elles y seraient facilement observées. Ce n'est aussi que dans la campagne, ou sur les rivages de la mer les plus écartés, que le désordre va chercher un asyle, en s'étourdissant sur le danger d'y être découvert par les gardes qui furetent les lieux les plus cachés.

Le Bostandgy Bachi, dont le pouvoir

s'étend toujours à plusieurs lieues autour de la résidence du Grand-Seigneur, a essentiellement l'inspection sur ces prétendues intrigues galantes; il fait à cet égard, l'Office de Lieutenant de Police. C'est le casuel le plus important de son emploi; il en résulte des abus affreux. J'aurai occasion d'en parler dans le cours de mes Observations, & je viens d'en faire assez sur les femmes Turques, pour préparer le Lecteur sur ce qu'il me reste à en dire.





MÉMOIRES
DU
BARON DE TOTT.

PREMIERE PARTIE.

LA mort de Sultan Mahamout & celle de M. Déſalleurs déterminèrent la miſſion de M. de Vergennes à Conſtantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la langue & m'inſtruire ſur les mœurs & le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marſeille ſur un bâtiment marchand noliſé par le Roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, & notre navigation traverſée par les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 Mai. Nous apperçûmes avant d'y arriver une caravelle (1) du Grand-Seigneur, mouillée vis-à-vis de Ténédos, & ſa félouque cinglant vers nous, nous joignit par le travers de la côte de Troyes; elle étoit envoyée pour nous connaître; mais la crainte de la peſte

(1) Vaiſſeau de guerre Turc.

nous fit desirer d'éviter toute communication. Feu mon pere, que le Roi envoyait avec M. de Vergennes à Constantinople, où il avait déja fait plusieurs voyages, & qui parlait la langue, obtint que les Turcs ne montassent point à bord, & jugea convenable de récompenser par quelques bouteilles de liqueurs, l'officier qui commandait cette félouque. Le Mousse chargé d'aller chercher ce présent apporta six phioles d'eau de lavande, & l'on voulait réparer cette erreur, lorsque mon pere assura que cela était égal. On livre l'eau de lavande, & nous nous séparons; mais l'impatience du Turc attira bientôt notre attention: il saisit une phiole, en fait sauter le goulot, la vuide d'un seul trait, se retourne & nous fait un signe d'approbation. Excepté mon pere, nous craignions tous de voir bientôt ce malheureux tomber à la renverse; cependant nous ne tardâmes pas à nous rassurer: une seconde phiole ouverte, vuidée & approuvée de même, nous tranquillisa sur son compte.

Peu de temps après nous fîmes notre entrée dans le détroit des Dardanelles, & le bâtiment serra sa flamme pour éviter le salut des châteaux, ainsi que celui du Capitan Pacha (1), dont la flotte était mouillée à Gallipoli; & nous mouillâmes enfin dans le port de Constantinople le 21 Mai 1755.

Cette ville située à l'extrémité orientale de l'Europe, près de la mer Noire, n'est séparée de l'Asie que par le Bosphore de Thrace. Ce canal qui fait communiquer les deux mers, verse dans la partie du Sud l'excédent des eaux, que

(1) L'Amiral Turc.

le Nord répand dans la mer Noire, & que ſa ſurface ne peut évaporer. Des courans violens deſcendent à cet effet du canal, & ſe portent ſur la pointe du Sérail; ce cap les diviſe & en intercepte une partie, qui après avoir circulée dans le port, en reſſort par la rive oppoſée pour aller rentrer dans la file du premier courant. C'eſt à ce méchaniſme naturel que le port de Conſtantinople doit l'avantage de ſe dégager de tous les décombres & de toutes les immondices qu'on y précipite journellement. La mer s'y défend donc d'elle-même contre l'ignorance qui ne prévoit rien, & les vaiſſeaux de 80 canons peuvent ſans danger y mettre une planche à terre.

Si l'ambition de dominer l'univers étudiait ſur la carte, le ſite le plus favorable pour y établir la capitale du monde, la ſituation de Conſtantinople ſerait ſans doute préférée. Placée entre deux mers, cette ville ſerait auſſi dans le centre des productions utiles & du commerce le plus floriſſant, ſi la preſſion du deſpotiſme ne briſait pas à vingt lieues à la ronde, tous les inſtruments de la culture & de l'induſtrie. Renfermée dans l'enceinte de ſes antiques murailles, Conſtantinople, du côté de la terre, n'offre au voyageur que l'aſpect de la deſtruction, tandis que les Navigateurs, dans le centre d'un immenſe amphithéâtre, ſemblent accourir de toutes parts pour apporter le tribut que l'univers doit à ſa Métropole.

L'ancienne Byzance, dont les murs ſervent aujourd'hui d'enceinte au Sérail du Grand-Seigneur, placée ſur l'extrémité du cap qui ferme le port, préſente une forêt de cyprès, dont les cimes dominées par une infinité de coupoles cou-

vertes de plomb, enrichies de boules dorées, ſe pyramident avec la tour du Divan qui les ſurmonte. Ce grouppe d'une teinte ſombre, ſemble ſe détacher du reſte du tableau, qui n'offre d'ailleurs d'autre variété que quelques grands édifices épars, dont les maſſes ſont trop fortes pour les objets qui les environnent.

Le port depuis la pointe du Sérail juſqu'aux eaux douces (1) prolonge ſur plus de deux mille toiſes un des côtés du triangle que forme l'enceinte de Conſtantinople: il eſt bordé ſur la rive oppoſée par d'immenſes fauxbourgs qui en enveloppant la ville de Galata, préſentent un tableau dont la richeſſe eſt encore augmentée & variée par la continuité des villages qui ſe réuniſſent & ſe confondent pour border le Boſphore juſqu'à ſix lieues vers la mer Noire. Ce habitations continuées ſur la côte d'Aſie viennent ſe rejoindre à Scutary, & cette ville placée à la diſtance de trois quarts de lieue vis-à-vis l'entrée du port, offre à Conſtantinople même, le point de vue le plus intéreſſant. Les bateaux qui traverſent ſans ceſſe l'eſpace compris entre ces deux villes, ſemblent unir l'Europe avec l'Aſie. D'autres bâtimens ſervent le matin à tranſporter les habitans des villages du Boſphore, aux travaux de la Capitale qui les nourrit, & le ſoir à les rendre à leurs foyers; un nombre infini de

(1) On appelle ainſi la petite riviere qui ſe jette dans la mer au fond du port, elle arroſe le vallon de Kiathana. Le Grand-Seigneur y a un Kiosk, & Sultan Achmet avait eu la prétention d'imiter Marly, en invitant toute ſa Cour à bâtir ſur les deux collines qui bordent la riviere; mais ces édifices ont été détruits par les rebelles qui dépoſèrent Sultan Achmet. Le préjugé toujours contraire aux imitations européennes, fut le préexte de cette deſtruction, & l'avidité du pillage, le véritable motif.

batelets traverſent le port pour les beſoins momentanés des habitans, & ſi l'on y joint les tranſports pour l'approviſionnement de la Capitale, auquel la mer Noire & l'Archipel fourniſſent journellement, & l'activité du commerce étranger, qui vient auſſi de toutes parts fournir au luxe & aux vêtemens de cette ville; on aura peine à concevoir le mouvement dont ce tableau eſt conſtamment agité.

Mais ſi rien n'égale la beauté du coup-d'œil que préſente Conſtantinople, le charme diſparaît bientôt en pénétrant dans cette ville. La plupart des rues, aſſez étroites pour que la ſaillie des toits laiſſe à peine un paſſage à la lumiere, un pavé de cailloux mal ſoigné, nulle précaution de propreté, ce ſont les moindres déſagréments de cette Capitale. Mais je réſerve le détail de ſes autres inconvéniens pour les développer ſucceſſivement & à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

L'étude de la langue Turque pouvait ſeule me conduire à celle des mœurs & des uſages de cette Nation; ce fut auſſi mon premier ſoin, & je crus devoir me refuſer aux inſtances qu'on me fit alors de commencer par la lecture des voyageurs qui ont parlé des Orientaux; ce qu'ils pouvaient abréger de mon travail, me parut moins utile que les erreurs qu'ils pouvaient me donner ne me parurent à craindre.

Mon maître Turc commença par me faire apprendre à écrire, c'eſt la regle. L'habitude du deſſin m'y fit faire quelques progrès; je lus enſuite, & alors les difficultés ſe multiplièrent; la ſuppreſſion des voyelles (1) ſuffit pour donner une idée

(1) Les voyelles n'étant exprimées que par des ſignes placés

de mes premiers embarras & du travail pénible & faſtidieux qu'il me fallut ſubir; mais il y a plus encore: les Turcs en ſuppléant à la pauvreté de leur langue originelle, par l'adoption totale de l'Arabe & du Perſan, en ſe compoſant cinq alphabets, dont les différens caractères ſont cependant au choix des écrivains, ont encore créé de nouveaux obſtacles à l'inſtruction, & quand la vie d'un homme ſuffit à peine pour apprendre à bien lire, que lui reſte-t-il pour choiſir ſes lectures, pour profiter de ce qu'il aura lu?

C'eſt eſſentiellement à cet inconvénient qu'il faut attribuer l'ignorance des Turcs, ſur tout ce qui eſt du reſſort des Sciences abſtraites. Uniquement occupés à bien peindre leurs caractères & à les déchiffrer, leur amour-propre devait ſe jetter du côté des difficultés de ce genre: un double ſens, des tranſpoſitions de lettres bornent l'objet de leurs études & de leur littérature, & tout ce que le mauvais goût peut inventer pour fatiguer l'eſprit, fait leurs délices & ravit leur admiration.

Mon maître de langue, Perſan d'origine, grand partiſan de la poéſie, s'enivrait également d'opium & d'eau-de-vie, je paſſais deux heures chaque jour dans cet agréable tête-à-tête: je m'occupais ſur-tout à employer tous les mots que ma mémoire accumulait, & je ne fus pas plutôt en état de l'entendre, qu'il me demanda d'un air empreſſé ce que c'était qu'une odeur qu'il

hors du corps d'écriture, les Ecrivains ſe diſpenſent d'un ſoin auquel le talent du lecteur doit ſuppléer; il en réſulte des diſputes litteraires ſur les conſonnes dont la valeur peut changer le ſens; mais pour éviter le danger de ces diſcuſſions ſur le Coran, jamais ce livre n'eſt écrit ſans voyelles.

avait remarquée en entrant chez moi. Je lui montrai un flacon d'eau de lavande, & l'exemple du Commandant de la félouque, me fit conſentir ſans peine à un ſacrifice qu'il deſirait, & qu'il ſupporta ſans aucun inconvénient; mais je ne crus pas devoir continuer à l'abreuver d'une boiſſon auſſi dangereuſe.

Mon application à raſſembler beaucoup de mots, & ſur-tout mon empreſſement à les employer, me mirent en peu de tems en état de m'expliquer paſſablement; & j'étais déja parvenu au point de me paſſer d'interprête, lorſque M. de Vergennes voulant dans une fête aſſembler tous les Miniſtres étrangers, ainſi que tous les Européens établis à Conſtantinople, en ordonna les préparatifs. Cette annonce excita la curioſité de quelques Turcs de diſtinction qui demandèrent à y aſſiſter, & je me chargeai d'autant plus volontiers de leur en faire les honneurs, que je voyais une nouvelle occaſion de m'exercer dans leur langue.

J'étais nouvellement marié, & la liaiſon qui exiſtait entre le plus conſidérable de ces Turcs & mon beau-pere, ajoutait à l'intérêt que lui inſpirait mon zèle à m'inſtruire. Il me pria en arrivant de lui faire remarquer Madame de Tott dans le nombre des femmes qu'il appercevait, & bientôt attentif à ſes moindres mouvemens, il la ſuivit des yeux, & paroiſſait inquiet, ſi elle lui échappait un inſtant dans la foule. A cette inquiétude près le coup d'œil de cettte fête ſemblait abſorber mes Turcs, dont les queſtions ſur ce nouveau tableau n'étaient pas moins réjouiſſantes qu'inſtructives pour moi.

Cependant un menuet ouvre le bal : on me demande quel eſt le danſeur ? c'eſt l'Envoyé de Suéde. Quoi ! me dit le Turc avec ſurpriſe.... l'Envoyé de Suéde;... le Miniſtre d'une Cour alliée à la Sublime Porte !.... non cela n'eſt pas poſſible..... vous vous trompez, voyez mieux. Je ne me trompe point, lui dis-je, c'eſt lui : oui, lui-même. Le Turc alors convaincu, baiſſa les yeux, réfléchit & ſe tut juſqu'à la fin de ce menuet auquel un autre ſuccéda : nouvelle queſtion pour en connaître le danſeur : c'eſt l'Ambaſſadeur de Hollande..... Oh, pour celui-là, me dit le Turc gravement, je ne le croirai jamais. Je ſais, continua-t-il, juſqu'où peut s'étendre la magnificence d'un Ambaſſadeur de France ; & malgré ma ſurpriſe, j'ai pu porter cette opinion juſqu'à concevoir qu'il fût aſſez riche pour faire danſer un Miniſtre du ſecond ordre ; mais à quel prix pourrait-il obtenir ce ſervice d'un Ambaſſadeur ? Il ne peut exiſter entr'eux cette énorme différence. J'employai alors tous les mots Turcs que je ſavais pour lui faire entendre que ces Miniſtres étaient l'objet de la fête, qu'ils n'en étaient pas les baladins, qu'ils y danſaient pour leur plaiſir, que l'Ambaſſadeur de France y danſerait lui-même. Je perſuadai difficilement. Cependant un objet que le Turc croyait ſans doute plus intéreſſant l'occupa bientôt tout entier. Je ne vois plus votre femme, me dit-il.... Ah ! bon la voilà... Mais quelqu'un lui parle ! courez vîte rompre cet entretien. Pourquoi donc, lui dis-je ? Il s'expliqua alors plus clairement, & j'entreprenais de le tranquilliſer, lorſque Madame de Tott, continuant à cauſer, entra dans le Sallon du jeu

& disparut. Le Turc alors perdant toute contenance, se leve & m'entraîne; je me laisse conduire, & le spectacle de plusieurs tables où des femmes & des hommes se disputaient, n'était pas sans doute celui que son amitié redoutait pour moi.

Le souper fut servi, & mon ami s'appercevant qu'on se distribuait aux différentes tables, voulut s'en aller. Une inquiétude d'un genre plus sérieux paroissait l'agiter. Je le pressai de voir la fin de la fête. Tout est fini, me dit-il vivement, ils commencent à boire. Laissez-nous aller; & si vous m'en croyez emmenez votre femme & retirez-vous aussi. J'entends, lui dis-je; mais rassurez-vous, tout se passera plus tranquillement que vous ne pensez. J'insistai & je parvins à promener mes curieux autour des tables & à les faire asseoir à celle qu'on leur avait préparée. Quelques verres de liqueurs, en leur donnant du courage, achevèrent de les persuader; ils restèrent jusqu'au matin, & m'apprirent en me quittant que si pareille fête se donnait entre-eux, elle ne finirait pas sans trente assassinats.

Les connaissances morales que je venais d'acquérir, m'engagèrent à me former des liaisons capables de les étendre. Murad Mollach de la famille de Damat Zadé, qui depuis la conquête de Constantinople a donné dans chaque génération des Muftis à l'Empire, destiné lui-même à cette dignité, fut une de celles que je cultivai le plus. J'aurai souvent occasion d'en parler, & ce que j'aurai à en dire, en développant son caractère, servira également à éclairer sur celui de sa Nation.

Pour ſuivre à peu près la marche des événements dont j'ai été le témoin, jettons actuellement un coup-d'œil ſur les incendies, qui ravagent trop fréquemment Conſtantinople pour n'en pas faire mention. Je choiſis le plus frappant des tableaux de ce genre, je veux dire l'incendie qui conſuma les deux tiers de cette immenſe ville peu de tems après notre arrivée.

Le Palais de France ſitué dans le fauxbourg de Péra, domine le port & la ville de Conſtantinople. Le feu prit le matin dans une maiſon près de la Marine & des murs du Sérail. Le vent qui ſoufflait du Nord, fit que l'incendie prolongea ces murs & atteignit vers les ſept heures le Palais du Viſir ſitué à mi-côte. Le Grand-Seigneur s'y était tranſporté; mais ni ſes ordres, ni les efforts qu'on fit pour préſerver cet immenſe édifice ne purent le garantir, & le foyer qu'il forma donnant une nouvelle activité aux flammes, l'incendie continua à s'étendre dans le lit du vent avec la plus grande rapidité. On pouvait cependant eſpérer qu'en s'approchant de Sainte-Sophie la maſſe de cet édifice lui donnerait des bornes; tous les ſecours s'étaient portés de ce côté, & l'on ſe flattait d'y arrêter le progrès des flammes quand le plomb de la coupole, fondu par la chaleur de l'atmoſphère, ruiſſelant par les gouttieres de pierres ſur la foule des gardes & des travailleurs, laiſſa un champ libre à l'activité du feu. Dès ce moment on ne penſa plus à le contenir, & l'on conſentit à lui laiſſer dévorer tout ce qui ſe trouvait ſur la direction du vent, juſqu'aux murs de la Marine, de l'autre côté de la montagne. La conſternation était générale, & cependant on s'eſti-

mait heureux de voir l'incendie arrivé à ce terme, quand le vent ſautant à l'Eſt avec violence, prit en travers cette ligne de feu ſur plus de douze cent toiſes d'étendue. Les flammes pouſſées alors vers le centre de la ville formèrent treize branches de feu, dont les racines en ſe réuniſſant ſucceſſivement firent bientôt de Conſtantinople une mer enflammée.

Les efforts qu'on fit alors, au lieu d'être ſecourables, ne firent qu'ajouter au déſaſtre, un régiment entier de Jéniſſaires, occupé à abattre des maiſons à la tête d'une des branches de l'incendie, fut enveloppé par les deux branches latérales. Les cris de ces malheureux, portés dans des tourbillons de feu, avec ceux des femmes & des enfans qui ſubiſſaient le même ſort, le bruit des édifices qui s'écroulaient, celui des planches enflammées pouſſées dans l'atmoſphère par la violence du feu, le tumulte des habitans que l'incendie menaçait de toutes parts, & qui, pour ſe garantir de la plus affreuſe miſere, expoſaient leurs vies pour ſauver une partie de leurs biens; tout concourait à former un enſemble dont l'horreur ne peut être décrite.

Ce qui ſe concevra encore moins, c'eſt que la reconſtruction de ces maiſons n'était pas achevée, qu'un nouvel incendie les conſuma de nouveau, ſans qu'il ait été poſſible de faire prendre aux habitans aucune précaution pour s'en préſerver. Sultan Oſman, alors ſur le trône, voulut vainement agrandir quelques rues, en percer de nouvelles pour la facilité des ſecours; les propriétaires ſe réunirent pour réclamer la jouiſſance entiere du terrain de leurs peres: le Gouvernement

qui n'avait ſçu qu'ordonner quand il falait payer ; ne ſçut auſſi que céder à une réſiſtance facile à vaincre ; voilà le Deſpotiſme.

On avait dû voir que les vols qui ſe commettent avec facilité, ſous le prétexte de porter ſecours aux maiſons voiſines du feu, avaient ſouvent été le motif des incendies, & le Gouvernement en croyant y remédier par la défenſe de travailler à les éteindre, avant l'arrivée des principaux Officiers, n'avait fait qu'augmenter le mal. C'était en effet donner aux flammes le tems de prendre de l'activité. Auſſi cette loi fut-elle abrogée, on augmenta même le nombre des pompes : gardées juſques-là chez les Gouverneurs des quartiers, elles furent diſtribuées aux différens corps-de-garde ; ils eurent ordre de les tranſporter au premier beſoin : mais qu'en eſt-il réſulté ? Que l'activité des pompiers ne les fait accourir que pour rançonner les malheureux, & arroſer la foule pour ſe divertir ; que les gardes familiariſés avec ces déſaſtres, s'en ſont fait un jeu, & ajoutent à la miſere publique, en maltraitant les malheureux ; que les travailleurs jettent inconſidérément ſur le feu des alimens qu'ils devraient en éloigner, & que la multitude pille de tous côtés (1).

Le Viſir & tous les grands Officiers de la Porte ſont obligés d'aller au premier avis au lieu de

(1) La loi a prononcé contre ce genre de pillage, elle condamne le voleur à être précipité dans le feu ; mais l'habitude de voir une foule de malheureux périr dans les flammes par la fréquence & la rapidité des incendies, fait que ce danger auquel on eſt ſoi-même expoſé journellement, conſidéré comme ſupplice, ſe réduit à peu près au malheur de mourir dans ſon lit ; les peines les plus ſévères n'établiſſent pas le bon ordre ; il eſt le produit d'une ſurveillance éclairée que le deſpotiſme n'emploie jamais.

l'incendie, afin d'y ordonner tout ce qui eſt jugé néceſſaire. Le Grand-Seigneur lui-même ne ſe diſpenſe jamais de s'y rendre, ſi le feu fait quelques progrès, les moyens de le tranſporter ſont prêts au premier ſignal, il a jour & nuit des chevaux ſellés & des bateaux armés à cet effet. Les grands Officiers ont la même précaution; & ces corvées qui ſont fréquentes interrompent ſouvent leur ſommeil.

Des gardiens de quartiers appellés *Paſſevans* ſont deſtinés à veiller ſur le feu pendant la nuit. Ils parcourent leur diſtrict armés des gros bâtons ferrés dont ils battent le pavé, réveillent le peuple par le cri de *Yangenvar* (il y a du feu) & lui indiquent le quartier où il s'eſt déclaré. Une tour fort élevée bâtie dans le palais du Janiſſaire Aga, domine tout Conſtantinople, ainſi qu'une autre tour conſtruite à Galata; chacune de ces tours contient une garde qui veille conſtamment pour le même objet. C'eſt là qu'une eſpece de tocſin frappé ſur de gros tombours, en accélérant l'alarme, la porte rapidement dans le canal, d'où un grand nombre d'intéreſſés accourent ſouvent trop tard à leurs boutiques qu'ils trouvent brûlées ou pillées.

C'eſt auſſi pour mettre les marchandiſes les plus précieuſes à l'abri des flammes, & les préſerver du pillage dans le cas de ſoulevement ou d'incendie, que les Beſeſtins ont été bâtis ou par des corps de marchands, ou par des particuliers qui en louent les magaſins. Ces édifices qui ſervent en même temps de rues, ſont élevés en pierre de taille & voûtés en brique dans toute leur longueur. Ils raſſemblent chacun des mar-

chandiſes à-peu-près du même genre ; mais ſi celui des Orfévres eſt un des plus précieux, ce n'eſt ni par le goût, ni par le fini du travail. J'aurai occaſion de parler ailleurs de l'induſtrie des Turcs.

Après le déſaſtre dont je viens de parler, la réſidence des Miniſtres du Grand-Seigneur fut transférée (juſqu'à ce qu'on eût reconſtruit le Palais du Viſir) dans celui d'une Sultane, que le feu avait épargné ; & M. de Vergennes, qui n'avait eu d'abord que le titre d'Envoyé de France, ayant obtenu celui d'Ambaſſadeur, ſe diſpoſa pour la remiſe de ſes nouvelles lettres de créance.

Said-Effendi, le même qui avait été Ambaſſadeur en France, était alors Grand-Viſir. Nous nous rendîmes à ſon audience ; nous ne comptions aller à celle du Grand-Seigneur que le ſecond mardi, le premier étant trop voiſin (1) ; mais le Sultan, qui ſe trouvait incognito à la Porte (2) fit dire à M. de Vergennes qu'il le recevrait le lendemain. Ce Prince d'un caractère emporté, mais faible, impatient & curieux à l'excès, nous donna au retour une ſcène aſſez ſingulière. Nous le trouvâmes déguiſé en homme de

(1) Le Grand-Seigneur ne donne jamais audience aux Ambaſſadeurs que le mardi, c'eſt le jour du Divan du Sérail ; il ſe tient dans le rez-de-chauſſée d'une tour quarrée qui en porte le nom. Le Viſir, ainſi que les grands Juges d'Europe & d'Aſie, le grand Tréſorier, &c. y ſiégent ſur des banquettes qui bordent cette ſalle. On y voit au-deſſus de la place du Viſir, en face de la porte, une petite fenêtre grillée & élevée de neuf à dix pieds, d'où le Grand-Seigneur peut entendre ce qui ſe paſſe au Divan ; mais d'où il ne peut, ainſi qu'on a voulu le faire croire, ni être poignardé, ni poignarder perſonne.

(2) Cette expreſſion déſigne la réſidence du Viſir, où tous les Bureaux ſont raſſemblés, & où tous les autres Miniſtres de la Porte ſiégent dans le jour, pour vaquer aux affaires de leur Département.

Loi

Loi & ſeulement accompagné de ſon Sélictar (1) & de ſon Divitdar (2), tous deux déguiſés en Tchoadars (3); il s'était arrêté dans une rue pour nous voir paſſer, & notre marche pénétrant de-là dans *l'Atmeydan* (4), nous vîmes bientôt ce Prince arriver en courant à côté de nous, ou ralentiſſant ſa marche près de M. l'Ambaſſadeur; il l'accompagna juſqu'au bout de cette place; recommençant alors à courir, il traverſa la rue à la tête de la premiere file, entra par une des portes du jardin du Sérail, en reſſortit vers la Marine pour nous rejoindre ſur l'échelle (5), où nous nous embarquâmes : il y reſta juſqu'à notre départ, après quoi il rentra de nouveau dans l'enceinte de ſon Palais, où nous le perdîmes de vue.

Je remarquai que pendant tout le tems que ce Prince nous accompagna dans la place de l'Hippodrome, où nous avions également attiré pluſieurs curieux, aucun d'eux ne fit le moindre mouvement qui pût le déceler, il n'y en avait pas un cependant qui ne le reconnût & ne fût effrayé de ſa préſence : mais le deſpotiſme veut maîtriſer & faire diſſimuler juſqu'à la crainte même qu'il inſpire.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur le cérémonial de l'audience du Grand-Seigneur, les voyageurs en ont aſſez parlé, pour que je me taiſe

(1) Porte-épée qui fait l'office de Grand-Chambellan, & de Capitaine des Gardes.
(2) Sécrétaire-Garde de l'Ecritoire Impériale.
(3) Valets qui accompagnent à pied leurs Maîtres.
(4) Place de l'Hyppodrome.
(5) Echelle, eſpèce de jettée en pierre ou en planches ſur pilotis, pour faciliter l'abord des bateaux, l'embarquement & le débarquement de ce qu'ils tranſportent.

ſur les différens traits d'humiliations que les Ambaſſadeurs eſſuient dans ces occaſions; il faudrait diſcuter les moyens de s'y ſouſtraire, & je ne décris que les mœurs des Turcs.

Il y eut cependant de remarquable dans cette audience, que le Grand-Seigneur, au lieu de s'adreſſer à ſon *Viſir* pour tranſmettre ſa réponſe, l'adreſſa lui-même à M. de Vergennes, auquel le Drogman de la Porte la traduiſit, conçue en termes pleins de bonté pour cet Ambaſſadeur, & nullement formée ſur l'étiquette. Cette réponſe ne pouvait avoir été préparée; une ſorte d'affabilité l'avait dictée au Prince.

Sultan Oſman d'ailleurs peu capable de cette énergie dont le deſpote a ſi ſouvent beſoin, y ſuppléait par une impatience habituelle & quelques accès d'emportemens. Séliktar Pacha, jeune, plein de confiance, & fier de la faveur de ſon Maître qui l'avait élevé au Viſiriat, crut pouvoir ſe livrer ſans crainte comme ſans meſures à des concuſſions, dont les exemples multipliés excitèrent un murmure général. Ces plaintes qui arrivent toujours trop difficilement juſques au trône, parvinrent aiſément au Sultan dans les courſes qu'il faiſait incognito; & ce Prince outré contre ſon favori, le fit venir au Sérail en préſence du Mufti qu'il avait mandé à cet effet. L'accès de ſa colère fut ſi vif, que ſaiſiſſant une maſſe d'armes il l'en aurait frappé lui-même, ſi le Chef de la Loi ne s'y fût oppoſé. C'était ſans doute irriter la colère de Sultan Oſman que d'en contenir le premier mouvement; elle ne tarda pas auſſi à s'immoler ſa victime, & le Viſir congédié de l'appartement intérieur, mais ſuivi d'un ordre, fut arrêté entre

les deux portes (1) ; le Sélictar Aga lui retira le ſceau de l'Empire, & ſa tête coupée ſur le champ, fut expoſée dans un plat d'argent à la porte de la ſeconde cour, avant qu'on eût le moindre doute ſur la faveur dont jouiſſait ce premier Miniſtre (2).

Les Ulemats, ce fameux corps de gens de Loï qui ſe ſaiſit toujours des reſtes de l'autorité quand elle faiblit, pour en opprimer l'autorité elle-même, contenu juſques-là par la faveur du Viſir, crut pouvoir après ſa mort dominer avec plus d'impunité. Les Ulemats diſpoſèrent en effet de la faibleſſe du Sultan juſqu'au degré qui ne pouvait manquer de l'irriter contre lui ; ſa fureur éclata contre le Mufti.

Le fanatiſme qui par-tout a prononcé des loix ſanguinaires ou abſurdes, ſouvent l'une & l'autre, a établi en Turquie en faveur des Ulemats, que leurs biens ne pourraient être confiſqués, & qu'ils ne pourraient être punis de mort, qu'en les faiſant piler dans un mortier. On ne ſent pas trop le plaiſir qu'il y a d'être traité d'une manière auſſi diſtinguée ; mais on apperçoit aiſément que les exemples d'un ſupplice auſſi horrible doivent avoir été d'autant plus rares, que les gens de Loï avaient plus d'intérêt à ne pas les laiſſer ſe multiplier. Ce fut ſans doute auſſi la confiance de l'impunité qui porta le Mufti à recevoir avec hauteur les menaces de ſon Maître, & cette réſiſtance irrita Sultan Oſman au point qu'il ordonna de re-

(1) L'iſſue par laquelle on pénètre de la première cour du Sérail dans la ſeconde, eſt fermée par deux portes entre leſquelles il y a des logemens pratiqués dans les tours qui flanquent cette entrée; les portiers en occupent une partie; mais la piéce principale s'appelle le *Dgellat Odaſſi* (la chambre des bourreaux).

(2) L'écriteau portait, *c'eſt ainſi que l'on traite ceux qui abuſent de la faveur de leur Maître.*

lever les mortiers que le laps du tems avait enterrés. Cet ordre ſeul produiſit le plus grand effet. Le corps des Ulemats juſtement effrayé ſe ſoumit, & le fameux Racub-Pacha, appellé au Viſiriat, gouverna ſans contradiction.

Racub joignait à l'eſprit le plus ſéduiſant, beaucoup de force dans le caractère. Jamais Viſir n'a mieux poſſédé que lui les talens de ſa place; il ſavait corrompre avec adreſſe & intimider les plus audacieux; toujours perfide, toujours méchant, mais toujours habile & maître de lui-même, il comptait les hommes pour peu de choſe, & leur vie pour rien.

Ce Miniſtre avait précédemment occupé le Pachalik du Caire, celui de tout l'Empire qui lui convenait le moins; l'indiſcipline de Beys Mamelucs, étayé par la force, ne lui avait laiſſé que la reſſource de la corruption pour ſe ſoutenir, ſans en être moins expoſé aux voies de fait. Il venait d'échapper à un coup de piſtolet tiré ſur lui dans ſon propre Divan, lorſque le Grand-Seigneur l'appella au Viſiriat. Racub joignait encore à tous les talens néceſſaires au Deſpotiſme, des connaiſſances utiles aux affaires de l'Empire; il les avait acquiſes au Traité de Belgrade, pendant lequel il occupait la Charge de Mektoubtchy (1).

Les différens emplois par leſquels ce Miniſtre avait ſucceſſivement paſſé, ne laiſſant à perſonne l'eſpoir de lui être néceſſaire, il trouva tout le monde diſpoſé à ſervir ſes volontés, & l'on re-

(1) Mektoubtchy eſt un des Miniſtres de la Porte du ſecond ordre. Cette Place ne pourrait être comparée qu'à celle de premier Commis du premier Miniſtre, ſi elle exiſtait.

marqua bientôt que l'habitude de l'autorité les lui faiſait exprimer d'une maniere étrangement légère.

L'intervalle entre la mort de Sélictar Pacha, & l'élévation de Racub au Viſiriat, avait été rempli par un grand nombre de Viſirs, dont quelques-uns n'étaient pas reſtés quinze jours en place: nous étions fatigués des fréquentes audiences que ces mutations occaſionnaient, mais il ne fallait pas moins nous rendre encore à celle du nouveau Miniſtre. Les cérémonies d'uſage dans ces occaſions étaient terminées, & cependant Racub continuait à entretenir amicalement M. l'Ambaſſadeur, lorſque le Muzur-Aga (1) arrivant dans la ſalle, & s'approchant du Pacha, lui dit un mot à l'oreille. Nous obſervâmes bien qu'il n'en reçut pour toute réponſe qu'un très-petit mouvement horizontal de la main : après quoi ſon Alteſſe reprenant ſur le champ un ſourire agréable, continua à s'entretenir avec M. l'Ambaſſadeur pendant quelques inſtans encore. Nous ſortîmes enſuite de la ſalle d'audience pour regagner le pied du grand eſcalier où nous remontâmes à cheval; & neuf têtes coupées & rangées en dehors de la premiére porte, nous donnèrent en paſſant, l'explication du geſte que le Viſir venait de faire en notre préſence.

L'inutilité de preſſer de la ſorte une exécution dont on peut toujours diſpoſer avec une extrême facilité, pouvait faire préſumer que celle-ci avait été ménagée pour établir notre opinion ſur la prompte juſtice du nouveau Miniſtre, mais nous ne pouvions y voir que ſon atrocité; c'eſt le grand reſſort du deſpotiſme; il écraſe toujours & ne pu-

(1) Le Grand-Prévôt.

nit jamais ; c'eſt auſſi le moyen que Racub employa conſtamment (1).

Mais ſi tous les Grands de l'Empire étaient contraints de céder à l'uſage que ce Viſir faiſait de ſes principes politiques, il était réſervé à une femme du peuple de lui réſiſter impunément, & l'eſpèce de ſédition qu'elle occaſionna intéreſſant la ſubſiſtance de Conſtantinople, il eſt important de faire connaître cette partie de l'adminiſtration Turque.

Le Grand-Seigneur qui fait publiquement le monopole du bled pour l'approviſionnement de la Capitale, reçoit cette denrée des Provinces maritimes où il a établi le droit d'Ichetirach (2). Il conſiſte dans l'obligation de livrer au Grand-Seigneur, à un très-bas prix, une certaine quantité de bled qu'il fait tranſporter dans ſes magaſins par des bâtimens noliſés pour ſon compte. Il revend enſuite cette denrée en détail aux Boulangers, qui ſont obligés de la recevoir & de la conſommer au prix que ſa Hauteſſe a fixé. Une ſuite néceſſaire de cette manière d'adminiſtrer, c'eſt la défenſe de l'exportation des bleds, la friponnerie inévitable des Officiers qui contreviennent à l'ordre, le dépériſſement des grains emmagaſinés & mal ſoignés, une nourriture ſouvent mal ſaine, & la famine pour dernier réſultat.

Conſtantinople en était menacée, le pain diminué de poids était conſidérablement augmenté de prix : on commençait même à en altérer la com-

(1) Sous un Gouvernement deſpotique l'exiſtence de chaque perſonne en place eſt néceſſairement précaire : on ne peut s'y livrer à l'ambition de les occuper, ſans mépriſer ſa propre vie. Quel cas pourrait-on faire de la vie des autres?

(2) Le produit de ce monopole appartient au tréſor public ; ſon adminiſtration eſt confiée au Teſterdar (Grand-Tréſorier).

poſition, & l'on n'eſpérait plus pour gagner le nouveau bled que ſur l'arrivée de ſoixante-dix bâtimens attendus de la mer Noire : quand on apprit la perte de tous ces bâtimens, naufragés à la côte pour avoir manqué dans la nuit l'entrée du canal, Conſtantinople fut conſternée, & l'on ne peut penſer ſans horreur que cet événement était occaſionné par un genre d'abus qui ne paraîtrait pas même croyable, s'il n'exiſtait encore aſſez conſtamment.

Deux fanaux fort élevés & placés à l'embouchure de la mer Noire ſur les deux caps d'Aſie & d'Europe, y ſont deſtinés à indiquer l'entrée du canal aux navigateurs. Le Gouvernement a pourvu l'huile qui doit y être conſommée, & des gardes ſont payés pour les allumer & les entretenir journellement; mais ce même Gouvernement permet en même-tems, la fabrication des charbons ſur toute cette côte, quoiqu'il ait pu ſe convaincre que ſous ce prétexte, les habitans allumaient des feux capables de tromper & d'égarer les navigateurs dans les tems orageux; il devait ſavoir auſſi que les gardes des deux Phares interceptent en même-tems la lumière des fanaux, pour ſe procurer des naufrages dont les débris leur ſont utiles (1).

Des ordres expédiés dans tout l'Empire pour enlever les ſemailles au Laboureur, furent le premier moyen qu'on employa pour remédier au déſaſtre. Les malheurs qu'on préparait pour l'avenir ne pouvaient être apperçus par l'intérêt du mo-

(1) L'humanité livrée à l'injuſtice ſe fait bientôt un jeu de tous ſes crimes. Un déſordre en produit toujours un plus grand; ce produit eſt plus certain quand les loix en donnent l'exemple. Eſt-il un Légiſlateur qui ne doive pas être effrayé de ce dilemme?

ment, ſeul intérêt du deſpotiſme. On joignit encore aux moutures, des fêves & d'autres légumes farineux, & l'avarice qui profite de tout, s'empara des comeſtibles pour en altérer la qualité, ſans ſuffire à la quantité.

Les fours conſtamment aſſaillis par un peuple affamé, demandèrent des gardes, on n'y livra plus à chaque perſonne, qu'un gâteau de pâte mal cuite; & les Turcs en s'y préſentant, le piſtolet ou le couteau à la main, y commettaient toutes ſortes de déſordres.

Dans cette détreſſe qui avait fait également reſſerrer le riz, la fermeté du Viſir entretenait cependant une ſorte de tranquillité dans la ville, lorſqu'une femme du peuple, vieille, mais courageuſe, ameutant ſes compagnes dans ſon quartier, groſſit bientôt ſa troupe en s'acheminant vers les magaſins de riz; elle inſulte les gardes qui ſur ſa route demandent compte de cet attroupement. Le Jéniſſaire Aga (1) accourt avec une garde nombreuſe; il eſt repouſſé par les pierres qu'on lui lance; les magaſins de riz ſont enfoncés & le pillage commence, quand le Grand-Viſir arrive lui-même: la vieille femme s'avance alors vers lui, le menace avec inſolence, défie les forces de ſes ſoldats, le harangue avec intrépidité, le perſuade, ou plutôt lui fait ſentir la néceſſité de céder, obtient une portion de riz pour chaque combattant, & congédie ſa troupe victorieuſe.

Cependant l'excès des abus qui ramene momentanément à l'ordre, rendit pour quelque tems l'approviſionnement au commerce; la famine diſparut, mais les maladies préparées par de mauvais

(1) Le Général de l'Infanterie.

alimens, ſe mêlant aux miaſmes de la peſte, ce fléau commença ſes ravages, il les étendit dans tout l'Empire.

Les recherches que l'on a faites ſur cette maladie, n'ont encore produit que quelques opinions qui ſe contrediſent, ou que les faits démentent. On avoit penſé qu'elle était originaire de l'Egypte; & l'on verra que mes obſervations faites ſur les lieux détruiſent abſolument cette dernière conjecture.

Quoi qu'il en ſoit, il n'y a point d'incertitude ſur le foyer qui la conſerve, ni ſur les cauſes qui la propagent. On retrouve l'un & l'autre chez les marchands Fripiers de Conſtantinople, & chez les particuliers qui conſervent dans leurs coffres tous les vêtements, les fourrures même des perſonnes mortes de la peſte. C'eſt ſans doute prendre le moyen le plus efficace pour en fomenter & en perpétuer le germe; il ſe dévelope infailliblement ſur les individus dont les humeurs en ſont devenues ſuſceptibles. Dans la ſaiſon où ces humeurs fermentent, ſes progrès ſont plus rapides.

C'eſt auſſi aux approches du printems qui ſuivit la diſette, qu'on apperçut les premiers indices de la peſte; elle emporta cette année plus de cent cinquante mille ames dans la ſeule ville de Conſtantinople, & le nombre des morts arriva au degré d'autoriſer des prières publiques pour demander à Dieu la ceſſation de ce fléau. Il eſt bon de remarquer que les Turcs le ſupportent patiemment ſans ſe plaindre, juſqu'à ce que le bulletin journalier des enterremens qui ſortent par la ſeule porte d'Andrinople ſoit de 999: voilà le terme de leur réſignation.

On n'obſerve jamais cette maladie dans ſa naiſſance comme dans ſes différens périodes que par la fréquence des enterremens, mais ce fléau n'interrompt aucune affaire, & le mouvement qu'elles occaſionnent, en entretenant la communication, augmente auſſi les progrès du mal; cependant aucune remarque n'accuſe l'air d'y contribuer, & l'habitude qui familiariſe avec les plus grands déſaſtres & les dangers le plus certains, procurent aux malades des ſecours auſſi faciles, que les fiévres les moins épidémiques: les Turcs trouvent encore dans une aveugle prédeſtination une plus grande ſécurité.

Exempts de l'excès du même préjugé, les Grecs, les Arméniens, les Juifs ont étudié une ſorte de remède dont ils paraiſſent uſer avec une eſpèce de ſuccès, ce n'eſt toutefois qu'après que les premiers efforts de la maladie ſont appaiſés; mais on remarque que chacune de ces nations s'eſt fait un régime différent qui ne peut convenir qu'à elle ſeule; il faudrait ſans doute attribuer cette ſingularité aux différentes manières dont elles ſe nourriſſent. Il eſt encore plus sûr de douter de ce fait, que pluſieurs Médecins aſſurent: je ne les garantis pas.

Les Européens ſont les ſeuls qui prennent quelques précautions contre la contagion; une trop longue habitude les leur fait ſouvent négliger, mais ce n'eſt jamais ſans le plus grand danger; & ceux que leurs affaires n'obligent pas à une réſidence abſolue, ſe retirent d'autant plus volontiers à la campagne, pendant la peſte, que cette maladie qui commence ſes ravages dans le printems, dure ordinairement juſqu'aux approches

de l'hiver. L'île des Princes, ſituée à cinq lieues de Conſtantinople, à l'entrée du golphe que fait la mer de Marmora, vers l'ancienne Nicée, était le ſéjour que les Français avaient affectionné; ils ſe ſont depuis répandus dans différens villages, qui bordent le canal ſur la côte d'Europe, & ceux de Tarapia & de Buyukdéré, réuniſſent aujourd'hui la plus grande partie des Ambaſſadeurs & des Négocians de toutes les nations; le village de Belgrade, rendu célèbre par Milady Montagu, avait joui long-temps de cette préférence, qu'un air devenu mal ſain, lui a fait perdre depuis.

J'avais choiſi le petit village de Keffely Keuy, pour me ſouſtraire à toute communication pendant la peſte, dont je viens de parler : ce village eſt ſitué près de Buyukdéré, où Murad Mollach, habitait l'été, & prenait quelques précautions, au grand ſcandale des vrais Croyans; je fus le voir, ſon goût pour l'ivrognerie que je pouvais ſatisfaire, & mon zèle pour m'inſtruire qu'il pouvait également favoriſer, nous lièrent plus intimément.

Cet Effendi (1) né dans l'opulence, fils de Mufti, & deſtiné lui-même au Pontificat, ne connaiſſait d'autre Loi que ſa volonté.

Entouré d'un nombreux domeſtique, toujours prêt à exécuter ſes ordres, il s'était arrogé la propriété & la Juſtice Prévôtale du village de Buyukdéré; il avait encore étendu ſes droits ſur les deux villages contigus, faveurs, vexations, tout y dépendait de lui, & le Gouvernement, loin de contrarier cette uſurpation, en renvoyant les plaignans, ajoutait à leurs malheurs celui de s'être

(1) Effendi, homme de Loi.

plaints ſans fruit, le danger de paſſer pour s'être plaint. Un moyen auſſi efficace de s'approprier le bien d'autrui, a long-tems fourni à Murad Mollach, des ſommes proportionnées à ſes dépenſes ; jamais homme n'a ſu mieux que lui les multiplier, & je lui ai connu depuis qu'il a été Kadilesker (1), neuf maiſons dans chacune deſquelles il avait femme, enfans, valets, cuiſine pour les nourrir, des ouvriers bâtiſſant par-tout, des voiſins qui le redoutaient, & des créanciers qui fuyaient ſa préſence.

Quoique Murad n'eut encore que le titre de Mollach de la Mecque (2) lorſque je commençai à me lier avec lui, on peut juger qu'il jouiſſait déja d'une grande conſidération, elle lui attirait ſouvent la viſite de gens en place, près deſquels il avait lui-même des ménagemens à garder.

Le Boſtandgy Bachi, celui des Officiers extérieurs du Sérail, qui approche le plus ſouvent ſon Maître, celui qui par état doit lui rendre compte de tous les déſordres, & qui fait fréquemment ſa ronde pour les obſerver ; dans une de ſes courſes maritimes, était venu juſqu'à Buyukdéré, où voulant faire une viſite au Mollach, un des gens de

(1) Kadilesker ; on devrait prononcer Kadi-el-Asker : ces trois mots ſignifient Juge des troupes ; il y en a deux, celui d'Europe & celui d'Aſie ; ce dernier a le pas ſur l'autre : ce ſont les deux grands Juges, tout leur eſt ſoumis ; dans un Gouvernemen militaire, il n'y a que des Soldats.

(2) Mollach de la Mecque n'eſt qu'un titre auquel on parvient à ſon rang, & qui prépare à être Stambol Effendiſſi, eſpece de Gouverneur & Lieutenant de Police de Conſtantinople ; mais cette charge, ainſi que celle de Kadilesker & celle de Mufti, ne ſuivent point l'ordre du tableau : parvenu au titre de Kiabé-Molaſſi, Mollach de la Mecque, il faut attendre le choix du Grand-Seigneur qui diſpoſe de ces places à ſon gré, pourvu que le Sujet ait paſſé par la troiſieme & la ſeconde avant d'arriver à la premiere.

celui-ci, lui dit qu'il était allé ſe promener vers la prairie; le Boſtandgi Bachi s'achemine pour l'y joindre. On ſe hâte auſſi de venir avertir l'Effendi, qui ſe trouvait alors chez moi, où quelques bouteilles de mataſquin l'avaient tellement occupé, qu'il me paraiſſait hors d'état de s'occuper d'autres choſes. Son homme arrive, lui annonce que le Boſtandgy Bachi eſt dans la prairie voiſine. Je cherche un expédient pour empêcher une entrevue que ſon état actuel me fait redouter pour lui. Il s'apperçoit de mes craintes : vous allez voir, me dit-il en ſouriant, ce que le moral peut ſur le phyſique : cependant il ſe laiſſe ſoutenir par ſes gens, pour arriver juſqu'à la porte de la rue : là il les repouſſe, marche avec fermeté, entre précipitamment dans la moſquée, qui n'était qu'à dix pas, fait dire effrontément au Boſtandgy Bachi, qu'il eſt en prière; il ſe rend un moment après où cet Officier l'attendait, reçoit ſes hommages, le congédie & revient enſuite rire avec moi de mes frayeurs.

Murad Mollach, trop accoutumé aux excès, n'était pas aiſé à conduire; il céda cependant aux inſtances que je lui fis, d'uſer plus modérément des liqueurs, il conſentit à ne ſe rendre que gai : nos converſations en devinrent plus intéreſſantes; j'en ai extrait ce que j'ai déja dit ſur les femmes, & les ſiennes qui faiſaient de fréquentes viſites à Madame de Tott, enrichirent beaucoup mes connaiſſances à cet égard. Je voulus voir par mes yeux ce troupeau, que le Berger ne priſait guère; j'entrai précipitamment dans l'appartement où elles étaient, le cri fut général : il n'y eut cependant que les vieilles qui s'empreſſèrent à ſe ca-

cher le viſage, mais je trouvai les jeunes bien vaines dans leur lenteur.

On peut juger que Murad Mollach, conſtamment dégoûté de celles qu'il avait, n'en augmentait le nombre que pour ſe procurer de nouvelles eſclaves, qu'il perdait bientôt de vue. J'étais un jour avec lui dans un de ſes kioks : nous prenions du café ; je travaillais à lui démontrer que puiſque le ſyſtême de ſa prédeſtination n'obligeait pas un Turc à reſter dans ſa maiſon, pendant qu'elle brûlait, il pouvait également s'en éloigner quand la peſte s'y déclarait ; & notre querelle devenait ſérieuſe, lorſqu'un petit enfant d'environ quatre ans, nuds pieds, mal vêtu, vint lui baiſer la main. Le Mollach le careſſe, me fait remarquer cet enfant, & lui demande quel eſt ſon pere ? C'eſt vous, répondit-il vivement. Quoi ! je ſuis ton pere ?... Et comment te nommes-tu ?... Juſuf... Mais quelle eſt ta mere ?... Katidgée. Ah ! bon, Katidgée... Oui vraiment, me dit froidement l'Effendi, je ne le connaiſſais pas. Comment, lui dis-je, vous ne connaiſſez ni vos enfans, ni leurs meres ? Si tout cela vous eſt étranger, à quoi vous intéreſſez-vous donc ?

LE MOLLACH.

A peu de choſe, j'en conviens ; mais convenez auſſi que ce grand intérêt que vous paraiſſez me reprocher, de ne pas ſentir, eſt un peu fantaſtique. Né de l'illuſion, n'eſt-ce pas l'amour-propre qui l'alimente ? Puis-je déſirer une pareille reſſource ? non ſans doute ; mais je ſuis curieux, c'eſt à quoi ſe réduit mon ſentiment.

LE BARON.

Je crois que c'eſt auſſi celui de bien des gens; & je vous le pardonnerais, s'il n'était pas excluſif; mais n'aimer rien, pas même ſes enfans, c'eſt vivre dans l'abandon le plus triſte, dans une ſollitude affreuſe.

LE MOLLACH.

Ce ne ſont-là que de grands mots, cela n'éclaircit rien, cela ne donne aucune idée réelle; ſoyons de bonne foi. Tous les hommes ont les mêmes ſenſations; leurs plaiſirs ne diffèrent pas; mais leurs préjugés, ainſi que leurs uſages, ont des variétés d'où réſultent les ſenſations morales qui modifient les ſenſations phyſiques. Ne les confondons pas, voudriez-vous aſſimiler les petits réglemens d'une petite ſociété avec les loix éternelles de l'Eternel?

LE BARON.

Penſez-vous donc que ſans faire une comparaiſon auſſi vaine & auſſi abſurde on ne puiſſe croire au ſentiment filial.

LE MOLLACH.

Il faut toujours croire ce que l'on ſent, & ſentir le plus que l'on peut. Mais il faut croire auſſi, que tout ce que l'on ſent, n'eſt pas tellement dans la nature, que ce ſoit lui manquer que de ne pas l'éprouver. Nous venons de convenir qu'il y a des ſenſations purement morales, qui en agiſſant ſur le phyſique, le dominent & ne lui appartiennent pas : on s'y livre, on les chérit par habi-

tude ; elles ſont peut-être précieuſes, tout cela eſt poſſible. Vous voyez que je vous devine, devinez-nous auſſi. Il ne faut pas faire un grand effort pour appercevoir que la facilité de ſatisfaire tous ſes goûts, conduit à l'indifférence : c'eſt la faute de nos uſages, nous ne pouvons les changer, ils nous procurent des bénéfices ſans charge, & des charges ſans bénéfices, tout eſt compenſé ; mais tant que je ſerai curieux, je ne ſerai point ſi malheureux que vous le penſez.

On pouvait entrevoir que Murad étendait cette curioſité au-delà des bornes preſcrites ; mais c'eſt ce que ſa métaphyſique n'entreprenait pas de juſtifier, il ſe contentait d'en uſer librement.

Dans le nombre des gens qui l'environnaient, le nom de Haidout Muſtapha m'avait pluſieurs fois frappé : le premier mot ſignifie voleur. C'était en effet l'ancien métier de Muſtapha, il s'honorait encore de ce titre, & ſon maître lui ordonna de me raconter les crimes qui avait commis. Le narré de cent actions héroïques n'aurait pas été fait avec plus de nobleſſe & plus de modeſtie que ce ſcélérat en mit à nous faire le tableau des aſſaſſinats & des infamies dont il s'était ſouillé. Un grand nombre de valets accourus pour jouir de ce récit, lui applaudiſſait, & lorſqu'il eut fini : convenez, me dit le Mollach, que ce coquin a bien du courage. Il y a au moins, lui répondis-je, une grande témérité à braver les loix en convenant de ſes crimes, & ſans votre appui, je ſuppoſe qu'il en aurait déja reçu le prix. Point du tout, répliqua froidement le Mollach, la loi ne peut plus rien ſur lui, il n'a point été décrété pendant qu'il exerçait ſon métier,

métier, il ne peut être recherché après l'avoir quitté (1).

Ce même homme chargé enſuite par ſon maître du ſoin d'une eſpèce de bergerie la ſurveillait avec un de ſes camarades, qui fut trouvé mort d'un coup de hache dans la même cabane où ils couchaient enſemble. Haidout-Muſtapha vint effrontément annoncer cet événement. Il paſſa pour conſtant qu'il était le meurtrier; mais le fait était ſans doute trop récent pour qu'il oſa encore s'en vanter. Cependant le Mollach, qui n'en doutait pas, le gardait toujours à ſon ſervice, & ſe faiſait accompagner dans ſes promenades par ce brave homme, qui donnait de ſi fréquentes preuves de courage.

Les inconvéniens de la chaſſe dans un pays où les coquins ſont plus communs que les perdrix, m'avaient fait préférer la pêche où je pouvais préſumer plus de tranquillité. Je jouiſſais fréquemmet de ce plaiſir, en me tranſportant en bateau dans une anſe de la côte d'Aſie, près de l'embouchure de la mer Noire, & en dehors des derniers Châteaux que les Turcs avaient alors. Quelques jeunes gens m'accompagnaient, nous prenions chacun nos fuſils, pour tuer chemin faiſant des gabians, eſpèce d'oiſeaux aquatiques dont le canal eſt couvert. Deux bateliers Grecs conduiſaient notre bateau, & ſervaient à amorcer nos lignes dormantes & à jetter nos filets.

Nous étions ſix tireurs, & l'attrait des oiſeaux nous ayant fait traverſer le canal, pour gagner la

(1) Les Voleurs ſont en Turquie, comme les Chamberlands; s'ils échappent aux Jurés, & que du produit de leurs bénéfices, ils achetent une Charge, ils ſont libres d'exercer leurs talens, un Pachalik en Turquie vaut la maîtriſe.

côte d'Aſie, que ces animaux affectionnent plus particulièrement à cauſe des courans, nous la prolongeâmes en les fuſillant de tems en tems. Cette diſpoſition nous forçait à paſſer près du Château d'Aſie devant lequel j'abattis un gabian. Un Officier des Boſtandgis qui y commandait, était accroupi au pied de ſon donjon, où il reſpirait gravement avec la fumée de ſa pipe, tout l'orgueil de ſon autorité. Il nous fit un ſigne d'aborder, que mes bateliers me firent remarquer. Je lui demandai alors ce qu'il voulait : vous parler, dit-il; & moi je n'ai rien à vous dire, ajoutai-je. Je vais à la pêche à tel endroit; ſi vous aimez la promenade, venez-y, je vous écouterai. Le Turc affectant alors quelques égards pour moi, déclara qu'il n'en voulait qu'à mes bateliers, qui d'abord effrayés jugèrent que c'était pour les rendre reſponſables du coup de fuſil que j'avais tiré près du Château; mais je les raſſurai bientôt par la promeſſe de ne pas les abandonner. J'invitai de nouveau le Turc à venir à la pêche s'il en était curieux; & piqué ſans doute de mon ton de mépris, il me répondit froidement : j'irai vous y trouver. Nous continuâmes notre route.

Dans le nombre des jeunes gens qui m'accompagnaient, un ſeul paraiſſait inquiet de la réponſe du Turc; né dans le pays, il avait ſucé avec le lait une crainte puſillanime dont nous nous amuſions en lui diſant à tout moment, voilà les Boſtandgis qui viennent. Aucun de nous ne croyait en effet qu'ils vinſſent nous chercher, & nous n'appercevions aucun motif aſſez grave pour les y déterminer. Cependant nous entrions à peine

dans l'anſe poiſſonneuſe où nous comptions nous amuſer, que nous apperçûmes réellement le bateau de garde qui venait à nous.

Il fallut alors nous réſoudre à guerroyer : cela pouvait avoir des ſuites fâcheuſes, mais nous étions ſi éloignés de tout ſecours, qu'il fallait bien nous déterminer à être battans ou battus. Il n'y avait pas à héſiter. Je m'emparai du commandement ; politique, militaire, tout me fut ſoumis. J'ordonnai d'abord à mes bateliers de jetter leurs lignes & leurs filets, afin que cette opération obſervée par l'ennemi, fît preuve de bonne contenance. J'aſſurai auſſi mes deux Grecs qu'il ne leur arriverait rien ; & nos armes étant préparées, je donnai ordre à la mouſqueterie de coucher en joue les Boſtandgis, lorſque je ferais cette politeſſe à leur Officier, mais en obſervant ſur-tout de ne pas tirer avant moi. Ces diſpoſitions faites, & le bateau Turc déja près de nous, je crus qu'il était de la dignité Européenne d'aller ſur lui. Ce drôle avait auſſi ſa dignité Turque, & voulant interpréter ma démarche, comme une preuve de ma ſoumiſſion, il ceſſa de ramer pour m'attendre. Je changeai auſſi-tôt de manœuvre pour m'en éloigner, & ſur l'invitation qu'il me fit de continuer de m'approcher, je lui répondis que c'était à lui à venir me chercher, s'il perſiſtait à vouloir me parler : à la bonne heure, me dit-il ; cependant mon bateau préſentait alors le côté à la proue du ſien, qui était d'ailleurs beaucoup plus gros. Il donna ordre à ſes gens de ramer de maniere à nous couler bas, en nous paſſant ſur le corps. C'eſt auſſi ce qui ſerait arrivé infailliblement, ſi en prenant mon parti de le coucher en joue, mou-

vement qui fut ſuivi par mes camarades, je ne lui euſſe crié en même temps que s'il donnait encore un coup de rames, je le tuerais comme le gabian. Le ſeul aſpect du bout de nos fuſils avait fait changer le gouvernail, & abattre toutes les rames de mes braves. Nos bateaux ſe prolongèrent, & tenant toujours les ennemis en reſpect, nous ouvrîmes la conférence.

J'eus quelque peine d'abord à m'y procurer le principal rôle, parce que le Turc auquel je venais d'en impoſer diſait aux bateliers : ce Franc ne m'entend pas, parlez vous autres. Il faudrait connaître le degré de baſſeſſe d'un Grec vis-à-vis d'un Turc, pour juger de l'inſolence de mes bateliers, en répondant à l'Officier que je parlais le Turc mieux que lui. Il fut enfin forcé de s'adreſſer à moi.

LE TURC.

Conſtantinople a-t-il paſſé ſous le joug des infidèles ? de quel droit oſez-vous réſiſter à la garde qui veille à la ſûreté & au bon ordre du canal ?

L'EUROPÉEN.

Et de quel droit oſez-vous vous-même violer les engagemens de votre Maître en moleſtant ſes meilleurs amis ?

LE TURC.

Je ne vous moleſte point ; mais il eſt défendu de chaſſer ſans permiſſion : montrez-moi l'ordre qui vous y autoriſe.

L'EUROPÉEN.

Où avez-vous vu qu'on tuât des liévres dans un bateau ? Je ſuis à la pêche, elle eſt libre.

LE TURC.

Non, rien n'eſt libre ici, pas même les promenades, & j'ai un long firman (1) auquel vous devez vous ſoumettre.

L'EUROPÉEN.

Oui, quand je l'aurai vu.

LE TURC.

Vous ne ſçavez pas lire.

L'EUROPÉEN.

Mieux que vous : mais je le vois, vous n'en avez point ; vous êtes un drôle qui cherchez de faux prétextes ; nous ſommes en regle.

LE TURC.

Comment ! n'avez-vous pas tiré un coup de fuſil vis-à-vis la fortereſſe Impériale

L'EUROPÉEN.

Devant vous, j'en conviens ; mais devant la fortereſſe cela eſt impoſſible, à moins que vous ne donniez ce nom à un mauvais pigeonnier au pied duquel vous étiez aſſis ; cela n'était pas ſans doute bien reſpectable : je vous ferai repentir de votre inſolence ; le Boſtandgi-Bachi eſt de mes amis ; je le prierai de vous faire donner cent coups de bâton à ma porte ; c'eſt un petit divertiſſement que je veux me procurer.

(1) Ordre émané de la Porte au nom du Grand-Seigneur.

LE TURC.

Pourquoi vous fâchez-vous ? vous ai-je donc fait quelque mal ?

L'EUROPÉEN.

Non, ſans doute, grace à mon fuſil, qui vous a fait peur.

LE TURC.

Ne peut-on s'expliquer avec vous ſans vous mettre en colère ? Moi je ne me fâche pas ; je ſuis de vos amis ; traitez-moi de même, & amuſez-vous.

L'EUROPÉEN.

Oh je vous entends ; une piaſtre vous ferait grand plaiſir, mais vous ne l'aurez pas.

LE TURC.

Quoi ? rien.

L'EUROPÉEN.

Non, rien que de la pluie qui va vous mouiller ſi vous ne vous dépêchez de gagner votre pigeonnier. Adieu.

Cette aventure terminée par la retraite des aſſaillans & à la vue de pluſieurs pêcheurs Turcs habitués ſur cette côte, nous procura de leur part, l'accueil le plus favorable, & nous les trouvâmes, en mettant pied à terre, beaucoup plus prévenans que de coutume. Je ne négligeai pas à mon retour de porter plainte au Boſtandgi-Bachi con-

tre l'Officier; il eut ordre de me faire des excuſes, & nous devînmes les meilleurs amis.

Il y eut cette année à Conſtantinople un de ces vents redoutés dans toute l'Aſie, que les Turcs nomment *Cham-Yely*, vent de Damas : il ſouffle du Sud-Sud-Eſt modérément, mais en chargeant l'air d'une brume terreuſe qui l'obſcurcit, & qui contribue ſans doute encore plus que ſon exceſſive chaleur à étouffer les voyageurs & les gens de la campagne, qui ne ſavent pas ſe préſerver en reſpirant de tems en tems la bouche contre terre : dans les maiſons même, on en eſt très-incommodé, & j'étais contraint pendant les trois jours que ce vent dura, d'appuyer ſouvent la bouche contre la muraille pour reſpirer plus commodément.

A ce vent-là près qui ſouffle très-rarement, le climat de Conſtantinople ajoute encore à la beauté du ſite. On n'y connaît guere que les vents du Sud & du Nord; ils ſe ſuccèdent toujours & ſe diſputent ſouvent à la pointe du Sérail. Les derniers ſont preſque aliſés en Été; ils ſe calment au coucher du Soleil, & ne commencent à ſouffler que vers les dix heures du matin, & dans les grandes chaleurs beaucoup plus tard. C'eſt en hiver que les vents du Sud regnent communément; ils ſuccèdent infailliblement aux ouragans de neige que le Nord y apporte, & qu'ils fondent avec une extrême promptitude. On obſerve cependant que le premier jour du vent de Sud après la neige, apporte toujours ſur Conſtantinople un froid vif qui y procure les plus fortes gelées; il s'adoucit enſuite, opère le dégel, & donne quelquefois d'aſſez grandes chaleurs.

La ſituation du mont Olympe, conſtamment couvert de neige, cauſe ce phénomène, & en fournit l'explication. Cette haute montagne au pied de laquelle eſt bâtie l'ancienne ville de Brouſſe, eſt ſituée en Aſie, en vue & dans la direction du méridien de Conſtantinople. Les nouvelles neiges qui y ſont portées par les vents du Nord, y fourniſſent au premier ſouffle de vent du Sud, un froid exceſſif que ce vent porte d'abord ſur Conſtantinople, & ce n'eſt qu'après avoir nétoyé l'atmoſphère de cet air glacé, qu'il reparaît avec le caractère qui lui eſt propre. La poſition de cette ville fait auſſi que les orages qui y ſont aſſez fréquens, ſont toujours ſuivis d'un éclairci rapide au Nord-Oueſt, dont le vent amoncele bientôt tous les nuages ſur l'Aſie-Mineure. C'eſt du moins le tableau que le Ciel de ces contrées préſente le plus communément.

Les briſes du vent du Nord en rafraîchiſſant le canal, ſe réuniſſent à la beauté des différens ſites qui le bordent ſur les deux côtes d'Aſie & d'Europe, pour y attirer tous les Grands de l'Empire qui ſe rendent l'Eté dans leurs maiſons de campagne; & ſi les plus beaux emplacemens ſont occupés pour loger le Grand-Seigneur, ou le recevoir dans ſes promenades, ces Palais y ſervent auſſi à la décoration du canal. Ils y fourniſſent des points de vue d'autant plus agréables qu'on n'apperçoit nulle part la nature fatiguée par des plantations alignées, des élaguemens en berceaux & des maſſes de pierres deſtinées à ſubſtituer une terraſſe ſablée & brûlante à une pelouſe naturelle & fraîche que les Turcs préfèrent.

Ce n'eſt peut-être ni au défaut d'art, ni au bon

goût qui priſe la ſimplicité qu'on doit attribuer le ſoin que les Turcs ont de conſerver la nature pour en jouir telle qu'elle ſe préſente; ils chériſſent ſur-tout l'ombre des grands arbres, ils ſacrifient pour les conſerver juſqu'au plan de leurs maiſons. J'en ai vu une où un bel orme de plus ancienne date que le propriétaire, avait été conſervé par l'architecte dans le milieu d'une galerie qu'il traverſait pour en ombrager le toît. Tous les arbres d'un terrein y ſont conſervés, de quelque maniere qu'ils y ſoient placés, ils réglent communément le deſſin des bâtiments, & cela ſans doute, parce que ſi dans un climat chaud, l'ombre des grands arbres eſt néceſſaire, ſous un Gouvernement deſpotique, il faut jouir de ceux qu'on trouve, on n'a pas le temps de les voir croître.

Hanum Sultane, niéce du Grand-Seigneur, habitait pendant tout l'Eté le canal où elle avait un joli Palais : ſon oncle la viſitait ſouvent, & cette Princeſſe avait aſſez de crédit ſur l'eſprit de Sultan Oſman pour autoriſer la médiſance. Jeune encore & mariée depuis long-temps, elle n'avait guère connu ſon mari, il avait été nommé à un Pachalik peu de tems après ſon mariage. L'intérêt des Viſirs le tenait éloigné. Les loix ne permettaient pas à la Sultane de l'aller joindre, & le ſentiment de l'oncle pour la niéce n'était peut-être pas propre à rapprocher les deux époux.

L'abus qu'on fait en Europe du mot de Sultane, m'invite à quelques obſervations qui ſerviront, j'eſpére, à détruire l'erreur où l'on eſt à cet égard.

Le mot *Sultan* n'eſt qu'un titre de naiſſance réſervé aux Princes Ottomans nés ſur le Trône, & à ceux de la famille Ginguiſienne. Ce mot qui

ſe prononce *Soultan* eſt ſans doute auſſi la véritable étymologie de *Soudan*, & ce titre pouvait être en Egypte ſubſtitué à celui de *Roi ;* mais en Turquie, ni en Tartarie, il n'entraîne aucune idée d'autorité ſouveraine. Le titre de *Kam* eſt particulièrement affecté au ſouverain des Tartares, il équivaut à celui de *Chach* qui ſignifie *Roi* chez les Perſes, & ſert de racine à *Padi Chach*, *Grand Roi*, dont l'orgueil de la Maiſon Ottomane s'eſt emparé pour le diſputer ou l'accorder à des Puiſſances qui n'ont peut-être pas apperçues qu'il y aurait eu plus d'adreſſe & de dignité à méconnaître ce titre, qu'à y prétendre.

Celui de Sultan rend habile à ſuccéder, & l'ordre de ſucceſſion établi chez les Turcs, appelle toujours le plus âgé de la famille ; il doit, comme on l'a déja dit, être né ſur le Trône.

Sultan Mahamout, mort ſans enfans après un regne de vingt ans, laiſſa l'Empire à ſon frère Oſman, l'aîné de quatre fils qui reſtaient de Sultan Achmet leur pere, détrôné par une révolution. Muſtapha qui ſuccéda à Oſman, Bajazet mort dans le Sérail, & Abdul-Amid, qui regne aujourd'hui, étaient à peu-près de même âge qu'Oſman, & celui-ci en ne laiſſant point de poſtérité menaçait ſa famille d'une entiere deſtruction, ſi ſon regne eût été auſſi long qu'il pouvait l'être. Il ne dura que trois ans ; & Sultan Muſtapha donna bientôt deux héritiers à l'Empire, dont un ſeul vit aujourd'hui dans la perſonne de Sultan Sélim, enfermé après la mort de ſon pere, mais deſtiné à ſuccéder à ſon oncle Abdul-Amid, au préjudice de ſes couſins nés & à naître. On peut eſpérer que ce Prince, jeune encore, montera

ſur le Trône dans un âge capable d'aſſurer la durée de la dynaſtie des Princes Ottomans, que cet ordre de ſucceſſion a déja pluſieurs fois menacé de détruire ; événement qui ſuffirait pour anéantir auſſi l'Empire, à la poſſeſſion duquel aucune loi n'appelle les Princes Ginguiſiens. Ce préjugé qui s'eſt accrédité m'a invité à m'en éclaircir avec le Kam des Tartares, & ce Prince m'a garanti qu'il n'avait nul fondement. On peut cependant préſumer que dans le cas de l'extinction de la famille Ottomane, les factions qui déchireraient ſon héritage, décideraient les Gens de Loi à appeller au Trône un des Sultans Tartares, faute des branches collatérales que la faibleſſe du deſpote armée de la barbarie la plus attroce coupe dans ſa naiſſance.

Je ne parle point de celles que produiraient les Princes que la politique reſſerre dans l'intérieur du Sérail, & auxquels on donne cependant des femmes ; leurs enfans nés entre le Trône & l'Etat, n'appartiendraient ni à l'un, ni à l'autre. Le menſonge peut d'ailleurs ſauver à la nature l'horreur de les ſavoir détruits. Le préjugé peut encore répandre l'erreur conſolante que les femmes deſtinées à ces Princes ſont d'un âge à ne pas contraindre au crime.

Mais les filles & les ſœurs du Grand-Seigneur mariées aux Viſirs & aux Grands de l'Empire habitent chacune ſéparément dans leurs Palais ; l'enfant mâle qui y naît doit y être étouffé dans le même inſtant, & par les mains qui délivrent la mere. C'eſt la loi la plus publique & la moins enfreinte. Nul voile ne vient cacher l'horreur de ces aſſaſſinats ; une lâche crainte les ordonne plus que l'intérêt du trône. Quel bien peut conſoler ces

malheureuſes Princeſſes ? Mais quelle nouvelle horreur ! L'orgueil de leur naiſſance qui néceſſite ce crime, plus monſtrueux que lui, non content de la victime, étouffe encore le cri de la nature.

Si les filles ſeules échappent à cette loi meurtrière, elles ne conſervent le titre de Sultane qu'en y joignant celui de Hanum, commun à toutes les femmes un peu aiſées, & les enfans des deux ſexes que ces Princeſſes peuvent conſerver, rentrent alors par ce degré dans la claſſe générale. Aucun titre ne les diſtingue plus. Nés d'une petite-fille du Grand-Seigneur, ils ſont déja dénués de toute influence des ſentimens paternels. Le Biſaïeul les a perdu de vue dans l'obſcurité de leur naiſſance.

Tel eſt l'ordre qui fixe le titre de Sultane chez les Turcs. Les Tartares plus humains, parce qu'ils ne ſont pas deſpotes, n'étouffent perſonne; ils ſe contentent de faire prendre au fils d'une Sultane, le nom, le rang & les titres du Mirza qu'elle aura choiſi pour en être le pere.

Celle des Eſclaves du Sérail devenue mere d'un Sultan, & qui vivroit aſſez long-temps pour voir ſon fils monter ſur le trône, eſt auſſi la ſeule femme qui puiſſe à cette ſeule époque, acquérir ſans naiſſance le titre de *Sultane Validé*, Sultane mere. Juſques-là, ſoignée dans l'intérieur de ſa priſon avec ſon fils, elle ne jouit que de la conſidération qu'il a pour elle. On apperçoit que le titre de Sultane favorite eſt d'autant plus abſurde, que ſi elle eſt Sultane, elle ne peut avouer ce genre de faveur, & que ſi elle peut en jouir, elle n'eſt pas Sultane.

Le titre de *Bache-Kadun*, femme en chef, eſt

auſſi la première dignité de l'intérieur du Harem du Grand-Seigneur ; elle a un appanage plus conſidérable que celles qui n'ont que les titres de ſeconde, troiſième & quatrième femme ; mais ces avantages ne déſignent pas toujours la faveur actuelle. Le Grand-Seigneur régnant avait conſacré ces diſtinctions à ſa reconnaiſſance, en les conférant aux femmes qui avaient partagé ſa retraite. Il peut en diſpoſer à ſon gré en reléguant dans le vieux Sérail celles qui en ſont pourvues. Aucune de ces quatre femmes ne ſont épouſées, elles repréſentent ſeulement les quatre femmes libres que la Loi permet. On peut préſumer auſſi qu'elles n'y ſont que pour la repréſentation.

J'ai déja dit que l'impénétrabilité du Harem du Grand-Seigneur, où quelques Médecins n'entrent qu'après qu'on en a écarté tout ce qui eſt étranger à la maladie qui les appelle, ne permettait d'en juger que par la connaiſſance des uſages qui s'obſervent dans les Harems des particuliers.

Le Palais même d'une Sultane, où, juſqu'à ſon mari, tout lui eſt également ſoumis, ne peut éclairer ſur l'intérieur du Sérail. Ce n'eſt donc pas un rayon de lumière que je prétends porter dans cet antre vraiment inacceſſible ; ce ne ſont point des objets de comparaiſon que je vais préſenter, mais de ſimples détails, dont on doit être curieux ; ils peignent les mœurs, & je me fais un plaiſir de ſatisfaire à cet égard à l'empreſſement du public, en décrivant ſous la dictée de Madame de Tott, une viſite qu'elle a faite avec ſa mere à Aſina Sultane, fille de l'Empereur Achmet, & ſœur de ceux qui lui ont ſuccédé juſqu'à ce jour.

Sous le règne de Sultan Mahamout, cette Prin-

ceſſe encore jeune & portée par l'exemple de ſon frere à une ſorte de prédilection en faveur des Francs, deſira de cauſer avec une femme Européenne. Ma belle-mere, quoique née en Turquie, ſuffiſait à ſa curioſité, & fut invitée avec ſa fille à ſe rendre chez elle. L'Intendante de l'extérieur du Palais fut chargée de les venir prendre & de les conduire juſqu'à la Sultane. Arrivée au Sérail de cette Princeſſe, (le même où le Viſir fut logé, ainſi que je l'ai dit, après l'incendie), la conductrice fit ouvrir une première & une ſeconde porte de fer, gardée par des Portiers différens, mais qui ne différaient pas de l'eſpèce ordinaire des hommes, non plus que le Gardien de la troiſième porte, qui en s'ouvrant également à l'ordre de l'Intendante, découvrit pluſieurs Eunuques noirs, leſquels un bâton blanc à la main précédèrent les étrangères pour leur faire traverſer une cour intérieure dont la garde leur était confiée, & les introduiſirent dans une grande pièce nommée la chambre des étrangers.

La Kiaya Cadun, ou l'Intendante de l'intérieur, vint en faire les honneurs, & les eſclaves qu'elle avait amenées avec elle, aidèrent aux deux étrangères à ſe démaſquer, & à plier leurs voiles, tandis que leur maîtreſſe fut prévenir la Sultane de leur arrivée. Cependant la Princeſſe livrée aux préjugés de ſa Religion, ne voulait recevoir la viſite que derrière des jalouſies, afin de voir ſans être vue; mais ma belle-mere ayant déclaré qu'elle ſe retirerait, ſi la Sultane perſiſtait à ſe cacher, les allées & venues pour cette négociation furent terminées par le conſentement de la Princeſſe, qui en ajoutant une invitation de ſe

repoſer avant de monter chez elle, ſe ménageait pour elle-même le tems de ſonger à ſa parure. Auſſi ma belle-mere & ſa fille, conduite quelque tems après par l'Intendante & un grand nombre d'Eſclaves à leur ſuite, trouvèrent-elles en entrant dans ſes appartemens, la Sultane richement vêtue, parée de tous ſes diamans, & aſſiſe dans l'angle d'un riche ſopha qui meublait ſon ſallon, & dont les tapiſſeries (1) & les tapis de pied étaient d'étoffes de Lyon, or & argent, couſues par lez de différentes couleurs; des ſélictés (2) couverts de ſatin rayé d'or, apportés & étendus devant la Sultane, ſervirent à les aſſeoir, en même-tems que ſoixante jeunes filles, richement vêtues & robes détrouſſées, ſe partagèrent à droite & à gauche en entrant dans la ſalle, & vinrent de chaque côté ſe ranger en haie, les mains croiſées ſur la ceinture.

Après les premiers complimens, les queſtions de la Princeſſe portèrent ſur la liberté dont nos femmes jouiſſent. Elle en fit la comparaiſon avec les uſages du Harem, & témoigna quelque peine à concevoir que la figure d'une jeune fille pût être vue avant le mariage par celui qui devait l'épouſer; mais ces différentes queſtions débattues, elle tomba d'accord de l'avantage qui devait réſulter de nos uſages, & ſe livrant au ſentiment de ſon exiſtence perſonnelle, elle ſe récria ſur la barbarie qui l'avait livrée à treize ans à un Vieillard

(1) Les Turcs connaiſſaient peu ce genre de luxe. On ne le retrouve que dans l'intérieur des Harems, où une eſpèce de rideau règne derrière les couſſins, & couvre la muraille à moitié de ſa hauteur; mais la ſalle du trône dépourvue de ſopha, eſt tapiſſée entièrement.

(2) Sélictés eſt un petit matelas de coton, recouvert d'une étoffe.

décrépit, qui en la traitant comme un enfant, ne lui avait inſpiré que du dégoût. *Il a enfin crevé*, ajouta-t-elle; mais en ſuis-je plus heureuſe? Mariée depuis dix ans à un Pacha qu'on dit jeune & aimable, nous ne nous ſommes pas encore vus.

La Princeſſe dit enſuite des choſes fort honnêtes aux deux Européennes, donna ordre à ſon Intendante de les bien traiter, de les promener dans le jardin, de les y fêter, & de les lui ramener après pour terminer ſa viſite.

L'Intendante conduiſit alors les étrangères dans ſon appartement; elles y dînèrent ſeules avec elle, tandis qu'un grand nombre d'Eſclaves n'étaient occupées qu'à les ſervir & à border en haie le tour de la table. Le dîner fini, & le café diſtribué, on offrit les pipes que les Européennes refusèrent, & que l'Intendante ne ſe donna pas le tems d'achever, afin de conduire plus promptement ſes hôtes dans le jardin : de nouvelles troupes d'Eſclaves avaient été diſpoſées près d'un fort beau Kiosk où la compagnie devait ſe rendre. Ce pavillon richement meublé & décoré, bâti ſur un grand baſſin d'eau, occupait le milieu d'un jardin, où des eſpaliers de roſes élevées de toutes parts, cachaient aux yeux les hautes murailles qui formaient cette priſon. De petits ſentiers très-étroits & cailloutées en moſaïque, formaient, ſelon l'uſage, les ſeules allées du jardin; mais un grand nombre de pots & de corbeilles de fleurs, en offrant à l'œil un petit fouillis agréablement coloré, invitait à en jouir dans l'angle d'un bon ſopha, le ſeul but de ces promenades. On y fut à peine aſſis, que les Eunuques qui avaient précédé la marche, ſe rangèrent en haie

à

à quelque diſtance du Kiosk pour faire place à la muſique de la Princeſſe. Elle était compoſée de dix femmes eſclaves qui exécutèrent différens concerts, pendant leſquels une troupe de danſeuſes, non moins richement, mais plus leſtement vêtues, vint exécuter différens ballets aſſez agréables par les figures & la variété des pas ; ces danſeuſes étaient auſſi de meilleure compagnie, qu'elles ne le ſont ordinairement dans les maiſons particuliéres ; bientôt une nouvelle troupe de douze femmes, vêtues en hommes, arriva pour ajouter ſans doute à ce tableau l'apparence d'un ſexe qui manquait à la fête. Ces prétendus hommes commencèrent alors une eſpèce de joûte, pour ſe diſputer & s'emparer des fruits que d'autres Eſclaves venaient de jetter dans le baſſin. Un petit bateau conduit par des bateliers femelles, également déguiſés en hommes, donna auſſi aux Etrangères le plaiſir de la promenade ſur l'eau ; après quoi ramenées chez la Sultane, elles en prirent congé avec les cérémonies d'uſage, & furent conduites hors du Sérail par la même route & dans le même ordre qui les y avait introduites.

On apperçoit dans ce tableau que les Eunuques étaient plus aux ordres de la Sultane, que diſpoſés à la contrarier. Ces êtres ne ſont en Turquie qu'un objet de luxe ; il n'eſt même apparent qu'au Sérail du Grand-Seigneur, & dans ceux des Sultanes. L'orgueil des Grands s'eſt étendu juſques-là ; mais avec ſobriété, & les plus riches ont à peine deux ou trois Eunuques noirs, les blancs moins difformes, ſont réſervés au Souverain, pour former dans le Sérail la garde des premieres portes ; mais ils ne peuvent ni approcher des femmes, ni par-

venir à aucun emploi, tandis que les noirs ont au moins dans le crédit de la place de Kiſlar-Aga un motif d'ambition qui les ſoutient & les anime. Le caractère de ceux-ci eſt toujours féroce, & la nature offenſée chez eux, ſemble exprimer conſtamment le reproche.

Quoique les fêtes de Tchiraghan (1), dont le Grand-Seigneur ſe donne quelquefois le divertiſſement, ne puiſſent ſervir à faire juger de l'intérieur de ſon Harem, les détails pourront en paraître intéreſſants, en donnant une idée de ſes plaiſirs (2).

Le jardin du Harem, plus grand ſans doute que celui d'Aſina Sultane, mais certainement diſpoſé dans le même goût, ſert de théâtre à ces fêtes nocturnes : des vaſes de toute eſpèce, remplis de fleurs naturelles ou artificielles, ſont apportés pour le moment, afin d'augmenter le fouillis qu'éclaire un nombre infini de lanternes, de lampes colorées & de bougies placées dans des tubes de verre qui ſont répétés par des miroirs diſpoſés à cet effet. Des boutiques garnies de différentes marchandiſes, conſtruites pour la fête, ſont occupées par les femmes du Harem, qui y repréſentent ſous des vêtemens analogues, les marchands qui doivent les débiter. Les Sultanes, ſœurs, niéces ou couſines ſont invitées à ces fêtes par le Grand-Seigneur, & elles achetent ainſi que ſa Hauteſſe dans ces boutiques des bijoux & des étoffes dont elles ſe font mutuellement préſent; elles éten-

(1) La fête des Tulipes; elle eſt ainſi nommée, parce qu'elle conſiſte à illuminer un parterre, & que cette fleur eſt celle que les Turcs affectionnent le plus.

(2) On peut même croire que ceux dont il jouit habituellement ſont moins vifs que ceux qu'il ſe procure, en illuminant ſes tulipes.

dent auſſi leur généroſité ſur les femmes du Grand-Seigneur qui ſont admiſes auprès de lui, ou qui occupent les boutiques. Des danſes, de la muſique, & des jeux du genre de la joûte dont j'ai parlé, ſont durer ces fêtes fort avant dans la nuit, & répandent une ſorte de gaieté momentanée dans un intérieur qui ſemble eſſentiellement voué à la triſteſſe & à l'ennui.

C'eſt encore d'après Madame de Tott que je donne ces détails, ils lui ont été fournis par Hanum Sultane, que ſon oncle chériſſait, & dont j'ai déja parlé.

Mon beau-frere s'étoit lié d'amitié avec l'Intendant de cette Princeſſe, afin d'en diriger le crédit en faveur de ſes amis ou pour ſes propres affaires. Le Chef de ſes Eunuques était également bien diſpoſé pour lui : la Sultane l'avait apperçu pluſieurs fois à travers ſes jalouſies; il était d'une jolie figure, & tout s'était réuni pour lui attirer ſa bienveillance. Privée depuis long-tems de ſon mari dont elle avait un fils & une fille, cette Princeſſe paraiſſait chercher à ſe conſoler de ſon abſence, & avoir profité du degré qui la rapprochait des particuliers, pour en adopter les mœurs. On appercevait en effet autour d'elle de vives nuances de la jalouſie qui règne entre les femmes Turques. Le ſoin qu'elle prit de coëffer elle-même Madame de Tott qu'elle avait déſiré de voir, déplut à celle de ſes femmes qu'elle affectionnait le plus au point de la faire évanouir, & Madame de Tott revint chez elle plus frappée des témoignages d'intérêt que la Sultane lui avait prodigués, que de la magnificence exceſſive qui régnait dans ſon Palais & parmi ſes Eſclaves.

Le Patriarche Kirlo occupait alors la chaire œcuménique de Conſtantinople ; cet homme né dans la lie du peuple, où par le fanatiſme il avait ſçu ſe former un parti, s'était fait craindre des premiers de ſa Nation, dont l'orgueil le mépriſait ; aidé de quelques membres du Synode, il avait imaginé & ſoutenu la néceſſité du baptême par immerſion ; l'anathême qu'il prononça à ce ſujet dans ſa Métropole contre le Pape, le Roi de France, & tous les Princes catholiques, acheva de déterminer ſon troupeau à ſe faire rebaptiſer ; & les femmes & les filles toujours plus particulièrement dévotes, accoururent à cette ſainte cérémonie, dont la médiſance faiſait cependant un crime à l'Apôtre & à ſes proſélytes.

Outre l'inſolence d'une excommunication qui ne pouvait avoir d'autre but que l'inſulte, ce Patriarche conſtamment occupé à alimenter le fanatiſme de ſa Nation, payait aux Turcs une récompenſe des vexations qu'ils faiſaient éprouver aux Catholiques. Il étendit encore ſes avanies ſur les Evêques de ſon Égliſe qui oſaient ne pas ſervir ſes vues, & la barbarie la plus cruelle pourſuivait ces malheureux Deſpotis, après les avoir dépouillés du temporel. De ce nombre était Kalinico, Archevêque d'Amaſie ; il s'était réfugié dans notre quartier pour ſe ſouſtraire à l'arrêt qui le reléguait au Mont-Sinaï, & ſollicitait le crédit de mon beau-frere auprès de Hanum Sultane, pour obtenir du Grand-Seigneur le recouvrement de ſon Archevêché. C'était ſans doute une bonne œuvre à faire, mais qui n'eût excité probablement aucun intérêt en faveur de ce Prélat, ſi le déſir de chaſſer Kirlo ne nous avait invité à

faire de ſa victime, ſon compétiteur. Pendant que mon beau-frere négociait cette affaire par l'entremiſe & le crédit de Hanum Sultane auprès du Grand-Seigneur, des gens apoſtés par le Patriarche pour enlever Kalinico, penſèrent un ſoir le ſaiſir près de ma maiſon, où il eut à peine le temps de ſe réfugier. Ce fut auſſi pour le mettre également en ſûreté & à portée de ſes affaires, que je conſentis à le garder dans un kiosk conſtruit au-deſſus des toits, où je le fis ſoigner & nourrir ſecrétement juſqu'à ſon exaltation au Patriarchat, que mon beau-frere marchanda longtems & obtint enfin moyennant une ſomme aſſez conſidérable ſpécifiée en ſéquins neufs (1).

Le Katti-Chérif (2) du Grand-Seigneur qui dépoſait Kirlo & lui donnait Kalinico pour ſucceſſeur, parvint au Viſir ſans que ce Miniſtre eût eu aucun ſoupçon de ce qui ſe tramait. Ce fut auſſi pour juſtifier une dépoſition auſſi ſubite, que l'arrêt motivé en termes très-forts, ſuppoſait au Patriarche un eſprit inquiet diſpoſé à la révolte, finiſſait par l'injonction de prendre de bonnes meſures pour appréhender ſa perſonne, & l'empêcher de ſe dérober par la fuite à l'exil du Mont-Sinaï, où le même arrêt le reléguait. Cependant les Miniſtres de la Porte avisèrent auſſitôt aux moyens de parer au danger imaginaire que leur puſillanimité leur faiſait croire très-preſſant; des compagnies de Jéniſſaires eurent ordre d'aller

(1) Ce fut le Grand-Seigneur lui-même qui exigea cette clauſe; l'on fut obligé d'avoir recours à l'Hôtel des Monnoies pour la remplir, & la ſomme paſſa directement de deſſous le balancier dans les mains du Sultan Oſman qui la partagea avec ſa niéce.

(2) Katti-Cherif, ſigne Impérial ou Diplôme; il a force de loi, & doit être exécuté ſans replique.

de grand matin s'emparer de toutes les avenues du quartier des Grecs : les gardes furent doublées dans les environs, & le Palais Patriarchal encore plus ſoigneuſement entouré, livra Kirlo ſans aucune réſiſtance à ceux qui devaient remporter cette victoire ; ils le conduiſirent ſur le champ dans un bateau de charbonnier où ils le conſignèrent. A cette circonſtance près qui n'ennoblit pas la ſcène, jamais Grec ne fut moins digne des précautions dont on illuſtra ſa chûte, & ſes compatriotes étaient ſi loin de penſer à le ſouſtraire aux ordres du Grand-Seigneur, que ſans la circonſtance triviale du bateau de charbonnier, leur vanité eût été ſatisfaite.

Il reſtait à la Porte à inſtaller ſon ſucceſſeur, & elle n'aurait ſçu où le trouver, ſi le Grand-Seigneur, prévenu ſur les plus petits détails de cette affaire, n'eût indiqué ſa demeure. Des gens du Viſir expédiés ſur le champ, vinrent le demander chez moi pour le conduire à la Porte ; & ce malheureux Deſpoti (1), plus accoutumé à la crainte qu'à l'eſpérance, me ſuppliait de ne pas le livrer à ſes ennemis, lorſque je lui annonçai ſon exaltation ; je ne pus le raſſurer ; mais forcé d'obéir il ſuivit ſes guides, en croyant ſuivre ſes bourreaux, & fut proclamé Patriarche une heure après.

Je reçus le même jour des remercîmens de ſa part ; il vint enſuite me voir en bonne fortune, pour me prier de lui ménager toujours ſa retraite dont il croyait avoir bientôt beſoin. Je m'apper-

(1) Titre que les Evêques Grecs ſe ſont attribués pour déſigner le pouvoir abſolu dont ils ſont revêtus ; mais dont le Grand-Seigneur leur fait mieux ſentir la valeur.

çus alors que nous avions fait un aſſez pauvre choix.

C'était cependant pour moi une occaſion favorable d'aſſiſter aux cérémonies qu'elle a conſervées, & je me rendis un jour de grande fête à l'Egliſe Métropolitaine; des gens du nouveau Patriarche m'y attendaient, & me firent placer par ſon ordre dans une ſtalle à la droite de ſa chaire, où il vint bientôt ſe placer; & tout étant diſpoſé pour commencer l'Office, il en deſcendit & fut s'aſſeoir dans un fauteuil apporté à cet effet, & placé en face du *Sacra Sanctorum*. Là pluſieurs Diacres procédèrent à le vêtir pontificalement, & lui mirent enſuite ſur la tête une couronne de diamants fermée, & ſurmontée d'une double croix ſur le globe.

Le Patriarche prit alors de la main gauche le bâton patriarchal, & dans la droite un petit cierge à trois branches, dont il ne tenait que deux, pour indiquer l'union du Pere & du Fils, ſans y joindre le Saint-Eſprit. Il obſerva la même forme, en pliant les deux doigts du milieu de la main, lorſqu'il donna la bénédiction: de cette manière le Saint-Eſprit, déſigné par le petit doigt, reſte iſolé du Fils dont les Grecs ne croient pas qu'il procède. Le Patriarche fut alors introduit dans le Sanctuaire dont on ferma le rideau, & le peuple, dont l'Egliſe était pleine, & qui juſqu'alors avait obſervé un ſilence aſſez reſpectueux, commença à s'agiter auſſi tumultueuſement que les flots du parterre à nos Spectacles. A des ris indécens que ce mouvement occaſionnait, ſe mêlèrent bientôt les cris des malheureux qu'on étouffait. Un de ceux-ci, après avoir été foulé aux

pieds pendant quelque temps, fut élevé devant moi au-deſſus des têtes tellement rapprochées & ſerrées, qu'avec le ſecours des mains qui le ſoulevaient, & le pouſſaient en arrière, il parvint au fond de l'Egliſe, où de cette étrange manière on l'envoya reſpirer. Cet événement que je conſidérai ſans riſque du haut de ma ſtalle, en froiſſant quelques oreilles, augmenta le tapage au point que le Patriarche ouvrant bruſquement le rideau qui le cachait au peuple, lui adreſſa un diſcours auſſi peu modéré que le bruit qui en était le motif, & cette exhortation paſtorale ſe termina *par envoyer le troupeau à tous les Diables.* Mais le calme qui réſulta de cette exhortation ne dura guère, & le moment du ſacrifice approchant, il fallut avoir recours à un moyen plus efficace que ne l'avait été l'éloquence du Pontife.

Ce fut à grands coups de bâton que le Jéniſſaire attaché au Patriarche rendit à l'aſſemblée l'attention qu'elle devait au ſaint Myſtère qu'on allait lui préſenter. Les portes latérales du *Sacra Sanctorum* s'ouvrirent alors, & les Diacres en ſortirent avec tous les inſtrumens de la Liturgie grecque pour venir les offrir ſucceſſivement à la porte du milieu, où ils annonçaient l'un après l'autre & à haute voix chacun des inſtruments qu'ils portaient. La Couronne patriarchale qui terminait la marche fut ſeule refuſée, & ce témoignage du mépris des richeſſes, rapproché de l'adoration des ſaints Evangiles & des vaſes ſacrés, ajoutait ſans doute aux marques de reſpect que le Patriarche venait de donner.

Les dernieres cérémonies de l'Office n'eurent rien de remarquable : j'accompagnai le Patriarche

chez lui ; il me retint à dîner. Je profitai auſſi de ma courſe au fanal (1) pour y rendre viſite au Drogman de la Porte dont la famille, particulièrement attachée à Madame de Tott, lui avait fait promettre d'aller paſſer quelques jours dans la maiſon de campagne qu'elle occupait ſur le canal. Dans le nombre des Archontes (2) que je rencontrai chez cet Interprete du Grand-Seigneur, le nommé Manoly Serdar (3), fidélement attaché au ſort de Racovitza Prince de Valachie deſtitué, me parut avoir plus d'eſprit & de connaiſſances que ſes compatriotes. Il me ſéduiſit ſur-tout par le zèle déſintéreſſé qui lui faiſait préférer la médiocrité près de ſon ancien Bienfaiteur, aux avantages que ſon ingratitude aurait trouvé au ſervice des nouveaux Princes. L'appât d'aucun bien n'avait pu l'ébranler, & toutes ſes démarches n'avaient que le rétabliſſement de Racovitza pour objet. C'eſt ſans doute auſſi dans cette vue & d'après l'opinion que l'élévation de Kaſinus avait pu lui donner du crédit de mon beau-frere, que Manoly Serdar, deſirant de s'en rapprocher, fut auſſi empreſſé de ſe lier avec moi, que je l'étais de connaître un homme qui pouvait m'éclairer ſur le caractère & les mœurs de ſa nation. Nos liaiſons ſe fortifièrent à la campagne où ce Grec vint ſe loger près de moi. Nous ne nous ſéparions plus, & je me plaiſais à lui entendre dire fréquemment que de l'ancien Empire des Grecs, ſa nation ne conſervait que l'orgueil & le fanatiſme qui avait cauſé ſa ruine. Cependant Manoly

(1) Quartiers des Grecs.
(2) Titres que les Grecs aiſés s'arrogent encore.
(3) Serdar, mot Turc (Gouverneur).

Serdar ne vivait plus que sur le capital qu'il avait amassé pendant le tems que son Prince Racovitza avait possédé la principauté de Valachie, & je voyais avec regret que le luxe de sa femme, joint à un assez grand nombre d'esclaves, se réunissaient pour exposer sa vertu aux conseils de la nécessité, tandis que sa vanité éloignait ceux de l'économie.

La familiarité dans laquelle nous vivions, me mettait à portée de bien apprécier son intérieur, & j'y découvrais journellement le mélange des mœurs Grecques & Turques. Une petite lampe constamment allumée devant le tableau de la Panaghia (1) éclairait en même-temps les jeunes esclaves qui habillaient, & déshabillaient le Serdar: ce Grec, ainsi que tous ceux assez aisés pour introduire chez eux le service Turc, avait aussi l'habitude de s'endormir après-dîner sur son sopha, tandis qu'une femme, en écartant les mouches avec un grand éventail de plumes, rafraîchissait l'air qu'il respirait. D'autres esclaves agenouillés à ses pieds, les frottaient doucement à nud avec leurs mains. Cette molleſſe asiatique permet sans doute de soupçonner plus d'étendue à ces détails, & les mauvais traitemens que ce Grec faisait éprouver à ses esclaves pour les moindres fautes, font seulement connaître qu'où la facilité est sans mesure, toute délicatesse est détruite.

Il fallut enfin me résoudre à acquitter la promesse que Madame de Tott avait faite à Madame la première Drogmane, de passer quelques jours chez elle. Nous nous rendîmes à sa campagne; la famille était composée du vieux Drogman, dont

(1) La Vierge.

les connaiſſances routinières ſuppléaient un eſprit lourd, fort ignorant, & dont l'étude des langues étrangères s'était bornée à un mauvais Italien. Sa femme d'un âge moins avancé, & dont la beauté avait été remplacée par un air majeſtueux, gouvernait l'intérieur de ſa maiſon & en faiſait les honneurs avec une ſorte de bonhommie qui cachait faiblement l'orgueil d'être, par la place de ſon mari, la première perſonne de ſa nation. L'aîné de ſes fils qu'on verra ſuccéder à ſon pere dans la principauté de Moldavie pour y finir malheureuſement, était d'un caractère naturellement doux, mais faible & vain; le cadet plus orgueilleux annonçait déja cet eſprit d'intrigues & d'ambition qui a coûté la vie à ſon frere; une fille aînée, veuve à dix-neuf ans, plus fraîche que la roſe du matin, d'une taille ſvelte ſans être grande, réuniſſait aux grâces les plus piquantes une modeſtie, une douceur & un air de langueur dont l'attrait était irréſiſtible; la cadette moins jolie, mais vive & intéreſſante, venait d'être fiancée à un jeune Grec du voiſinage. Ce futur époux fut ſans doute curieux de faire connaiſſance avec nous, & nous étions à peine arrivés, que deux ou trois eſclaves vinrent l'annoncer, en entrant précipitamment dans le ſallon où la famille était réunie; elles ſe jettent ſur la fiancée, la couvrent de leurs robes & l'enlèvent en criant comme des forcenées, *ſauvez-vous, le voilà.* Nous vîmes en effet entrer ce jeune homme qui, careſſé par toute la famille, ne pouvait jetter les yeux ſur l'objet de ſes vœux que par ſurpriſe. C'eſt auſſi ce qu'il avait ſouvent tenté, mais toujours ſans ſuccès. On le retint à ſouper, & la jeune fille fut reléguée juſqu'à ſon départ.

L'heure de ſe retirer étant venue, nous fûmes conduits dans une grande piéce voiſine au milieu de laquelle on avait établi un coucher ſans bois de lit & ſans rideaux; mais dont la couverture & les oreillers effaçaient en magnificence la richeſſe du ſopha dont cet appartement était décoré. Je prévoyais peu de repos ſur ce lit, & je fus curieux d'en examiner les détails. Quinze matelas de coton, piqués, d'environ trois pouces d'épaiſſeur, poſés l'un ſur l'autre, formaient une baſe très-molle que recouvrait un drap de toile des Indes couſu ſur le dernier matelas. Une couverture de ſatin verd, chargée d'une broderie d'or trait, relevée en boſſe, était également réunie au drap de deſſus, dont les bords retrouſſés étaient fauxfilés tour-à-tour. Deux grands oreillers de ſatin cramoiſi couverts d'une pareille broderie où l'on avait prodigué les lames & la canetille, s'appuyaient ſur deux couſſins du ſopha rapprochés pour ſervir de doſſier, & étaient deſtinés à ſoutenir les têtes. Une petite tour octogone en marqueterie d'ébène & de nacre de perle formait une table placée à côté de ce lit; elle ſupportait un grand flambeau d'argent garni d'un cierge de cire jaune épais de deux pouces, haut de trois pieds, & dont la méche groſſe comme le doigt répandait une épaiſſe fumée. Trois ſoucoupes de porcelaine, remplies de conſerve, de roſes, de fleurs-d'orange & de zeſtes de cédra, une petite ſpatule d'or à manche d'écaille, ainſi qu'un vaſe de cryſtal plein d'eau, environnaient cet obſcur luminaire qui devait nous ſervir de bougie de veille : précaution dont on ne peut ſe paſſer par-tout où les maiſons rapprochées peuvent faire craindre les funeſtes ravages des in-

cendies. La maiſon du Drogman était dans ce cas, & tout m'y préparaît une mauvaiſe nuit. La ſuppreſſion des oreillers aurait été une reſſource, ſi nous avions eu un traverſin, & l'expédient de les retourner n'ayant ſervi qu'à nous découvrir la broderie de deſſous, il fallut enfin ſe réſoudre à y étendre des mouchoirs qui ne nous garantiſſaient pas de l'impreſſion des fleurs. Notre réveil ne pouvait être pareſſeux, & nous vîmes avec joie l'aube du jour que nous deſtinions à nous procurer des oreillers plus commodes pour la nuit ſuivante.

Une partie de pêche projettée la veille précéda le déjeûner qu'on fit tranſporter en Aſie, où une petite prairie, un café Turc, & quelques chariots couverts & traînés par de petits buffles, promettaient aux Dames tout ce que le pays offre de plus agréable. La pêche fut médiocre, les Dames furent bien cahotées; des femmes Turques qui ſe promenaient auſſi nous furent très-incommodes par leurs queſtions, & ſe montrèrent fort inſolentes dans leurs réponſes. On rapporta de cette promenade quelques vaſes de lait caillé, du creſſon recueilli dans une fontaine, & il n'y eut qu'une voix ſur les délices dont on venait de jouir.

Nous trouvâmes à notre retour chez le Drogman, pluſieurs femmes Grecques du voiſinage, invitées à dîner & qui s'y étaient déja réunies. Une grande parure dans laquelle il était aiſé de juger que la vanité avait été plus conſultée que la ſaiſon, étalait ſur un grand ſopha des robes de velours noir ou cramoiſi, chargées de grands galons d'or ſur toutes les coutures. Le poids de ces vêtemens joint à la chaleur qu'il faiſait, rendit ces Da-

mes comme immobiles & preſque muettes. On ſe dit cependant quelques lieux communs, on les répéta & l'on ſe mit à table. Le dîner était ſervi à la Françaiſe, table ronde, chaiſes autour, cuillers & fourchettes, rien n'y manquait que l'habitude de s'en ſervir. On voulait cependant ne rien négliger de nos uſages, ils commençaient à prendre chez les Grecs autant de faveur que nous en accordons à ceux des Anglais, & j'ai vu une femme pendant notre dîner prendre des olives avec ſes doigts, & les piquer enſuite avec ſa fourchette pour les manger à la Françaiſe. Si les ſantés ne ſont plus à la mode chez nous, il n'en eſt pas moins agréable de retrouver cet ancien uſage dans d'autres pays. Nos Grecs n'y manquèrent pas; les hommes s'acquittèrent même de cette cérémonie debout & tête nue, & ce qui paraîtra moins recherché, c'eſt que le même verre de vin fournit à toute la ronde. Après le dîner, où la profuſion règna plus que l'élégance & la propreté, la compagnie ſe rangea ſur le ſopha de la même ſalle où on avait ſervi le repas : les pipes ſuccédèrent au café. On parla modes, on finit par médire, & c'eſt ce que j'ai vu de plus parfaitement imité d'après nos mœurs. Les jeunes filles s'amuſaient pendant ce temps d'une eſcarpolette ſuſpendue à l'autre bout de la ſalle où des eſclaves la faiſoient mouvoir. Les femmes voulurent auſſi jouir du même plaiſir, elles y furent remplacées par des hommes à longue barbe, & le tout-de-table, les échecs, le panguelo (1) terminèrent les divertiſſemens de la journée. Vers le ſoir toute

(1) Eſpèce de jeu qui reſſemble au Berlan.

la compagnie descendit pour prendre l'air sur l'échelle, espece de jettée qui s'avance dans la mer, pour faciliter l'abord des bateaux.

La Lune commençait à paraître, & le calme invitait à se promener sur l'eau, quand les cris confondus des battans & des battus avertirent de l'arrivée du Bostandgi-Bachi. Les souris sont moins promptes à disparaître à l'approche du chat, que toutes ces femmes ne le furent à se cacher. Madame la premiere Drogmane & Madame de Tott qui n'avaient rien à en craindre, soutinrent seules l'aspect de ce grand Officier qui parut dans un bateau armé de vingt-quatre rameurs. Il venait de faire châtier quelques ivrognes, & de faire saisir quelques femmes un peu trop gaies qui étaient tombées sous sa main. Il continua sa route en rasant l'échelle où nous nous saluâmes réciproquement.

L'orgueil des Grecs fugitifs cherchait déja une excuse à leur crainte, quand un pêcheur interrogé en passant, sur la route que le Bostandgi-Bachi tenait, répandit une allarme bien plus vive, en annonçant, qu'après avoir abordé sans bruit le Kiosk d'une Dame Grecque, & avoir écouté quelques minutes la conversation qui s'y tenait, cet Officier avait escaladé les fenêtres avec plusieurs de ses gens, & que c'était tout ce qu'il en savait; mais c'était en apprendre assez pour que l'effroi fût général, ainsi que l'attendrissement sur le sort de la Dame du Kiosk, & l'on se perdait en réflexions sur son sujet, quand le futur époux de la fille cadette du logis arriva pour faire fuir de nouveau sa fiancée, & satisfaire l'impatiente curiosité qui désolait la compagnie. Rassurez-vous, dit-il à une de nos étrangères, votre cousine &

ſon ami en ſont quittes pour tous les diamants, tous les bijoux & tout l'argent qu'ils avaient ſur eux; il n'y avait pas à héſiter : le Boſtandgi-Bachi les a ſurpris, les a fait ſaiſir pour les mettre dans ſon bateau & les conduire dans ſes priſons, ſon avarice l'a enfin rendu traitable, mais il les a laiſſés beaucoup moins contents de leur ſoirée qu'ils ne s'en étaient flattés.

La fureur des femmes Grecques ne connut plus de bornes après ce récit, & les diſcuſſions ſur le droit & ſur le fait ne furent interrompues que par le bruit de quelques autres petits bateaux, que la crainte du Boſtandgi-Bachi faiſaient paraître d'une grandeur énorme. Cependant dès qu'on était raſſuré ſur ſon compte, on ouvrait tous les avis propres à ſe ſouſtraire à ſes vexations, & l'on ne ceſſa de s'occuper de lui qu'après qu'on l'eut vu redeſcendre par le milieu du canal pour retourner à Conſtantinople. Alors la liberté de ſe promener en réveilla le deſir. En très-peu de temps, la mer ſe trouva couverte d'un nombre prodigieux de petits bateaux où les Dames ſe promenaient au ſon des inſtrumens. Notre compagnie ſe joignit bientôt à la flotille, on prolongeait les maiſons, on critiquait les propriétaires, qui de leurs Kiosks critiquaient à leur tour, & je prenais, chemin faiſant, des notions dont le Boſtandgi-Bachi aurait pu faire un grand profit.

Je m'étais mis de préférence dans un petit bateau avec le futur époux dont la figure & la gaieté m'avaient intéreſſé; le jeune homme s'apperçut bientôt qu'il me plaiſait, & me parla confidemment du chagrin qu'il avait de ne pouvoir contempler ſa Belle. Je fus touché de ſa peine,

&

& je lui donnai l'heure à laquelle je la lui ferois voir le lendemain. Il fut auſſi exact au rendez-vous que je l'avais été moi-même à lui en ménager le moyen; mais une maudite eſclave qui le guettait penſa déconcerter tous mes projets, en jettant le cri d'allarme. La Demoiſelle apperçoit en même-temps mon protégé & ſe ſauve du côté d'un corridor à l'entrée duquel je courus la ſaiſir, en appellant le jeune Grec, qui me joignit auſſitôt. Cependant un renfort de deux harpies accourt du fond du corridor, en criant comme les oyes du Capitole; mais elles ne purent arriver aſſez promptement pour empêcher un baiſer du futur, par lequel je fus bien aiſe de franciſer mes jeunes gens, après quoi nous lâchâmes notre proie aux ennemis qui venaient s'en ſaiſir. Cependant le pere & la mere approuvèrent ma petite facétie, & nos fiancés obtinrent dans le même jour le droit de ſe voir librement.

Le Diako, eſpece de Précepteur eccléſiaſtique, auquel l'inſtruction de la Demoiſelle était confiée (c'eſt l'uſage dans toutes les maiſons Grecques) fut le ſeul qui blâma ma conduite; il en parla même avec aſſez d'emportement pour me faire juger qu'il regrettait de ne pouvoir achever l'éducation de ſa pupille.

Nous reſtâmes encore quelques jours chez le Drogman, dans le même cercle d'amuſemens, d'ennui ou d'impatience. Je revins enſuite chez moi, pour me repoſer. J'y retrouvai Manoly Serdar, qui m'apprit en arrivant qu'un Grec attaché comme lui à Racovitza venait de l'abandonner pour paſſer au ſervice du nouveau Prince que la Porte venait de nommer. Manoly me parut exa-

gérer ce crime avec une affectation qui me devint ſuſpecte.

J'eſſayai de lui perſuader que, pouvant lui-même être contraint par la néceſſité à prendre un parti ſemblable, il devait par prudence ménager les termes, & ne point juger ſi ſévérement un homme, qu'il était peut-être à la veille d'imiter. Regardez-moi, dit-il, comme le dernier des hommes, ſi je varie jamais, & continuez à m'eſtimer, ſi je ne me rends pas coupable d'une auſſi noire trahiſon : je lui promis l'un & l'autre, & je ne tardai pas à être dans le cas de lui tenir parole. En effet il partit quelques jours après, pour aller, diſait-il, eſſayer encore quelques démarches en faveur de ſon bienfaiteur; mais j'appris qu'il venait de l'abandonner, en s'attachant également au ſervice du nouveau Vayvode (1). Il m'écrivit lui-même pour me faire part de ſa démarche, & pour me demander fort humblement ce que j'en penſais. Je ſentis que les circonſtances auraient pu le rendre excuſable, s'il n'eût pas aggravé lui-même ſa faute, par ſes proteſtations d'honneur & de fidélité. Je lui répondis qu'il m'avait lui-même dicté l'opinion que je devais avoir de ſa conduite, & que j'y tiendrais plus conſtamment qu'il n'avait ſu tenir à ſes principes.

Cet homme eſt devenu lui-même Prince de Valachie, pendant la derniere guerre des Turcs; mais cette place a plus ſervi à ſes intrigues, qu'elle n'a montré ſes talens, & je l'ai perdu de vue dans l'obſcurité où rentrent tous ces êtres éphémères que l'avarice du deſpote fait briller un moment,

(1) C'eſt le titre que les Turcs donnent aux Princes de Valachie & de Moldavie. On les nomme auſſi Bey.

en vendant à leur orgueil une lueur paſſagère de ſon autorité.

On va voir Sultan Oſman obligé d'employer celle d'un Bas-Officier dans un fait peu important, mais ſingulier & digne de remarque.

Un Jéniſſaire ivre, & pourſuivi par la Garde, qui n'a ordinairement pour toute arme, que de gros bâtons, profitait de la ſupériorité que lui procurait ſon Yatagan (1), pour ſe défendre comme un lion; il avait déja mis pluſieurs de ſes ennemis hors de combat, & fatigué de ſes propres efforts il ſe ménageait de nouveaux ſuccès en ſe repoſant ſur les marches d'un Khan (2), tandis que la garde réduiſait l'attaque en blocus. Le Grand-Seigneur qui parcourait fréquemment la Ville ſous un incognito qui ne trompait perſonne, ſe trouvant à portée, s'approche du coupable, ſe nomme, lui ordonne de dépoſer ſon arme & de ſe rendre à la garde; mais rien n'émeut le héros, qui nonchalamment couché, fixe ſon Souverain & menace le premier qui oſera s'approcher. Sultan Oſman lui demande alors de quel Orta (3) il eſt. Sur ſa réponſe il envoie chercher ſon Caracoulouctchi (4). On court le chercher; il arrive. Déſarmez cet homme, lui dit le Grand-Seigneur, & conduiſez-le au Château (5). L'Officier défait

(1) Eſpèce de couteau large fort long & recourbé ſur le tranchant, il tient lieu de ſabre.

(2) Lieux publics où logent les Marchands & les Voyageurs.

(3) Compagnie de Jéniſſaires qui n'ont d'autres noms que le numéro du rang qu'elles tiennent entr'elles, & dans leſquelles le nombre des Soldats n'eſt pas fixé. On compte près de trente mille Jéniſſaires dans la trente-cinquième compagnie.

(4) Marmiton de la compagnie : il eſt un des Officiers de l'Etat-Major.

(5) Le Château d'Europe ſur le canal; c'eſt-là qu'on envoie

alors ſa ceinture (1) qu'il tient de la main droite; s'avance auprès du rebelle, lui tend la main gauche, en lui diſant : compagnon, donne-moi ton couteau & ſuis-moi : ce qui fut exécuté ſans réplique & avec l'air de la plus grande ſoumiſſion.

Le préjugé aura toujours plus d'empire que la crainte, plus de force que le deſpotiſme.

Sultan Oſman fut bientôt lui-même obligé de payer à l'opinion, un tribut dont il fut la victime. En vain l'art des Médecins s'efforçait de rétablir la ſanté de ce Prince, en même-temps que la politique en cachait le dépériſſement; il dut enfin, cédant au mal, ſe renfermer dans ſon intérieur, & réſerver ſes forces pour ſe rendre chaque vendredi à la moſquée. Cette cérémonie publique & que l'uſage a conſacré, ne pouvait être négligée ſans exciter les clameurs des corps militaires & du peuple.

La contradiction que préſente au premier aſpect une loi qui contraint le deſpote, diſparaît quand on réfléchit qu'elle eſt néceſſairement dictée par le deſpotiſme de la multitude, l'objet de la crainte perpétuelle du deſpote. Iſolé dans l'impénétrabilité de ſon Sérail, ſa vue ſeule peut prouver légalement ſon exiſtence. On ſent encore que ſans cette précaution, un Viſir aſſez craint, ou aſſez adroit pour dominer ou corrompre deux ou trois perſonnes après la mort de ſon maître, pourroit la céler aſſez long-temps pour tout entreprendre impunément.

les Jéniſſaires qu'on veut étrangler, & s'ils échappent de ce lieu de détention, ils en ont eu au moins la peur.

(1) Ceinture de cuivre qui peſe quinze livres, & avec laquelle ces Officiers peuvent aſſommer un Jéniſſaire. Les ſoldats reſpectent infiniment ce ſigne d'un grade qui, quoiqu'inférieur, a beaucoup d'autorité.

Ce ne fut pas non plus ſans occaſionner des murmures très-vifs, que Sultan Oſman ſe diſpenſa de paraître en public un vendredi, & ce fut pour les calmer qu'il ſe détermina le vendredi ſuivant à ſe rendre en cérémonie à Sainte-Sophie, la moſquée la plus voiſine du Sérail, malgré l'état de faibleſſe & de langueur extrême, où l'avait réduit ſa maladie. Ce Prince à ſon retour déja chancelant ſur cheval, & ſoutenu par les gens de pied qui l'environnaient, perdit connaiſſance entre les deux portes qui ſéparent les cours du Sérail; on lui jetta un chal (1) ſur la tête, & il mourut quelques inſtans après avoir été tranſporté dans ſes appartemens.

Le Viſir, le Mufti & les grands Officiers de l'Empire ſe rendirent auſſitôt au Sérail, pour vérifier la mort de Sultan Oſman, & y ſaluer Muſtapha III, l'aîné des Princes qui reſtaient de Sultan Achmet. Dans le même jour le canon du Sérail annonça cette mort au peuple, & les Muczzins (2) joints aux crieurs publics, proclamèrent le nouvel Empereur.

Le deuil connu chez les Tartares, n'eſt point

(1) Etoffe de laine fine fabriquée en Perſe & aux Indes, dont les Turcs ſe ſervent pour s'envelopper la tête, lorſqu'ils ſortent, ſoit pour ſe préſerver du froid, ou pour n'être pas reconnus; ils ont auſſi des manteaux qui les garantiſient; mais les Princes d'Orient ne peuvent, lorſqu'ils paraiſſent en public, uſer de cette reſſource, contre l'intempérie de l'air, l'uſage les aſſujettit à s'en priver. Le motif qui les force à paraître, le oblige également à ne rien vêtir qui puiſſe empêcher de les reconnaître.

(2) Muczzins, crieurs des Moſquées qui appellent les vrais Croyans à la prière, en diſant avec une eſpèce de chant: Dieu eſt grand, Dieu eſt Dieu, il n'y a qu'un ſeul Dieu, accourez aux bonnes œuvres, accourez à la prière. Dieu eſt Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophète. Cette dernière phraſe eſt auſſi la profeſſion de foi.

d'uſage chez les Turcs. Mais ſi cette manière d'honorer ſes parents eſt indifférente, ce qui ne l'eſt certainement pas, c'eſt la promptitude avec laquelle ils enterrent les morts. Il ſemble que cette nation naturellement ſi grave & ſi nonchalante, n'ait d'activité que pour ce ſeul objet. Ils attendent à peine cinq ou ſix heures, pour rendre à leurs parens ce dernier devoir; & la crainte d'enterrer un homme en léthargie ne les arrête pas (1).

A cette abominable promptitude, les Turcs ajoutent une extrême célérité dans la marche de ceux qui portent la bierre: les Mahométans croient l'ame du défunt en ſouffrance juſqu'à la fin de cette cérémonie.

Celle de l'enterrement du Grand-Seigneur ne diffère des autres que par l'importance des grands Officiers qui l'accompagnent à ſa moſquée. Chaque Empereur eſt dans l'uſage d'en faire bâtir une, & dans la cour de cette moſquée l'on conſtruit la coupole ſous laquelle ſon corps doit être dépoſé. Au reſte, on obſervera que les Empereurs Turcs ſont enterrés auſſi promptement que leurs ſujets.

Plus de trente ans qui s'étaient écoulés depuis la mort de Sultan Achmet, pere du nouvel Empereur, n'avaient pas préparé à celui-ci des lumières fort étendues. Renfermé pendant ce long intervalle dans l'intérieur de ſes appartemens avec

(1) Les malheurs qui réſultent de cet uſage, ne ſont preſque jamais connus. J'ai cependant vu déterrer un Turc qui avait recouvré aſſez de force en revenant de ſa léthargie, pour crier ſous terre à ſe faire entendre; mais peu s'en fallut qu'il ne fût encore la victime des formes ou plutôt de la crainte que le Juge & l'Iman déja payés, avaient de reſtituer.

quelques Eunuques pour le ſervir, & quelques femmes pour le déſennuyer, la conformité de ſon âge avec celui des Princes qui devaient le précéder, lui laiſſaient peu d'eſpoir de régner à ſon tour. Une inquiétude plus réelle devait encore l'agiter. Ses deux frères n'avaient point donné d'héritiers à l'Empire. Le peuple en avait murmuré ſous le dernier règne; & de nouvelles craintes ou de nouveaux murmures de ce genre pouvaient lui coûter la vie. Anciennement l'on avoit attenté à ſes jours par le moyen qu'une politique barbare emploie ſans ſcrupule dans ce pays envers les Princes voiſins du trône. Sa méfiance & l'étude de la Médecine l'avaient préſervé.

Ainſi que ſes frères, ce Prince avait les jambes très-courtes, & ne paraiſſait grand qu'à cheval. Une pâleur qu'on attribuait aux effets du poiſon, de gros yeux à fleur de tête qui voyaient mal, le nez un peu applati, n'annonçaient aucune vivacité, promettaient peu d'eſprit. Cependant le goût du changement décida la multitude en ſa faveur. Les Grands le croyaient faible, & ſe flattaient de le gouverner. Le peuple eſpéra qu'il ſerait prodigue, & tout le monde ſe trompa. On verra cet Empereur dans des circonſtances qui le feront connaître; & les bontés dont il m'a honoré, me fourniront l'occaſion de développer les nuances de ſon caractère.

Le premier ſoin d'un Prince Ottoman qui parvient au trône eſt de ſe laiſſer croître la barbe (1).

(1) Les Princes reſſerrés dans le Sérail ne portent que la mouſtache, ainſi que les jeunes gens, qui ne laiſſent croître leur barbe que pour prendre un état. C'eſt ce qu'ils appellent communément devenir ſages.

Sultan Muſtapha y ajouta celui de la teindre en noir, afin qu'elle fût plus apparente le jour de ſa première ſortie publique, dont l'objet eſt d'aller ceindre le ſabre. C'eſt la priſe de poſſeſſion, le couronnement des Empereurs Turcs. Cette cérémonie ſe fait toujours dans la moſquée de Youb, petit village renommé auſſi par ſes poteries & ſon laitage, & qui ſert de fauxbourg à la ville, vers le fond du port. Tout fut diſpoſé pour cette fonction, le neuvième jour, & dès le matin, toutes les rues depuis le Sérail juſqu'à Youb, furent bordées des deux côtés par les Jéniſſaires en habit & bonnet de cérémonie; mais ſans armes & les mains croiſées ſur la ceinture (1).

Les Miniſtres, le grands Officiers, les Gens de Loi, & généralement toutes les perſonnes qui par état ſont attachées au Gouvernement, ſe rendent de bonne heure au Sérail, afin de précéder le Grand-Seigneur dans ſa marche. Cette marche commence, ainſi que nos proceſſions, par les gens les moins importans qui défilent ſans ordre. Ils ſont tous à cheval, & chacun d'eux eſt entouré d'un grouppe de valets à pied, proportionné à l'état & aux facultés du maître.

Les Gens de Loi ſont remarquables par la groſſeur de leurs turbans & la ſimplicité des houſſes de leurs chevaux. Mais le grouppe du Jéniſſaire Aga préſente le tableau le plus riche dans la claſſe des grands Officiers. Outre le nombre de valets qui environnent ſon cheval, il eſt pré-

(1) Excepté la chauſſure rouge, de grandes culottes bleues & le bonnet auxquels ils ſont aſſujettis, les Jéniſſaires ſe vêtent de la couleur qui leur plaît, & ce n'eſt que dans la coupe de l'habit qu'on retrouve l'uniforme.

cédé par deux files de Tchorbadgi (1), qui à droite à gauche marchent à pied devant leur Général. Ces premiers Officiers en bottes jaunes, les coins de leur robe retrouſſés dans leur ceinture, chacun un bâton blanc à la main & coëffés d'un caſque brodé en or, ſurmonté d'un grand panache à la Romaine, forment une longue allée de plumes, au fond de laquelle on apperçoit le Jéniſſaire Aga qui domine au milieu de la foule de ſes gens; mais un objet vraiment curieux, c'eſt le vêtement de l'Achetchy-Bachi (2) qui marche à pied au milieu des deux files de Colonels, dont je viens de parler, & ſeulement quelques pas en avant de ſon Général. Une énorme dalmatique de cuir noir chargée de gros clous d'argent, recouvre un corſet également de cuir, & non moins bizarrement décoré. Ce petit gillet eſt fixé ſur ſa perſonne par une large ceinture à gros crochets & à charnière qui ſoutient deux énormes couteaux dont les manches couvrent preſqu'entièrement le viſage du Major; tandis que des cuillers, des taſſes & d'autres uſtenſiles d'argent ſuſpendus à des chaînes du même métal, lui laiſſent à peine l'uſage de ſes pieds. Il eſt en effet tellement chargé, que dans toutes les occaſions publiques qui obligent cet Officier à ſe vêtir ainſi, deux Jéniſſaires doivent lui ſervir d'accolites pour ſoutenir ſon habit.

Le Tchaouche-Bachi, l'un des Miniſtres de la Porte, dont l'Office a eſſentiellement rapport aux

(1) Colonel des Jéniſſaires, dont le mot traduit littéralement ſignifie *donneur de ſoupe*.

(2) Chef de cuiſine: chaque compagnie a le ſien qui fait l'office de Major, il veille à la ſubſiſtance & à la grande police; celui du Jéniſſaire Aga fait l'office de Major-Général.

affaires civiles, eſt précédé par les Huiſſiers dont il eſt le chef, chacun d'eux porte une plume d'autruche ſur le côté de leur turban. Le Boſtandgy Bachi eſt également précédé par deux files de Boſtandgys, le bâton à la main, & dont les habits & les coëffures de drap rouge préſentent au coup-d'œil une uniformité aſſez agréable. Ces différens Officiers de l'Empire ſaluent à droite & à gauche, les Jéniſſaires qui bordent la haie & qui y répondent en s'inclinant; mais ils rendent cet honneur avec bien plus de reſpect, aux ſeuls turbans du Grand-Seigneur qui précèdent ſa Hauteſſe, & qu'on porte en cérémonie. Deux de ces coëffures chargées de leurs aigrettes n'étaient d'abord deſtinées qu'à changer celle que l'Empereur porte lui-même au cas où il le jugeroit à propos; mais cet uſage de pure commodité devint dans la ſuite un objet de pompe & d'oſtentation.

Ces turbans placés ſur des eſpèces de trépieds de vermeil, ſont portés de la main droite par deux hommes à cheval, entourés d'un grand nombre de Tchoadars, & ces Officiers doivent ſeulement faire incliner un peu les turbans à droite & à gauche, à meſure que les Jéniſſaires au nombre de ſept ou huit à la fois ſe courbent profondément pour ſaluer les aigrettes Impériales.

Dans cette marche auſſi curieuſe à voir que pénible à décrire, le Viſir & le Mufti, tous deux vêtus de blancs, le premier en ſatin, le ſecond en drap, marchent à côté l'un de l'autre, entourés de leurs gens, & précédés des chevaux de main & des Chatirs (1) du Viſir. A côté de

(1) Ce ſont des eſpèces de valets-de-pied diſtingués par des ceintures de vermeil.

ce Miniſtre marchent les Alaytchaouches (1), qui font conſtamment mouvoir leurs bâtons d'argent garnis de petites chaînes aſſez ſemblables à des hochets, & dont le bruit l'accompagne juſques dans ſon propre Palais. Un chariot couvert, groſſièrement conſtruit, mal ſculpté, mais richement doré, contient un petit ſopha, & ſuit ordinairement le Mufti pour le recevoir quand il eſt fatigué.

Viennent enſuite les Capitaines des Gardes de l'intérieur, & le grand & le petit Ecuyers, qui précèdent les chevaux de main du Grand-Seigneur. Ces chevaux ſont couverts de houſſes très-riches qui traînent juſqu'à terre, & qui ne laiſſent appercevoir que la tête de ces animaux, dont le front eſt orné d'une aigrette de héron : ils portent auſſi chacun une queue de cheval ſuſpendue à la ſous-gorge, & ſur la ſelle un ſabre, & une maſſe d'armes paſſés dans le ſurfait, ſont recouverts d'un bouclier. Chaque cheval eſt conduit par deux hommes à pied qui tiennent chacun une longe fixée à la tête de ces animaux. Immédiatement après ſuivent deux files d'Aſſékis (2) le ſabre pendu en ſautoir & le bâton blanc à la main, une troupe de Zuluftchis (3) coëffés d'un caſque de vermeil & la lance haute marche également ſur deux files & précède les Peisk. Ceux-ci vêtus à la Romaine portent des faiſceaux que ſurmonte une hache d'argent, & marchent avant les So-

(1) Eſpèce d'Huiſſier à verge appartenant à la dignité de Pacha.

(2) Les Aſſékis ſont un corps d'élite tiré de celui des Boſtandgys.

(3) Les Zuluftchis ſont une autre ſorte de troupe de l'intérieur, ils ſont vêtus richement & portent deux longues boucles de cheveux, qui attachées au bonnet vers les tempes, deſcendent auſſi bas que les épaules.

lacks (1), qui chauſſés d'une eſpèce de cothurne, armés d'arcs & de flèches, ſont coëffés d'un riche caſque, ſurmonté d'un panache en éventail, dont les extrémités en ſe réuniſſant forment deux haies au milieu deſquelles le Grand-Seigneur marche ſeul à cheval. L'aigrette du Prince domine au-deſſus de ce ſuperbe grouppe. Son approche inſpire un ſilence morne, les Jéniſſaires s'inclinent profondément avant que la haie de plumes ait dérobé l'Empereur à leurs regards; de ſon côté Sa Hauteſſe a l'attention de répondre à ce ſalut par un petit mouvement de tête à droite & à gauche.

Un nombre infini de *Tchoadars* environnent & ſuivent le Grand-Seigneur. Ils entourent en même temps le Séliktar-Aga qui porte le ſabre Impérial ſur l'épaule, & eſt vêtu d'un habit d'étoffe d'or, & cet habit eſt le ſeul des habits Turcs qui joigne à la taille.

Le Kiſlar-Aga paraît enſuite ſuivi du Kaſnadar-Aga (2) qui ferme la marche, & qui diſtribue de l'argent au peuple dont la foule l'accompagne. Le Capidgilar Kiayaſſy (3), & le Boſtandgy Bachi qui précède le Grand-Seigneur dans toutes ſes ſorties publiques, doivent à ſon retour au Sérail, mettre pied à terre au fond de la première cour pour venir au-devant de Sa Hauteſſe : ils

(1) Solacks veut dire gauchés deſtinés à défendre la perſonne du Souverain. Ceux qui occupent ſa droite doivent tirer leurs flèche de la main gauche : c'eſt ſans doute l'origine de leur nom.

(2) On ſait que le Kiſlar Aga eſt le chef des Ennuques ; il a pour ſecond le Kaſnadar Aga, auſſi noir, & pas moins Ennuque, dont l'emploi eſt celui de garde du tréſor-particulier ; il eſt chargé dans les cérémonies de faire jetter au peuple l'argent deſtiné à cet uſage.

(3) Capitaine des Gardes de la Porte.

doublent leurs pas lorſqu'ils s'en approchent, ſe proſternent aux pieds de ſon cheval, & l'introduiſent dans la ſeconde cour en marchant devant lui juſqu'au lieu où le Prince met pied à terre, & où les Officiers de l'intérieur le reçoivent.

Le fameux Racub Pacha qui venait d'enterrer ſon ancien maître & d'inſtaller le nouveau, s'apperçut le premier que Sultan Muſtapha auſſi ignorant, mais plus actif qu'on ne l'avoit préſumé, avait beſoin d'être occupé. J'ai déja peint le caractère de ce premier Miniſtre; on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que ſes premiers ſoins furent d'exciter inhumainement ſon Maître à renouveller les Loix ſomptuaires & à les faire exécuter lui-même à toute rigueur; il voulait ainſi entretenir l'ignorance du Prince, & rendre ſon autorité odieuſe au public.

Les premiers coups de cette autorité furent d'une violence & d'une barbarie extrême. Les crieurs publics n'avaient pas terminé la proclamation de la Loi, que le Grand-Seigneur déguiſé, ainſi que les exécuteurs de ſes volontés qui l'accompagnaient, puniſſait déja ceux des Grecs, des Arméniens & des Juifs qui ſe trouvaient vêtus des couleurs prohibées pour ces trois nations. Un malheureux chrétien mendiant qui portait une vieille paire de maroquin jaune (1), qu'il venait d'obtenir de la charité d'un Turc, fut arrêté par le Grand-Seigneur, & cette excuſe ne lui ſauva pas la vie. Chaque jour éclairait quelque nouvelle horreur.

Les Turcs même furent compris dans la Loi, elle fixoit le genre des fourrures de chaque état;

(1) Cette couleur eſt réſervée pour la chauſſure des Turcs.

elle prononçait ſur la forme de l'habit & ſur la hauteur de la coëffure des femmes. Les Européens n'en furent exceptés qu'en ſe ſoumettant à porter les habits qui leur ſont propres. Cela ſeul aurait dû en les y aſſujettiſſant pour jamais préſerver les Ambaſſadeurs de l'humiliation de voir bâtonner leurs protégés, & de leur voir eſſuyer d'autres mauvais traitemens dont les Turcs n'auraient pas même eu l'idée, ſi on ne leur eût jamais préſenté que des habits étrangers.

Cependant deux événemens malheureux vinrent ralentir cette vexation; ce n'eſt jamais que par de nouveaux déſaſtres, que l'humanité ſoumiſe au deſpotiſme, reçoit le ſoulagement de ceux qu'elle a ſoufferts, & je remarquerai à cet égard, que lorſqu'on interroge à Conſtantinople quelqu'un ſur ſon âge, il répond toujours en citant l'année de la grande peſte, celle de la famine, l'époque de telle rebellion, de tel incendie.

La flotte du Grand-Seigneur était dans l'Archipel occupée à tirer de ſes malheureux habitans un tribut que cette forme de perception quadruple toujours, tandis que la Caravane des Pélerins pour la Mecque était en route vers Damas. Conſtantinople reçut auſſi à la fois la nouvelle que le vaiſſeau Amiral, pendant que ſes Officiers & la plus grande partie de l'équipage était à terre, avait été enlevé & conduit à Malthe par les eſclaves qui y étaient embarqués, & que la Caravane, nonobſtant le Pacha, le canon & les troupes qui l'eſcortaient, avait été attaquée & taillée en pièces par les Arabes du déſert. Les préjugés & l'amour-propre ſe trouvant bleſſés en même-temps par ces deux cataſtrophes, on ne

garda plus de meſure, & la conſternation du Sérail animant l'inſolence du peuple, on oſa murmurer hautement contre le Grand-Seigneur, & s'en prendre à lui de ces triſtes événemens.

Tout ce qui menaçait l'ordre établi d'une commotion trop forte ne pouvait manquer d'inquiéter Racub Pacha, & cet adroit Miniſtre trouva bientôt un expédient propre à diſtraire l'attention du peuple, & la porter ſur un objet agréable. La famine encore récente lui en fournit le moyen. Il répandit dans le public le magnifique projet de couper l'Aſie mineure par un canal navigable (1), & propre au tranſport des denrées, afin de ne plus les expoſer au danger & à l'incertitude des trajets de mer. Il fallait pour cela réunir le fleuve Zacarie à la ville d'Iſnie, *l'ancienne Nicé*, en ſe ſervant d'un lac ſitué à moitié chemin, dont le eaux auraient ſervi à la dépenſe des écluſes, & qui abreuvé par pluſieurs rivières qu'on pouvait y verſer, ſerait devenu intariſſable. Le Drogman de la Porte fut envoyé d'office à M. de Vergennes pour me demander à cet Ambaſſadeur; je me rendis à la Porte pour conſulter le plan d'opérations : il y eut même des voyages de quelques Miniſtres pour aller prendre des renſeignemens ſur les lieux; mais tout ce projet qui n'avait été qu'un prétexte, diſparut avec les mécontentemens qu'il avait fait oublier.

Cet événement me donna le premier apperçu de l'ignorance des Turcs que j'ai bien vérifié depuis. A peine fus-je arrivé à la Porte, qu'on m'y préſenta un Grec qui devait, diſait-on, nous être

(1) Racub Pacha plus inſtruit que les Turcs ne le ſont ordinairement, avoit ſans doute pris ce projet dans Pline.

d'un grand ſecours pour ce travail, c'était le plus habile de l'Empire : je le queſtionnai ſur le nivellement, & je fus bien à portée d'évaluer les talens de cette homme, quand il me montra une petite planchette de cuivre avec laquelle il devait opérer, & que je n'avais pas apperçue d'abord, parce que ce rare inſtrument était entouré d'un grand nombre de ſpectateurs ravis d'admiration.

Quant aux malheureux Pélerins de la caravane, on finit par les regarder comme autant de martyrs, & la bonté que le Roi eut d'acheter à Malthe, & de rendre aux Turcs le vaiſſeau & le pavillon Amiral (1), que les Eſclaves avaient enlevés, acheva de rétablir pour quelque temps le calme dans Conſtantinople.

Cependant l'activité du Grand-Seigneur trouva heureuſement un autre aliment que les loix ſomptuaires. Les monnoies, la vérification des comptes du tréſor l'occupèrent bientôt tout entier. Il retrancha auſſi des abus de dépenſe dans ſon Harem, il y fixa l'entretien annuel des femmes (2). Le Kiſſar-Aga perdit encore ſous ce règne toute l'importance de ſa charge, en perdant l'adminiſtration des Vakoufs, dont le Viſir fut chargé; mais une ſpéculation toujours dangereuſe pour le Souverain, & qui fut préſentée à Sa Hauteſſe par

(1) Ce pavillon érait d'autant plus intéreſſant, que donné par la Mecque au Grand-Seigneur, les Turcs y attachent un préjugé ſuperſtitieux. Les noms des Diſciples du Prophète aux quatre angles, un ſabre à deux lames pour écuſſon, & des paſſages de l'Alcoran pour bordure riſſue en argent ſur une étoffe cramoiſie, donnent à ce pavillon un caractère taliſmanique qui rend toujours ſa perte plus fâcheuſe que ſa poſſeſſion n'eſt utile.

(2) On m'a aſſuré que l'article de l'habillement des femmes avait été porté dans le tarif à environ 250 liv. de notre monnaie par an, ce qui ne doit pas paraître ſomptueux.

un

un de ſes Favoris, fit altérer les monnaies à un tel degré, que les faux monnoyeurs travaillent aujourd'hui en Turquie à l'avantage du peuple; quelqu'alliage qu'ils emploient, le coin du Grand-Seigneur eſt encore au-deſſous du titre qu'ils donnent à leurs eſpèces.

Les revenus de l'Empire ne furent point accrus par cette manœuvre. Les Pachas qui gouvernent les Provinces en même-temps qu'ils en ſont les fermiers, n'en furent pas moins avides. L'œil du Souverain devint ſeulement plus attentif à les dépouiller du produit de leurs rapines (1). Les vexations continuèrent, & le danger de paraître riche, n'arrêta que la prodigalité qui reſtitue.

Attaqué par la circulation, le commerce éprouva bientôt cette eſpèce de langueur qui ne manque jamais de produire les plus grands déſordres. Les artiſans manquèrent d'ouvrage, & le déſœuvrement joint au beſoin porta le peuple aux crimes. L'eſpoir du pillage, & l'ardeur de ſe venger des Riches, multiplièrent les incendies.

Des Coundaks, eſpèce d'artifice qui ne conſiſte qu'à placer au milieu d'un petit faiſceau d'é-

(1) Cette eſpèce de confiſcation eſt verſée dans le tréſor particulier du Grand-Seigneur. Les plaintes des Provinces contre leurs adminiſtrateurs lui procurent la connaiſſance de la fortune des vexateurs, & la juſtice du Souverain vivement offenſé ſans doute, ſe dédommage en s'emparant des ſommes extorquées. Les Malheureux qui crient miſère n'obtiennent jamais que la tête du coupable, & le nouvel oppreſſeur qui le remplace, leur fait preſque toujours regretter l'ancien. Le ſyſtême des finances en Turquie conſiſte à placer ſur la ſurface de la terre un grand nombre d'éponges qui en ſe gonflant de la roſée, donnent au Souverain le moyen de s'en emparer en les exprimant dans le réſervoir dont il a ſeul la clef.

clats de bois de pin, un morceau d'amadoue enveloppé de mêches ſoufrées, ſont le moyen que les incendiaires emploient le plus ordinairement. Ils dépoſent furtivement cette allumette derrière une porte qu'ils trouvent ouverte, ou ſur une fenêtre, & après y avoir mis le feu, ils ſe retirent. Cela ſuffit ſouvent pour cauſer les plus terribles ravages dans une ville dont les maiſons bâties en bois & peintes à l'huile d'aſpic, offrent une extrême facilité au premier malfaiteur qui voudra les réduire en cendres.

Cet expédient dont ſe ſervent les incendiaires, & qui échappe ſouvent à la vigilance des propriétaires, joint aux cauſes ordinaires des incendies, donna pendant quelque temps de fréquentes alarmes, mais enfin cette eſpèce de fléau fut diſſipée par la groſſeſſe d'une des femmes du Sérail, & ſur-tout par l'activité que cette nouvelle fit reprendre au commerce. On prépara les préſens d'uſage en pareille occaſion, toutes les idées ſe tournèrent vers les Donanemas (1), qui n'avoient pas eu lieu depuis deux règnes, & l'occupation des individus rétablit le calme dont cet événement aſſurait la durée en ajoutant à l'autorité du Grand-Seigneur. En effet, de quelque ſexe que fût l'enfant qui devait naître, cette groſſeſſe annonçait des héritiers à l'empire. Sultan Muſtapha plus radieux parut en public avec la certitude de plaire. Quelques ſommes d'argent diſtribuées au peuple achevèrent de captiver ſon opinion & ſa bienveillance. On eſt toujours certain de ſe la

(1) Réjouiſſances publiques à l'occaſion de la naiſſance des Princes Ottomans, elles n'ont ordinairement lieu que ſur mer pour les Princeſſes; mais l'on décida que le premier enfant après une longue ſtérilité ſerait fêté plus que de coutume.

procurer, lorſqu'on daigne faire quelques frais, & lorſqu'on ſait s'y prendre avec un peu d'adreſſe pour l'obtenir.

Murad Mollah avait eu des torts de ce genre; il n'avait pas aſſez ménagé la multitude. Ses amis l'avertirent que dans ſa poſition, il devait un peu plus compter avec elle, s'il voulait parvenir aux grands emplois; ce fut donc pour lui plaire, & en même-tems pour ſe procurer les bonnes graces de ſon Maître que cet Effendy, profitant du moment, donna dans la prairie de Buyukdéré, une fête relative à l'événement qui excitait la joie publique.

On me ſaura gré de m'attacher à ces détails, ils offrent le vrai tableau des mœurs & des uſages d'une Nation.

Deux grands poteaux diſtans l'un de l'autre de 40 pieds ſupportaient une corde tendue à leur extrémité ſupérieure. On avait ſuſpendu à cette corde des ficelles, ſur leſquelles des lampes de verre étaient fixées à des diſtances convenables aux objets que l'illumination devait repréſenter (1); le chiffre du Grand-Seigneur, le deſſin de ſon bateau, des mots tiré du Coran & applicables au ſujet, décorèrent cet édifice pendant les trois jours que dura la fête, tandis que des Danſeurs de corde, une troupe de Comédiens Juifs & des Danſeuſes, ne ceſſèrent d'amuſer le ſpectateur fort avant dans

(1) Les grandes moſquées s'illuminent de la même manière pendant le tamazan. Leurs minarets ſervent de poteaux pour attacher la corde principale à laquelle les rayons de lampes ſont ſuſpendus par des anneaux deſtinés à les faire gliſſer à meſure qu'on les allume par la galerie d'un des minarets, & que de la galerie du minaret oppoſé, on tire une petite corde qui les réunit & maintient les fils de cet eſpèce de haute-liſſe à des diſtances convenables.

la nuit. C'eſt ſur-tout à la lumière d'une vingtaine de réchauds de fer élevés ſur des piquets, où l'on entretenait une flamme rouge avec des chiffons goudronnés & du bois de pin, que ce tableau m'a paru le plus curieux.

Ces lugubres candelabres étaient plantés en cercle pour éclairer les baladins qui occupaient le centre, & des tentes dreſſées pour Murad Mollach & ſa compagnie formaient avec la foule des aſſiſtans, une grande ligne de circonvallation dont les femmes du peuple occupaient une partie. L'illumination placée en dehors de cette derniere enceinte n'était que l'enſeigne de la fête, dont l'article le plus précieux était la comédie.

Une eſpèce de cage de trois pieds quarrés ſur ſix de haut, enveloppée d'un rideau, repréſente une maiſon, & contient un des acteurs Juifs habillé en femme. Un autre Juif habillé en jeune Turc, & réputé amoureux de la dame du logis; un valet, aſſez plaiſamment balourd, un autre Juif vêtu en femme & jouant la complaiſante, un mari que l'on trompe, enfin les perſonnages qu'on voît par-tout occupent les dehors & compoſent la pièce. Mais ce qu'on ne voit point ailleurs, c'eſt le dénouement; tout eſt en ſcène, rien n'eſt abandonné à l'imagination des ſpectateurs, & ſi le cri du Muezzin (1), ſe fait entendre ſur ces entrefaites, les Muſulmans ſe tournent du côté de la Mecque pendant que les acteurs continuent chacun leur rôle; & j'en aurai aſſez dit ſur ce bizarre aſſemblage de dévotion momentanée & d'indécence continuelle, ſi l'on apperçoit que ce ta-

(1) Celui qui, du haut des minarets, appelle à la prière.

bleau, difficile à décrire, pourrait encore moins ſe deſſiner.

Des danſeurs de corde mal-adroits, des lutteurs aſſez gauches, quelques bouffons groſſiers & des baladines rempliſſent les intervalles d'une comédie à l'autre. Parmi ces dernieres dont le mérite n'eſt ſûrement ni dans l'élégance de leurs pas, ni dans l'agrément de leurs geſtes, mais qui plaiſent infiniment aux Turcs par le talent qui les caractériſe, on diſtinguait une jeune fille de dix à douze ans dont l'agilité promettait, & lorſqu'après chaque danſe, elle faiſait, ſuivant l'uſage, ſa ronde avec le daïré (1), pour recueillir en argent la valeur des idées agréables qu'elle avait fournies à la compagnie, les Seigneurs Turcs de la ſociété de Murad Mollah, la mettaient à l'enchere à l'envi l'un de l'autre, tandis qu'ils lui appliquaient des ſequins ſur le front (2), pour lui témoigner leur bienveillance. Le prix de cette eſclave, dont la figure n'avoit cependant rien de diſtingué, monta juſqu'à la ſomme de douze bourſes (3), qu'un vieux Mollach donna au marchand pour acheter le ſtérile plaiſir de perpétuer des idées qu'il avait perdu l'eſpérance de réaliſer.

Excepté dans les fêtes publiques, où la licence eſt toujours extrême & toujours permiſe, ces ac-

(1) Tambour de baſque qui ſert à marquer la meſure.

(2) Le ſequin eſt une monnoie d'or ſi légère qu'en l'appuyant ſur le front, elle y tient pendant quelque temps, & c'eſt la manière dont les Turcs récompenſent l'agilité des danſeurs.

(3) La bourſe turque eſt une valeur numérique de 500 piaſtres, & qui devrait répondre à celle de 1500 liv. ſi l'altération des monnaies du Grand-Seigneur n'était pas au degré de ne plus admettre de comparaiſon, & que le change du commerce réduit depuis long-tems à 25 ou 30 pour cent, ſans être encore au niveau de la valeur comparée des matières intrinſeques.

teurs ne développent leurs talens que dans l'intérieur des maiſons, lorſqu'ils y ſont appellés pour les nôces & les fêtes particulieres. Ces troupes de mauvais bâteleurs ſont toujours compoſées d'hommes ou de femmes ſeulement; celles de femmes repréſentent dans l'intérieur des Harems avec autant de diſtinction & auſſi peu de retenue que les comédiens dont on vient de parler; mais la muſique eſt l'amuſement ordinaire & le plus familier des Turcs.

Leur muſique martiale eſt du genre le plus barbare, des caiſſes énormes frappées avec des eſpèces de maillets, réuniſſent un bruit ſourd au ſon vif & clair des petites timbales qu'accompagnent des clarinettes & des trompettes aiguës, dont on force les tons pour compléter le tintamarre le plus diſcordant qu'on puiſſe imaginer.

La muſique de chambre eſt au contraire très-douce, & ſi l'on peut lui reprocher une monotonie de ſemi-tons à laquelle on répugne d'abord, on ne peut lui refuſer une ſorte d'expreſſion mélancolique dont les Turcs ſont puiſſamment touchés. Un violon à trois cordes monté au ton de la guimbarde, la viole d'amour, qu'ils ont adoptée, la flûte de derviche, plus douce que notre traverſiere, le *tambour*, eſpèce de mandolin à long manche & à cordes de métal, les chalumeaux, ou la flûte de Pan, & le tambour de baſque deſtiné à rendre la meſure plus ſenſible, compoſent cet orcheſtre. Il s'établit au fond d'un appartement où les muſiciens acroupis ſur leurs talons, jouent ſans muſique écrite, des airs mélodieux ou vifs, mais toujours à l'uniſſon, tandis que la compagnie dans un grand ſilence, s'enivre d'un enthouſiaſme

langoureux, de la fumée des pipes, & de quelques pilules d'opium.

Ceux des Turcs qui ſe ſont une fois abandonnés à un uſage immodéré d'opium, ſont faciles à connaître par une ſorte de rachitiſme que ce poiſon produit à la longue. Dévoués à n'exiſter agréablement que dans une eſpèce d'ivreſſe, ces hommes ſont ſur-tout curieux à voir, lorſqu'ils ſont réunis, dans un endroit de Conſtantinople qu'on nomme *Tériaky Tcharchiſſy* (le marché des mangeurs d'opium).

C'eſt là que vers le ſoir on voit arriver par toutes les rues qui aboutiſſent à la *Solimanie* (1) ces amateurs, dont les figures pâles & triſtes ne pourraient inſpirer que la pitié, ſi des cous alongés, des têtes tournées à droite, ou à gauche, l'épine du dos déviée, une épaule dans l'oreille, & nombre d'autres attitudes bizarres qui réſultent de leur maladie, ne préſentaient le tableau le plus ridicule & le plus plaiſant.

Une longue file de petites boutiques eſt adoſſée à un des murs qui ſervent d'enceinte à la place où eſt conſtruire la Moſquée. Ces boutiques ſont ombragées par une treille qui communique de l'une à l'autre, & ſous laquelle chaque marchand a ſoin de placer un petit ſopha, pour aſſeoir ſon monde ſans gêner le paſſage. Les chalands arrivent & s'y placent ſucceſſivement pour recevoir la doſe qui convient au degré d'habitude & de beſoin qu'ils ont contracté. Bientôt les pilules ſont diſtribuées; les plus aguerris en avalent juſqu'à quatre plus groſſes que des olives, & chacun buvant un grand verre d'eau fraîche par-deſſus, attend dans ſon

(1) La plus grande moſquée de Conſtantinople.

attitude particuliere une rêverie agréable qui au bout de trois quarts d'heure ou d'une heure au plus, ne manque jamais d'animer ces automates ; elle les fait geſticuler de cent manières différentes, mais toujours bizarres & toujours gaies. C'eſt le moment où la ſcène intéreſſe davantage ; tous les acteurs ſont heureux, chacun d'eux retourne à ſon logis dans un état de déraiſon totale ; mais auſſi dans la pleine & entiere jouiſſance d'un bonheur que la raiſon ne ſaurait procurer. Sourds aux huées des paſſans qu'ils rencontrent & qui ſe plaiſent à les faire déraiſonner, chacun d'eux croit poſſéder ce qui lui plaît, ils en ont l'air, ils en ont le ſentiment, la réalité procure ſouvent beaucoup moins.

On retrouve le même tableau dans les maiſons particulières où le maître donne l'exemple de cette étrange débauche. Les gens de loi y ſont le plus ſujets, & les Derviches s'enivraient tous d'opium, avant de s'être aviſés de lui préférer l'excès du vin. Ces ſortes de Moines ſont en Turquie de deux eſpèces très-différentes, mais également remarquables. La différence vient du genre de règle que leur fondateur leur a repectivement impoſé. Celle des Derviches Mewliach eſt de tourner comme des totons au bruit d'une muſique aſſez douce, & de chercher une ſainte ivreſſe dans les vertiges qui devraient réſulter naturellement de ce bizarre exercice, ſi l'habitude qu'ils ont de tourner ainſi, ne les préſervait pas de l'étourdiſſement & de l'ivreſſe à laquelle ils vont ſuppléer dans les tavernes. La regle des autres Moines nommée *Taĉta-Tépen* (1) plus triſte, a auſſi plus de bar-

(1) Batteurs de planches ; peut-être n'avaient-ils pas d'autres inſtrumens dans l'origine.

barie. Elle conſiſte à ſe promener gravement, & à la file les uns des autres, autour de leur Chapelle, & à prononcer le nom Dieu à haute voix, & avec effort à chaque coup de tambour qu'on leur fait entendre : bientôt les coups de baguettes preſſés graduellement, deviennent ſi vifs, que ces malheureux ſont contraints à de terribles efforts de poitrine; les plus dévots ne finiſſent la proceſſion qu'en vomiſſant le ſang. Leur abord eſt toujours ſombre, toujours farouche, & ces Moines ſont ſi perſuadés de la ſainteté de leur pratique, & ſi sûr de plaire au Ciel par leurs hurlemens, qu'ils ne jettent jamais ſur les autres hommes que des regards du plus profond mépris.

Il y a encore en Turquie d'autres Moines, & des Santons qui courent la campagne : leur rencontre dans un bois n'eſt pas ſans inconvénient; ſous le manteau de la Religion, ils s'introduiſent chez quelques dévots; & c'eſt par-tout la plus mauvaiſe compagnie qu'on puiſſe trouver.

Ceux de ces Derviches qui ſont aſſez audacieux pour profiter de l'ignorance générale, s'érigent en prophêtes & prophétiſent impunément. S'il arrive que l'événement juſtifie les prédictions qu'ils ont haſardées, alors ils ne tardent guere à paſſer pour des Saints, & à jouir de la plus haute conſidération; mais ceux même qui, faute de ſuccès, ne parviennent qu'à paſſer pour des foux, n'en ont pas moins le droit de pénétrer par-tout. Rien ne peut s'oppoſer à leur effronterie; le nom de Dieu proſtitué par ces coquins en impoſe toujours à la multitude ſuperſtitieuſe, & j'en ai vu venir inſolemment s'aſſeoir à côté du Viſir pendant que je m'entretenais ſecrètement

avec lui, & que les gens les plus conſidérables ſe tenaient à l'écart. Le fanatiſme du public impoſe aux gens plus éclairés la loi de ſe contraindre, & les Turcs les plus puiſſans ne parviennent à ſe débarraſſer momentanément de cette canaille, qu'en lui donnant quelque argent, dont le véritable effet eſt cependant de la rendre plus incommode & toujours inſolente.

Rakub Pacha, plus inſtruit que les Turcs ne le ſont ordinairement, ſoit pour détruire l'ignorance, ou pour laiſſer après lui un témoignage de ſon goût pour la littérature, fit bâtir à ſes frais une grande coupole, pour y fonder une Bibliothéque publique: il n'en exiſtait pas à Conſtantinople. Mille à douze cens manuſcrits Arabes ou Perſans que ce Viſir avait raſſemblés, & qu'il légua à ce monument, furent rangés ſur des corps de tablettes diſpoſés en pyramides circulaires au centre de la rotonde qu'il fit bâtir à cet effet. Un Bibliothécaire ſurveille ce dépôt: le public a droit d'y pénétrer à des heures marquées, & Rakub en fonda l'entretien; mais rien ne fondera certainement l'inſtruction des Turcs, tant que les difficultés de la langue en fixeront les bornes au ſeul talent de lire & d'écrire.

L'Imprimerie aurait pu les étendre; un certain Ibrahim Effendi avait établi cet art ſi utile de multiplier les copies; il fit même imprimer pluſieurs ouvrages, mais qui n'eurent qu'un faible débit, quoiqu'il eût choiſi ceux qui devaient en promettre le plus: quel ſuccès pouvait avoir en effet un art qui dès le premier coup-d'œil, réduiſait à rien le talent de ceux que l'on conſidérait comme des ſavans? Ils devinrent juges & parties: la Ty-

pographie ne pouvait atteindre à la perfection des liaiſons ; on la mépriſa, Ibrahim ferma boutique.

Rakub lui-même n'était pas exempt de cette fauſſe ſcience qui s'enorgueillit des difficultés vaincues. Il ſe plaiſait à lier les lettres d'une manière indéchiffrable, & ſur toutes choſes il aimait à jouer ſur le mot. On cite encore de lui pluſieurs traits aſſez plaiſans dans ce mauvais genre, mais qui par cela même qu'ils apartiennent au gloſſaire, ne peuvent être traduits.

Dégagé par la force naturelle de ſon eſprit de tous les préjugés qui abrutiſſent les Turcs preſque généralement, ce Viſir trouvait juſques dans les objets les plus atroces, le moyen de s'égayer. On jugera bien que le Mahométiſme n'était pas à l'abri de ſes plaiſanteries. Un Européen ſe préſenta un jour à la Porte, & fit ſoupçonner par ſes geſtes, plus que par ſon langage, qu'il voulait ſe faire Turc, & qu'il était Allemand. A la néceſſité d'appeller quelqu'un pour le faire expliquer, ſe joignait l'article des traités qui néceſſite la préſence d'un Drogman pour qu'un Européen puiſſe légalement renier ſa religion. On en trouva un de l'ambaſſade d'Allemagne qui fut conduit au Viſir, & lui apprit que le nouveau venu, né à Dantzick, en était parti tout exprès pour embraſſer le Mahométiſme à Conſtantinople. Cette réſolution parut trop bizarre à Rakub pour ne pas vouloir en connaître le véritable motif, & le candidat, interrogé de nouveau, répondit dévotement que Mahomet lui avait apparu pour l'inviter à mériter toutes les faveurs atachées à l'Iſlamiſme. Voilà un étrange coquin, dit le Viſir. Mahomet lui a apparu à Dantzick! A un in-

fidèle! tandis que depuis plus de ſoixante-dix ans que je ſuis exact aux cinq prieres, il ne m'a jamais fait pareil honneur. Dites-lui, Drogman, qu'on ne me trompe pas impunément; que certainement il a tué pere & mere, & que je vais le faire pendre, s'il ne me dit pas la vérité. Effrayé de cette menace, le voyageur avoua alors qu'il avait été maître d'école à Dantzick, & qu'au bout d'un certain temps, il avait eu le malheur de donner lieu à des ſoupçons fâcheux; que les parens des enfans qui lui étaient confiés l'avaient griévement chicané; qu'à la fin les Magiſtrats s'étaient diſpoſés à ſévir contre lui d'une manière un peu chaude, que pour échapper à leur ſentence, & bien informé qu'à Conſtantinople on ne faiſait pas tant de bruit pour ſi peu de choſe, il y était venu changer de coëffure, dans l'eſpérance d'être bientôt lui-même aſſez inſtruit pour contribuer auſſi à l'éducation de la jeuneſſe Turque. Faites-lui faire ſa profeſſion de foi, repliqua le Viſir, & menez ce Néophyte chez un tel Mollach pour qu'il pourvoie à ſon entretien; ils ſont faits pour vivre enſemble, c'eſt un camarade que je lui envoie; mais qu'on charge l'Iman du quartier d'aller les inſtruire tous deux, & de leur apprendre qu'aucune religion n'a jamais toléré leur régime.

L'uſage conſtamment ſuivi par les Empereurs Turcs de faire bâtir une Moſquée & de la doter, pour en fonder l'entretien, a tellement multiplié ces temples, que les emplacemens étaient devenus très-rares à Conſtantinople. Sultan Mahomout avait pris le parti d'en faire conſtruire une à Scutary: il mourut, & Sultan Oſman la

fit achever. Muſtapha trouva cependant le moyen d'acheter dans ſa Capitale un terrain aſſez vaſte pour la moſquée qu'il voulait y bâtir ; ce Prince imagina pour ſuppléer aux habitations qu'il allait détruire, & pout doter la nouvelle Moſquée, de faire faire une jetée ſur un bas-fond du rivage de la Mer de Marmora, près des murs de la ville, afin d'y former un nouveau quartier

L'ignorance des architectes lutta long-temps & avec déſavantage contre les vagues de la Mer ; & l'avarice qui apprend toujours à ſes frais qu'il n'y a de vraie économie que dans les dépenſes faites à propos, fut enfin contrainte de céder à la néceſſité. Tout l'or que l'on avait prodigué juſques-là ne ſervit à rien ; il fallut recommencer ſur de nouveaux frais & en venir aux encaiſſemens ; ce dernier expédient réuſſit & l'ouvrage fut conſolidé.

La plupart des Turcs propriétaires des maiſons qu'on venait d'acheter pour placer la Moſquée, devinrent les locataires des nouvelles habitations, & les fermiers du nouveau temple, qui fut achevé ſous le regne de ſon fondateur. L'intérêt ou le zèle religieux des propriétaires ne préſenta à Muſtapha aucune contradiction dans l'achat des maiſons qui convenaient à l'exécution de ce plan. Sultan Soliman, le plus grand Prince des Ottomans, n'avait pas été ſi heureux dans une ſemblable circonſtance ; & ce trait m'a paru d'autant plus intéreſſant qu'il ſuffit pour donner une idée de la valeur légale des propriétés en Turquie.

L'emplacement de la Solimanie avait été décidé, & Sultan Soliman ſemblait n'être menacé d'aucun obſtacle dans les achats qui devaient lui

en assurer la propriété, lorsqu'un Juif qui possédait dans le centre de ce terrain une maison de peu de valeur, refusa de s'en défaire à aucun prix. On eut en vain recours à la prodigalité, cet Israélite fut inflexible, & son entêtement l'emporta sur son avarice. Tout ce qui environnait Sultan Soliman, accoutumé à voir plier l'univers devant ce Prince, applaudissait d'avance au spectacle de la maison du Juif détruite dans ses fondemens, & du Juif lui-même traîné au supplice : mais heureux les Princes qui ne confondent point l'homme & le Souverain, ne croient pas pouvoir disposer de leur autorité pour satisfaire leur dépit personnel ! heureux les Princes qui attendent que la justice ait prononcé dans leur propre cause, & dont l'ame est assez grande pour ne pas se contenter du suffrage de ceux qui les environnent.

Tel était Sultan Soliman ; il descendit du Trône pour interroger la Loi : Un homme, écrit-il au Mufti, veut élever un temple à la Divinité ; tous les Musulmans propriétaires du terrain qui doit former l'emplacement s'empressent de participer à cette bonne œuvre, en vendant leurs maisons ; un seul, & c'est un Juif, se refuse à toutes les offres : quelle peine mérite-t-il ? Aucune, répond le Mufti : les propriétés sont sacrées sans distinction d'individus, & l'on ne peut élever un temple à Dieu sur la destruction d'une loi aussi sainte. Elle est favorable au désir que le Juif a sans doute de laisser à ses enfans une propriété dont la valeur serait peut-être dissipée ; mais on peut prendre ce terrain à loyer : c'est le droit du Souverain, toutes les fois qu'il a besoin d'une maison. Il faut

donc paſſer un contrat de location pour le Juif & ſes deſcendans ; par ce moyen ſa propriété demeure intacte, & l'on peut enſuite abattre la maiſon & bâtir la Moſquée, ſans craindre que la prière des Muſulmans y ſoit réprouvée : le fetſa du Mufti fut exécuté.

Aux fondations des Moſquées ſe joint ordinairement celles d'écoles publiques où les enfans du quartier vont apprendre à réciter leurs prières. Pluſieurs gens riches font auſſi conſtruire des fontaines & des Namas-Giack (1), afin d'indiquer aux dévots Muſulmans la direction de la Mecque. C'eſt ſur-tout dans la campagne, où ce genre de luxe ſe développe avec profuſion. La ſuperſtition a multiplié ces petites fondations ; elles valent un grand nombre d'indulgences, & le Turc qui les obtient en trouve journellement le débit.

Celles dont les gens en place ont toujours beſoin pour ſe ſauver dans ce monde s'achètent un peu plus cher, & la néceſſité où ils ſont de ſe ménager la bienveillance du Grand-Seigneur, invite l'avarice, l'ambition & la crainte à des ſpéculations infinies, & dont les calculs ſont ſouvent fautifs. Le plus économique lorſqu'il réuſſit, eſt ſans doute de faire accepter au Grand-Seigneur une eſclave qui lui plaiſe, & qui ſoit aſſez reconnaiſſante pour employer ſon crédit en faveur de ſon premier maître. J'ai vu chez ma belle-mere une de ces Géorgiennes deſtinée par Aſma Sultane, au ſuprême honneur d'amuſer Sa Hauteſſe, & je n'ai vu très-diſtinctement en elle, qu'une fille de 18

(1) Terrain diſpoſé pour faire la prière. Une pierre ſur laquelle la profeſſion de foi eſt ordinairement écrite, eſt orientée de manière à indiquer le côté de la Mecque, en même-tems qu'une fontaine y ſert aux ablutions.

ans, médiocrement grande, extrêmement forte; & qui pouvait paſſer pour une aſſez jolie fille de cabaret; elle avait à la vérité de grands yeux noirs, dont la beauté, aſſez commune en Turquie, ſe ſerait diſtinguée par-tout ailleurs; mais ils étaient inanimés, & le ſurmé qui les noirciſſait n'y ajoutait rien d'agréable.

Je ne veux pas encourir le reproche de négliger des détails ſur cette drogue ſi fameuſe & ſi uſitée dans toute l'Aſie; c'eſt une poudre noire impalpable, & tellement volatile qu'elle s'attache d'une manière veloutée ſur un fil de laiton fixe au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en ſervir conſiſte à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon ſert de manche, ſans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarnirait de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, & enſuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laiſſer en-dedans de cils, deux raies noires, qui donnent à de beaux yeux, un air dur qu'ils n'avaient pas, & que les Turcs prennent pour un air tendre.

Ce qui paraîtra bien plus extraordinaire, c'eſt que les hommes eux-mêmes, & ſur-tout les vieillards, ont auſſi cette coquetterie. L'uſage du ſurmé eſt preſque général. Il eſt vrai qu'on lui attribue la vertu de fortifier la vue; mais il eſt plus certain que l'effet du ſurmé ne la ſatisfait pas (1).

(1) Cet uſage eſt moins commun dans le peuple, & ſemble appartenir plus particulièrement à l'opulence, & à une ſorte d'inaction néceſſaire à ce genre de beauté; on ſent en effet que cette poudre impalpable placée avec précaution ſur le bord des paupières, s'étendrait déſagréablement par une tranſpiration for-

Tout

Tout ce qui peut contribuer à l'entretien de la beauté, ou ſuppléer à ſon défaut, eſt ſaiſi dans ce pays avec une avidité extrême, & les Chiotes ſont à Conſtantinople en poſſeſſion de ce charlataniſme. Jamais leur art de rendre la peau fraîche n'a cependant éloigné le moment où elle doit ceſſer de le paraître : on pourrait même les accuſer de hâter la deſtruction de la beauté en Turquie, ſi l'uſage immodéré des bains d'étuves ne la détruiſait pas encore plus efficacement que le ſulimé.

La conſtruction de ces bains doit être décrite, afin d'en calculer les réſultats, après en avoir examiné les effets.

Deux petites chambres bâties en brique, revêtues en marbre ou en ſtuc, ſe communiquent, & ſont chacune éclairées par de petites coupoles percées en échiquier. Ce petit édifice eſt ordinairement joint à la maiſon par une chambre où l'on ſe déshabille. Des doubles portes en chaſſis, garnies de feutre, ferment la première & la ſe-

cée. Cependant le peuple, cette partie toujours la plus nombreuſe, dont le travail impoſe à la richeſſe pareſſeuſe un tribut journalier, a auſſi ſa manière de ſe décorer. Elle conſiſte, ainſi que chez preſque toutes les Nations ſauvages, à ſe couvrir les bras & les jambes, quelquefois la poitrine, de ſignes deſſinés par des piquûres, & qui frottés, avant d'être cicatriſés, avec quelque couleur, retient celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui réſulte de la poudre à canon, eſt la plus commune. Les préjugés ſemblent auſſi fournir le plus grand nombre des ſujets de ce bizarre tableau; les noms de Jeſus & de Mahomet diſtinguent le Chrétien & les Turcs que le même travail réunit. La galanterie a auſſi ſa part dans ce genre de décoration, & l'on voit ſouvent des vers amoureux, mêlés avec quelques paſſages du Coran; mais le genre de cette galanterie, n'eſt pas toujours aſſez prononcé pour que l'on ne puiſſe s'y méprendre.

Le ſulimé eſt une eſpèce de fard pour blanchir la peau, & dont l'effet eſt ſur-tout de la rendre luiſante.

conde partie de l'étuve. Une voûte ſouterraine, dont l'ouverture eſt extérieure, ſert de foyer. Cette voûte répond à la pièce du fond & échauffe ſurtout une chaudière placée immédiatement ſous le marbre du plancher de l'étuve, au plafond même de la voûte inférieure, où l'on entretient un feu de bois de corde; des tuyaux, diſpoſés dans l'épaiſſeur des murs, partent de l'intérieur de la chaudière & s'élevent en dehors de la coupole, pour évaporer l'eau, que l'on tient dans une continuelle ébullition. D'autres tuyaux qui partent d'un réſervoir, ſont également contenus dans la maçonnerie & fourniſſent de l'eau froide dans l'intérieur, par le moyen de robinets placés à côté de ceux qui donnent de l'eau chaude. De petites eſtrades de bois bien poli ſont diſpoſées pour s'y aſſeoir, & des rigoles taillées dans le marbre ſervent à l'écoulement des eaux que l'on verſe.

Ces bains particuliers, toujours échauffés vingt-quatre heures avant qu'on en faſſe uſage, ſont portés par cette méchanique à un tel degré de chaleur, qu'après s'être totalement dépouillé dans la chambre extérieure, & avoir chauffé des ſandales de bois très-élevées pour ne pas ſe brûler les pieds ſur les marbres du plancher, on ne peut cependant pénétrer dans la première pièce, qu'après avoir laiſſé un moment dilater ſes poulmons entre les deux premières portes; cela fait, on ne peut encore pénétrer dans la ſeconde étuve, ſous laquelle ſe trouve le véritable foyer, ſans prendre la même précaution; & l'on peut aſſurer que l'air de cette pièce eſt à celui de la première, comme ce dernier eſt à l'air extérieur.

Une tranſpiration ſubite, & qui ruiſſelle par tous les pores, eſt auſſi l'effet qu'on éprouve d'abord en y entrant; mais la violence de cette chaleur, & celle de ſes effets, n'empêchent pas que les femmes ne reſtent dans ces bains juſqu'à cinq & ſix heures de ſuite, & qu'elles n'y reviennent très-fréquemment.

Celles qui n'ont pas de bains particuliers vont aux bains publics; ils ſont toujours prêts & diſpoſés de manière à contenir une grande quantité de monde.

Quelques femmes un peu plus délicates & plus ſcrupuleuſes que d'autres, prennent cependant le bain pour elles ſeules, & s'y rendent avec des amies particulières; pour completter la fête, elles y font porter leur dîner; l'attrait d'une plus grande liberté, celui de converſer tout le jour enſemble, ſuffit ſans doute pour les dédommager d'avoir ſi mal choiſi le lieu de la ſcène.

Des baigneuſes nommées *Telleks*, la main paſſée dans de petits ſacs de ſerge frottent la peau juſqu'au deſſéchement. Elles ſe ſervent auſſi d'une argile très-fine, pêtrie avec quelques feuilles de roſe, & deſſéchée enſuite au ſoleil, comme d'une eſpèce de ſavon pour en frotter la tête, en y verſant de l'eau chaude avec de grandes taſſes de métal. Les cheveux des femmes ainſi nétoyés & parfumés, ſont enſuite réunis en une infinité de petites treſſes.

On ne retrouvera pas dans cette deſcription les perles, les diamans, les riches étoffes & tous les agrémens dont Milady Montagu s'eſt efforcée de parer ces bains. On croira difficilement auſſi que cette Dame y ſoit réellement entrée toute vêtue,

comme on le lui a fait aſſurer (1). Ce qui eſt très-certain, c'eſt qu'un trop grand uſage de ces étuves ouvre à la fin les pores au point de les rendre ſenſibles à l'œil. Il eſt également ſûr qu'une dilatation des fibres auſſi forcée, en altérant les formes, amène la décrépitude avant la vieilleſſe.

Ces bains publics répandus en très-grand nombre dans tous les quartiers de la ville, ſervent auſſi aux hommes, mais à des heures différentes de celles qui ſont deſtinées aux femmes. Un homme qui oſerait tenter d'y pénétrer lorſque les femmes y ſont raſſemblées, ſerait ſévèrement puni de ſon entrepriſe, quand même il aurait le bonheur d'échapper aux coups de taſſes (2), de ſandales (3) & de peſtemals mouillés (4). Les femmes Turques ſont ſur-tout inexorables, quand l'audace d'un homme n'a d'autre objet que celui de les inſulter; mais on ne pourra ſans frémir jetter un coup-d'œil ſur les ſuites funeſtes de l'abandon aveugle auquel elles ſe livrent quelquefois.

Je ne parle point de ces femmes dont les charmes ſont ſi ſouvent vendus à prix, & dont j'ai

(1) Dans la nouvelle édition des lettres de cette Dame, on aſſure cependant que tout ce qu'elles contiennent a été vérifié. Il ſemble que cette aſſertion de l'Éditeur devrait être accompagnée de preuves & d'autorités. Mais le Public n'eſt jamais difficile ſur les erreurs qui l'amuſent, l'intérêt qui perçoit ce tribut, n'eſt pas plus ſcrupuleux, & ceux qui n'aiment que la vérité doivent ſe borner à la préſenter ſans ſe charger de la défendre.

(2) *Taſſes*, mot Turc dont la prononciation & la ſignification ſont abſolument françaiſes.

(3) *Sandal*, ce mot a encore le même rapport avec notre langue, c'eſt une ſemelle de bois que le pied chauſſe au moyen d'une courroie qui l'embraſſe; mais il y a cette différence qu'en Turquie les ſandales ſont montées ſur deux traverſes de bois élevées de cinq à ſix pouces.

(4) *Peſtemal*, eſt un morceau d'étoffe, ſoie & coton, que la pûdeur s'eſt réſervé dans les bains.

rencontré quelques cadavres mutilés dans les environs de Conſtantinople. La cruauté des hommes qui les aſſaſſinent pour s'épargner la peine de les payer, ou même le danger d'être arrêtés, en les ramenant à la ville, eſt une de ces atrocités que l'avarice ou la crainte peuvent expliquer. Mais je parle des femmes d'une condition plus relevée, qu'une force irréſiſtible domine & qui s'échappent furtivement de leur priſon. Ces infortunées emportent toujours leurs diamans avec elles, & croient ne rien avoir de trop précieux pour celui qui les accueille. Le penchant funeſte qui les aveugle ne leur permet pas d'appercevoir que ces richeſſes même deviennent la cauſe de leur perte. Les ſcélérats qu'elles vont trouver ne manquent guère de les punir de leur témérité au bout de quelques jours, & de s'aſſurer la propriété de leurs effets par le crime le plus monſtrueux, & que le gouvernement s'empreſſe le moins de punir. On voit ſouvent flotter les corps dépouillés de ces malheureuſes dans l'intérieur du port ſous les fenêtres de leurs meurtriers, & ces redoutables exemples ſi capables d'intimider les femmes & de calmer une ſemblable fureur, ne les effraient, ni les corrigent.

C'eſt dans la vue d'empêcher que ces déſordres ne deviennent plus fréquens pendant les fêtes ſolemnelles, & les réjouiſſances publiques, que le Gouvernement interdit alors la ſortie des femmes.

La groſſeſſe annoncée dans le Sérail touchait à ſon terme, tous les préparatifs des fêtes étaient achevés, & l'on n'attendait plus que l'ordre du Gouvernement pour les commencer.

Je n'ai ſçu avec quelque certitude, que depuis mes liaiſons avec les Turcs, ce qui ſe pratique dans

l'intérieur du Sérail à l'occaſion des naiſſances, & je place ici ces détails pour n'y plus revenir.

Aux premieres douleurs, le Viſir, le Mufti, les grands Officiers & les Chefs des Corps Militaires ſont mandés au Sérail pour y attendre le moment de l'accouchement dans la ſalle du ſopha : c'eſt ainſi qu'on déſigne la pièce intermédiaire (1), qui ſépare la partie du Sérail qu'on nomme le Harem du reſte des bâtimens que le Grand-Seigneur occupe avec ſa maiſon.

Douze petites pieces de canon du calibre d'un quarteron, & qu'on nomme les pièces du ſopha, ſont rangées dans cette chambre qui a vue ſur la mer. Il y a auſſi une batterie de pièces Suédoiſes ſituée à mi-côte dans le bois de Cyprès qu'on nomme fort improprement les Jardins du Sérail, & les murs de Byſance qui ſervent d'enceinte au Palais ſont bordés en dehors d'une monſtrueuſe artillerie qui ſe croiſe avec celle de Tophana, ſituée vis-à-vis de l'autre côté du port.

Auſſitôt après l'accouchement, le Kiſlar-Aga ſortit du Harem avec l'enfant; c'était une Princeſſe, il vint la préſenter aux grands Officiers qui dreſſèrent acte de ſa naiſſance & de ſon ſexe, après quoi les pièces du ſopha firent leur ſalve qui ne pouvant guère être entendue que par la batterie à mi-côte, fut répétée par celle-ci & ſuivie de celle de la pointe du Sérail & de Tophana. A ces différentes ſalves ſuccédèrent celles de la Douane, de la Marine & de la Tour de Léandre (2).

(1) Cette piece ſe nomme chez les particuliers le Mabein odaſſi, & ce mot traduit littéralement veut dire la Chambre intermédiaire.

(2) Cette tour ſituée ſur un rocher iſolé en face de Conſ-

Les crieurs publics annoncèrent auſſi-tôt cette événement, & la Sultane, qui venait de naître, fut proclamée *Eibedoullach*, Dieu-donnée. On ordonna en même-tems les réjouiſſances dont la durée fut fixée à ſept jours ſur terre & trois ſur mer, ce qui ne s'était encore pratiqué que pour la naiſſance d'un Prince; mais on trouva convenable d'accueillir ainſi le premier enfant qui naiſſait après deux règnes ſtériles. Ces fêtes ſatisfaiſaient ſur-tout au beſoin extrême qu'on avait de s'égayer, & quoiqu'elles fuſſent très-diſpendieuſes & très à charge au peuple, les Marchands même ſe conſolaient d'être obligés de fermer leurs boutiques, parce que le deſpotime devait également fermer la ſienne.

En effet, tous les inſtrumens de la tyrannie qui ne ſervent d'ordinaire qu'à opprimer l'humanité, ſemblent ſervir uniquement à protéger la licence dans ces tems de réjouiſſances publiques. On voit renaître à Conſtantinople ce qui ſe prati-

tantinople, & plus près de Scutari que de la Capitale, eſt appellée par les Turcs *Kis-couleſſy* (la tour de la fille). Ils prétendent qu'elle a long-tems ſervi de priſon à une Princeſſe Grecque. Le nom que les Européens lui donnent, ferait préſumer qu'autrefois on la regardait comme la demeure de Héro; mais il faut une circonſpection extrême dans ces ſortes de conjectures, pour éviter le ridicule & même l'abſurdité. Des Voyageurs ont placé une colonne de Pompée à l'embouchure de la mer Noire, où cet illuſtre Romain n'a jamais été. Ils ont appellé du même nom, une autre colonne qui ſe voit à Alexandrie, & que très-certainement Pompée n'a jamais fait élever; & pour revenir aux environs de Conſtantinople, on voit ſur les bords du Pont-Euxin une tour antique, reſtée parmi les débris de pluſieurs autres de même conſtruction, leſquelles bâties en ligne de diſtance en diſtance, ſervaient jadis à ſignaler les bateaux coſaques dont on redoutait les pirateries ſur les bords de la mer Noire. Cette tour iſolée manquait de nom dans ce pays d'ignorance & de barbarie, & nos Européens qui ont la manie oppoſée de vouloir tout ſavoir & tout expliquer, l'ont nommée la tour d'Ovide.

quait dans l'ancienne Rome au tems des Saturnales. Il eſt permis aux Eſclaves de reſpirer, de s'égayer devant le Maître, & même de s'égayer à ſes dépens; de nouveaux acteurs s'emparent de la ſcène, on offre aux Grands le ſpectacle de leurs propres ridicules, & ces Grands confondus avec le peuple ſont contraints par l'uſage d'en rire eux-mêmes, ou du moins de paraître s'en amuſer.

Au reſte on doit concevoir qu'un Gouvernement qui ſemble étouffer la joie par ſa nature, ne peut la forcer à paraître qu'en diſparaiſſant lui-même; & la pauvre humanité toujours facile à tromper, toujours prompte à ſe faire une illuſion flatteuſe, lorſqu'elle perd de vue ſes tyrans, profite d'un inſtant de relâche pour ſaiſir cette lueur faible & paſſagère de félicité.

Les Grecs ſur-tout naturellement gais & bruyans, ſe livrent dans ces occaſions à toute l'intempérance de la joie, & paſſent rapidement de l'oppreſſion au bonheur, de l'humiliation à l'inſolence.

Examinons préſentement la décoration de ce nouveau théâtre, & mettons les acteurs en ſcène.

Des poteaux plantés à trois ou quatre pieds de diſtance devant les boutiques & ſur le bord des trottoirs qui prolongent les deux côtés de la rue, ſont réunis à leur extrémité ſupérieure par des arceaux qui joignent auſſi les maiſons. Cette petite charpente recouverte enſuite en branches de lauriers, mêlées de papiers friſés de différentes couleurs, forme des berceaux auxquels on ſuſpend des feuilles d'oripeaux, que le moindre vent agite avec bruit, leur ſurface brillante réfléchit la lumière des lampes de verre & des

lanternes colorées dont on garnit tout l'édifice. Les portes des particuliers ſont également décorées avec une recherche proportionnée à l'importance ou à la vanité du propriétaire ; mais les maiſons des Grands offrent dans leur décoration le plus grand excès de magnificence. Les rues qui y aboutiſſent ſont recouvertes, juſqu'à une certaine diſtance, en berceaux aſſez élevés pour que les lampes & les découpures ne gênent point le paſſage des gens à cheval : on conduit ces portiques ainſi décorés juſques dans les cours intérieures des Palais, & là des ſalles conſtruites exprès, richement meublées, éclairées par une quantité de luſtres dont la lumière ſe répète dans un nombre infini de miroirs, préſentent aux curieux un point de repos dont le maître fait les honneurs ſuivant la qualité des perſonnes qui s'y arrêtent. D'autres ſe bornent à faire meubler le deſſous de leur porte dont les deux battans ouverts, invitent à s'y arrêter, & à prendre une taſſe de café ou d'autres rafraîchiſſemens que le maître ordonne toujours, & que ſes gens s'empreſſent de diſtribuer.

La porte du Viſir & celle du Jéniſſaire Aga (1) ſont ſur-tout remarquables par la ſomptuoſité des décorations, & par la profuſion des colifichets qui y ſont bizarrement mêlés aux ornemens les plus riches. On ne peut voir ſans étonnement

(1) *Pacha Capouſſi* & *Aga Capouſſi*, la Porte du Pacha & la Porte de l'Aga, déſignent l'hôtel du Viſir & celui du Général des Jéniſſaires. Un homme du peuple, ou même un homme inférieur à celui dont il parle, dit auſſi, j'ai été, ou j'ai ſervi à la Porte d'un tel ; mais le terme de *Capou* ou *Capi* (Porte), prononcé ſeul, déſigne toujours le Palais du premier Miniſtre, le lieu où l'on traite toutes les affaires.

cette ſalle du Divan, ce Tribunal redouté & l'effroi de la nature, paré pour quelques jours, ne préſenter que des images riantes.

Des lanternes tournantes ſur leſquelles on a peint des figures ridicules, & ſouvent obſcènes, mêlées avec des tranſparens où ſont écrits le nom de Dieu, ſes attributs, le chiffre du Grand-Seigneur ou quelques jeux de mots; des morceaux de miroirs taillés en ſoleil, pour donner de l'éclat à ces illuminations, amuſent la multitude dont l'affluence ne tarit pas. Les gens les plus graves (1) par leur âge & l'importance de leur emploi, n'en ſont pas moins ſenſibles à ces imitations triviales & puériles. J'ai vu un petit Palais conſtruit par un Européen avec des rognures de verre & de la colle de poiſſon, acheté mille écus par le Viſir pour figurer dans ſa boutique.

Tant de profuſion chez les Miniſtres & les Grands, porterait ſans doute à croire que dans cette circonſtance, l'illumination du Sérail efface toutes les autres.

Un cordon de lampes décorent la première porte, & quelques lanternes colorées éclairent les

(1) L'envie d'obliger un Turc de mes amis, m'avait engagé à porter à ſon fils un aſſez joli colifichet, l'enfant ſe plaiſait fort avec moi, & je me faiſais une fête du plaiſir qu'il allait avoir, lorſqu'à l'aſpect de ce joujou, je le vois ralentir ſa marche, entrer gravement, regarder mon préſent avec une indifférence réfléchie, s'aſſeoir de l'air du monde le plus ſérieux, & ſe concentrer triſtement dans ſon petit orgueil. Bientôt après arrive le grand-père, & par un contraſte ſingulier, le vieillard ſe récrie ſur ſa gentilleſſe de l'ouvrage, s'établit ſur le tapis pour le mieux conſidérer, le retourne, l'examine par-tout, s'en amuſe & finit par le baiſer. Cette ſcène me parut d'abord étrange; mais une plus longue habitude en Turquie m'apprit depuis tout ce qu'elle avait d'inſtructif & de piquant pour un obſervateur.

paſſans que la curioſité dirige vers la porte qui ſépare les deux cours. Cette porte eſt ainſi que la première entrée fort meſquinement éclairée ; mais cependant aſſez pour faire diſtinguer de vieux drapeaux, de grandes haches, quelques boucliers ; des maſſes d'armes, des oſſemens de poiſſons qui paſſent pour os de géants, & quelques autres objets de pareille importance (1) ; mais la porte de la ſalle d'armes qui ſe trouve à gauche en entrant dans cette cour, offre dans le genre des anciennes armures des choſes vraiment curieuſes à voir (2). La monnaie plus agréablement décorée préſente un tableau tout-à-fait différent. Un nombre infini de lampes ſe réfléchiſſent dans une tapiſſerie de piaſtres (3), d'Iſelottes (4), de paras (5), & de ſequins (6) tout neufs, qui forment différens deſſins. C'eſt auſſi le ſeul endroit du Sérail où les curieux ſoient paſſablement accueillis par le Zarp-hana-Eminy (7). Si tout annonce dans la ville que le Deſpotiſme a laiſſé le champ libre aux plus grands excès d'une joie

(1) Dans cette première réjouiſſance on avait joint à ces trophées une vieille mître d'Evêque ſuſpendue à la clef de la voûte.

(2) La pièce la plus remarquable de ce dépôt eſt une catapule ; c'eſt peut-être la ſeule qui exiſte, mais les Turcs en font ſi peu de cas, que ce n'eſt qu'en parcourant l'intérieur de ce magaſin que j'y ai découvert par haſard cette précieuſe antiquité enſevelie ſous un tas de décombres. Ce magaſin d'armes était autrefois une Egliſe Grecque.

(3) Monnaie qui équivaut à 3 liv.

(4) Pièce de trente paras, 2 liv. 5 ſ.

(5) Petite pièce d'argent valant 6 deniers.

(6) Pièce d'or : il y en a de plus ou moins de valeur, & les plus connues dites *Zéremapouls*, valent aujourd'hui 9 liv. en obſervant cependant la différence de 20 pour cent, que les monnaies du Grand-Seigneur perdent par le change du commerce avec l'Europe.

(7) Intendant de la monnaie.

fantaſtique, on ſent également à l'aſpect vraiment lugubre de la première cour du Sérail, que l'intérieur de cette formidable enceinte eſt encore l'aſyle impénétrable où le Deſpotiſme dans un loiſir inquiet, attend le moment de diſſiper cette ivreſſe de liberté momentanée qui anime tous les individus.

On ne peut en effet conſidérer la gaieté exceſſive du peuple, que comme un accès de frénéſie, capable d'allarmer le Deſpote, s'il en permettait la durée. J'ai déja dit que les Grecs ſe diſtinguaient ſur-tout par leur joie inſolente & effrénée. Cependant les Juifs toujours occupés du commerce, toujours tourmentés par la ſoif du gain, après avoir tiré tout le parti poſſible de la fabrication & de la vente des lanternes, vont enſuite débiter des bouffonneries à la porte des Grands où l'on diſtribue des paras à tous les baladins qui s'y arrêtent.

Pluſieurs gens en place établiſſent devant leur hôtel des comédies à demeure, dont les ſujets variés, mais toujours du genre le plus indécent, ſont joués à la grande ſatisfaction du public. Au reſte ſi les mœurs ſont peu ménagées dans ces divertiſſemens, le Gouvernement ne l'eſt pas davantage. On voit à chaque inſtant des troupes de Grecs & de Juifs repréſenter les différentes Charges de l'Empire & en exercer les fonctions, de manière à les tourner en ridicule. Dans cette fête dont je fus témoin, le coſtume du Prince lui-même, & celui de toute ſa ſuite ne fut point reſpecté. Une troupe de Juifs eut l'audace de le contrefaire; il eſt vrai qu'on ne tarda pas à réprimer l'inſolence de cette imitation, elle fut inter-

dite : mais on laiſſa jouer le Grand-Viſir, & dès-lors aucune charge ne fut épargnée.

J'ai vu entr'autres un faux Stambol Effendiſſy (1), auquel on laiſſait exercer tranquillement une juſtice diſtributive aſſez ſévère. Le haſard le fit rencontrer avec le véritable, ils ſe ſaluèrent réciproquement avec beaucoup de gravité, & continuèrent chacun leur route. Une autre troupe qui imitait le Jéniſſaire Aga fut s'emparer de l'hôtel de ce Généraliſſime pendant qu'il était à faire ſa ronde, & ſes gens traitèrent le maſque avec autant de diſtinction que s'il eût été leur maître. A ces plaiſanteries ſuccédèrent d'autres facéties encore moins aimables, & qu'on ne réprima pas davantage. De prétendus Officiers des Ponts & Chauſſées ſuivis de paveurs, dépavoient la porte des particuliers qui ne ſe rachetaient pas à trop bon marché. D'autres maſques ſous l'accoûtrement de pompiers, rançonnaient d'une autre façon ; en un mot, on jouait les vexations de tout genre, & pour les bien jouer on les imitait au naturel. A la fin tout cela devenait onéreux & très-incommode ; mais le terme expiré, le bâton reparut & tout rentra dans l'ordre (2).

Le Deſpotime fut cependant contraint de reſpecter encore la liberté pendant les trois ſoirées deſtinées aux feux d'artifice ſur mer.

Le corps de la Marine, celui des Dgébedgis (3),

(1) Lieutenant de Police de Conſtantinople.

(2) Les Beſeſtins offrent dans les Donanemas le coup-d'œil le plus riche. Celui des Jouailliers eſt ſur-tout éclatant en pierreries, que les marchands y étalent, & ces marchés couverts ſont ce qu'il y a de plus curieux & de plus véritablement magnifique. Les Tcharchis, autres marchés, où toutes les drogueries ſont raſſemblées, m'ont auſſi paru paſſablement décorés.

(3) Dgebedgis, ce corps ne peut être aſſimilé à aucun des

& le corps de l'Artillerie, s'étaient préparés à fournir chacun un feu d'artifice pour trois nuits conſécutives. De grands radeaux traînés au milieu du port en face de Yalikiosk (1), où le Grand-Seigneur devait ſe rendre, furent diſpoſés pour offrir le ſpectacle conſolant de la priſe de Malte, ou celui de quelques combats dans leſquels les Mahométans battent toujours infailliblement les Chrétiens. Beaucoup de pétards, encore plus de fumée & ſi peu de feu, qu'à peine dans les beaux momens, on diſtingue les murailles du château de carton qu'on attaque, ne donnent pas une grande idée du génie des Artificiers. Ils n'ont pas non plus de merveilleux ſuccès dans l'art de tirer des fuſées d'honneur. Le plus grand nombre de ces fuſées, après avoir langui ſur le chevalet, vont s'éteindre dans la mer, avant que la garniture ait le tems de prendre feu.

Les fuſées de gerbe, plus légères, mieux proportionnées s'élèvent un peu davantage; mais la plupart s'allument lentement, faute d'avoir bien diſpoſé les mêches, & ſe dirigent d'une manière très-irrégulière; il faut pourtant convenir que ces défauts même donnent aux bouquets d'artifice des Turcs un air de profuſion & une durée qui les rend fort agréables; l'applaudiſſement n'eſt cependant général qu'au moment où les malheureux Grecs ou Juifs, loués pour porter un habit à l'Européenne, à défendre l'aſſaut avec quelques ſerpen-

nôtres. Son ſervice eſt d'avoir ſoin des armes, des poudres & de tous les uſtenſiles de guerre qui ſe conſervent en magaſin.

(1) Le Kiosk de la Marine, il eſt ſitué en dehors du Sérail ſur le bord de la mer, & ſert à toutes les cérémonies relatives à la flotte, ainſi qu'au débarquement & à l'embarquement du Grand-Seigneur.

taux dont la proviſion s'épuiſe bien vîte, ſont aſſaillis, culbutés & accablés en raiſon de leurs vêtemens de tous les coups de poing que le droit de la guerre autoriſe, & que leur qualité d'infideles ne leur permet pas de rendre.

Le plaiſir d'aſſommer les Chrétiens eſt pour les Turcs un ſi grand régal, que les favoris de Sultan Mahamout, d'ailleurs gens fort aimables, n'imaginèrent rien de mieux pour amuſer leur Maître dans une fête qu'ils lui donnèrent dans l'intérieur du Sérail : ils trouvèrent auſſi le ſujet ſi ſimple & ſi naturel, qu'ils n'héſitérent pas à faire prier les Ambaſſadeurs Européens de prêter leur garde-robe. On fit endoſſer ces habits à des Juifs toujours deſtinés à être battus, & toujours prêts à ſe laiſſer battre quand on les paie. Tous les courtiſans du Grand-Seigneur convinrent auſſi que jamais cette canaille n'avait mieux gagné ſon argent que ce jour-là. Paſſe pour les Juifs aſſurément, mais fallait-il prêter des habits, & nos Européens n'auraient-ils pas dû ſentir l'inconvénient qu'il y a toujours à ſe laiſſer repréſenter d'une manière ridicule.

Les réjouiſſances étaient à peine terminées qu'on annonça une nouvelle groſſeſſe ; elle donna naiſſance à Sultan Sélim, & la Princeſſe Eibéd Oullah ſon aînée fut mariée à l'âge de ſix mois à un Pacha fixé dans ſon Gouvernement, qu'on avait plus d'envie de dépouiller que de favoriſer, & qui ſentit auſſi bien plus vivement la néceſſité d'envoyer annuellement cent mille piaſtres pour l'entretien de ſa jeune épouſe, que l'honneur d'une auſſi belle alliance.

Melek Pacha éprouva auſſi dans ce genre un

déſagrément qui dut lui paraître encore plus ſenſible. Jeune, aimable, & parvenu à la place de Capitan-Pacha (1), il jouiſſait tranquillement dans ſon intérieur du plaiſir de n'avoir qu'une ſeule femme qui fixait tous ſes ſoins, dont il était tendrement aimé. La bienveillance de ſon Maître venait de l'élever à la dignité de Viſir (2), & rien ne manquait à ſon bonheur, lorſqu'une ſœur du Grand-Seigneur, veuve pour la ſixieme fois, le vit paſſer dans une cérémonie publique. Frappée de la bonne mine de Mellek, cette vieille Sultane le demande à ſon frere, qui ſur le champ fit ſignifier à l'Amiral qu'il l'honorait de ſon alliance. Ce fut un coup de foudre; mais il n'y avait pas de remède, & Mellek fut forcé de congédier ſa femme ſur le champ : elle ne ſurvécut que peu de jours à ſon malheur; & le Pacha plus courageux ou moins ſenſible ſe réſigna; il continua de plaire, il plut même au point que le Grand-Viſir, pour ſe débarraſſer d'un concurrent dangereux, fit donner à Mellek un Gouvernement qui le débarraſſa lui-même des empreſſemens de ſa vieille Princeſſe (3).

(1) *Capitan Pacha*, en mer cette dignité eſt la même que celle d'Amiral; mais elle ne peut lui être aſſimilée, lorſque la flotte eſt déſarmée. Cette charge ne donne que le rang de Pacha à deux queues. Elle eſt cependant occupée quelquefois par des Viſirs du bang, c'eſt-à-dire, des Pachas, qui par leur rang portent le même bonnet que le Grand-Viſir, & ſiégent au Divan du Grand-Seigneur pendant qu'ils habitent Conſtantinople.

(2) On appelle Viſir tous les Pachas à trois queues. Il ne faut donc pas confondre cette dignité avec celle de Grand-Viſir. Celui-ci eſt diſtingué par le Sceau de l'Empire, le cacher du Grand-Seigneur. Il poſſéde le premier inſtrument du Deſpotiſme. On le nomme par cette raiſon Viſir Aſem, le Grand-Viſir.

(3) On a déja vu que les Sultanes ne peuvent ſortir de Conſtantinople. Le Deſpotiſme craint ſans doute qu'en les laiſſant s'éloigner avec leurs maris, l'enfant mâle qui naîtrait échappât à ſes coups.

Sultan

Sultan Muſtapha continuait à s'occuper des finances en dépouillant ſoigneuſement les comptables, & en s'appropriant par la voie des confiſcations ce que les prévaricateurs avaient volé dans l'Empire. Déja Sa Hauteſſe jouiſſait de la ſatisfaction d'avoir complétté pluſieurs Haſnés (1), & de les avoir mis ſous le ſcellé, mais c'était peu de choſe encore au gré de ſa paſſion dominante, il réſolut d'attenter à la fortune du Pacha de Bagdad. La conduite indépendante de ce Gouverneur offrait à la vérité plus d'un prétexte au déſir de le dépouiller; mais il était plus aiſé de prononcer cet arrêt que de l'exécuter: la richeſſe & l'éloignement ſont de grands moyens de défenſe.

Muſtapha ſe flatta cependant de ſurprendre ſon ſujet qu'il n'eſpérait pas de dompter; un Capidgi-Bachi (2), porteur en apparence d'un témoignage

(1) Haſné veut dire tréſor, & ſe dit de la totalité du tréſor du Souverain, mais ce mot s'emploie auſſi comme expreſſion numéraire, & dans ce cas il déſigne dix mille bourſes, qui, à la différence près du change, valent quinze millions; & c'eſt lorſque cette ſomme complette eſt raſſemblée dans des coffres qu'on y met le ſcellé, comme on ferme un ſac de 1200 liv. Muſtapha prenait un tel plaiſir à cette occupation qu'il ſacrifiait tout pour groſſir ſon tréſor. Il fit vendre à l'encan beaucoup de bijoux, & même il envoya à la monnaie tout ce qui lui fut donné par la Cour de Danemarck en vaiſſelle d'or ou d'argent, lors de la concluſion de ſon Traité avec la Porte.

(2) Capidgi-Bachis: eſpèce de Chambellans qui prennent ſous le bras ceux qui ſont admis à l'audience du Grand-Seigneur & les conduiſent devant ſa Hauteſſe. Ils ſont auſſi chargés de toutes les commiſſions extraordinaires qui ont pour objet l'exécution des ordres du Sultan, de quelque nature qu'ils ſoient. Raſſembler des vivres, lever des troupes, confirmer un Pacha, lui ſoutirer de l'argent, lui couper la tête avant de le dépouiller, ou après l'avoir dépouillé de ſes richeſſes; en conduire un autre en exil, ſouvent l'empoiſonner en route, tout cela eſt du reſſort des Capidgis-Bachis, c'eſt le caſuel de leur emploi. Les Salachots, (Ecuyers) ſont employés aux mêmes fonctions dans des rapports plus ſubalternes; & le plus ou le moins d'adreſſe dans l'exécution des ordres dont ils ſont porteurs, décide de leur avancement.

de bienveillance, mais eſſentiellement muni d'un ordre adreſſé aux juges du Divan de Bagdad, pour abattre la tête du Pacha, ſe rendit auprès de lui : de ſon côté, le Gouverneur attentif à tous les émiſſaires de Conſtantinople, & connaiſſant aſſez les ſucceſſeurs à l'Empire Grec, pour les craindre eux & leurs préſents (1), fit viſiter le Capidgi avant de l'introduire au Divan, trouva l'ordre ſecret dont il était porteur, lui fit couper la tête, & envoya cette tête au Grand-Seigneur pour toute réponſe. D'autres tentatives ne furent pas plus heureuſes, & ces exemples imités par d'autres Pachas moins riches & moins éloignés que celui de Bagdad, encouragèrent à la réſiſtance, & réduiſirent la Porte à la ſeule reſſource d'aſſaſſiner ou d'empoiſonner ceux de ſes Officiers qu'elle voulait punir. Dans ce cas l'émiſſaire déguiſé de ſon mieux, & muni d'un ordre qu'il tient caché, tâche d'approcher le proſcrit, choiſit, s'il ſe peut, le moment du Divan, ſaiſit l'inſtant de tuer ſon homme, préſente ſon ordre, & ne court plus de danger, s'il a été aſſez adroit pour ne pas manquer ſon coup. Voilà ce qu'on appelle une juſtice éclatante ; mais le poiſon demande moins de courage, & l'on commence à le préférer pour cette raiſon.

Ceux des Pachas ou autres vexateurs qui par une rétribution habituelle d'une partie de leurs rapines, ſavent aſſouvir l'avidité de la Sublime porte, jouiſſent de la portion qu'ils ſe réſervent avec une ſorte de ſécurité ; mais ils ne préſervent leur fortune après leur mort qu'en la confiant à celui qui gère leurs affaires, ou à quelque

(1) *Timeo Danaos & dona ferentes.*

homme, ſur la probité duquel ils croient pouvoir compter. Cependant ces fidéi-commis expoſent à de terribles dangers, & la crainte de ſe perdre, ou du moins celle de perdre ſa propre fortune, portent ſouvent à l'infidélité. On pourrait peut-être ajouter à ces motifs la tentation ſi naturelle de s'approprier les biens du défunt dans un pays où le mot d'honneur & celui de probité ſont à peine connus.

On jugera parfaitement des procédés du Gouvernement Turc en matière de ſucceſſion, par la manière dont le fiſc compta avec des gens d'affaires de Rakub Pacha, qui depuis long-temps avait épouſé une ſœur du Grand-Seigneur.

Ce Viſir, célebre par l'activité de ſon ame, l'atrocité de ſon caractere, & la fineſſe de ſon eſprit, mourut en place, & dans ce période de crédit qui ſemblait ne laiſſer aucun motif d'inquiétude à ſes gens d'affaires; mais ſa fortune les rendait comptables, & les calculs exagérés de Sultan Muſtapha pouvaient les montrer coupables. Cependant le ſcellé fut appoſé au nom de Sa Hauteſſe, qui ſe réſerva l'examen de la ſucceſſion.

Un Turc revêtu de la charge de Tréſorier du feu Grand-Viſir, fut arrêté à l'inſtant du ſcellé, ainſi qu'un Arménien qui avait été conſtamment le Banquier de ce Miniſtre; ces deux malheureux enchaînés dans les priſons du Sérail, éprouvaient à chaque inſtant la terreur de la mort que leurs gardiens ſe plaiſaient à leur inſpirer. On leur faiſait payer leur nourriture au poids de l'or, & les moindres facilités, les moindres adouciſſemens leur étaient vendus au prix le plus exorbitant. Enfin ils rendirent leurs comptes, & l'examen

que le Grand-Seigneur prit la peine d'en faire lui-même, ne ſervit qu'à prouver leur innocence, mais l'avidité trompée par cet examen, eut recours aux tourmens pour obtenir l'aveu d'un fidéi-commis qui n'exiſtait pas.

Le Boſtandgi-Bachi fut chargé de cette horrible vexation; les délations les plus calomnieuſes furent écoutées. On ſuppoſa des ſommes énormes paſſées ſecrétement dans leurs mains, & la queſtion la plus cruelle fut employée toujours ſans fruit, quant à la découverte de la vérité, mais utilement pour l'avarice du Prince, qui engloutit la plus grande partie des richeſſes que l'Arménien tenait du commerce de ſon pere. Le Tréſorier éprouva le même ſort, & fut contraint de racheter ſa vie au prix de toute ſa fortune, après avoir ſubit les tourmens les plus cruels.

Telle eſt la juſtice que le Deſpote exerce légalement ſans doute, puiſqu'aucune loi ne réclame contre ces atrocités, & que l'habitude de les ſouffrir étouffe juſqu'à la plainte.

Voyons actuellement la juſtice rendue dans les tribunaux Turcs, ſur un code écrit, révéré par l'opinion & commenté par des magiſtrats départis à cet effet. Et vous qui juſtement touchés des inconvéniens & de la multiplicité de nos formes judiciaires, avez oſez dire, ſans pouvoir aſſurément le penſer, que la juſtice chez les Turcs était préférable à la nôtre; examinez avec attention le tableau que je vais vous offrir, & ſi vous en avez le talent, tâchez d'indiquer quelques remèdes à la ſurabondance qui nous nuit, corrigez notre intempérance, mais ne nous vantez pas la famine.

Le Grand-Seigneur eſt en même temps le ſucceſſeur au Califat & le chef du Gouvernement militaire; ſon deſpotiſme eſt établi ſur le Coran, & l'interprétation de ce livre eſt excluſivement attribuée au corps des Ulemats; tout doit être ſoumis à la loi, tout doit obéir au Souverain. Ces deux pouvoirs ont la même ſource; on apperçoit déja le choc & les débats qui doivent naître entre deux puiſſances, dont le droit eſt égal, & dont les intérêts ſont différens : on voit également que le pouvoir de ſe nuire les réunit ſouvent, & les contraint à des égards & des ménagemens réciproques.

En effet ſi les Ulemats peuvent faire parler la loi à leur fantaiſie, & animer le peuple contre le Souverain, celui-ci peut d'un ſeul mot dépoſer le Mufti, l'exiler, & même le perdre auſſi-bien que tous ceux de ſon corps qui lui déplaiſent. La loi & le deſpote, doivent également ſe craindre & ſe reſpecter; mais le deſpote, s'il n'eſt pas un imbécille, emporte néceſſairement la balance, il diſpoſe de tous les tréſors, de tous les emplois & de la vie de tous ſes ſujets, il a de terribles moyens pour ſe faire obéir.

Examinons actuellement l'uſage du pouvoir, ſoit de la part du Grand-Seigneur, ſoit de la part des Juges.

Plus le pouvoir du Grand-Seigneur eſt étendu, moins il eſt facile de limiter celui des Officiers qui le repréſentent. Les Pachas ſont dans toute l'étendue de l'Empire Ottoman les Gouverneurs & les fermiers de leurs Pachaliks; ils y donnent à chaque diſtrict des gouverneurs & des fermiers particuliers; ceux-ci diſtribuent dans chaque can-

ton d'autres ſous-fermiers non moins deſpotes; de manière que dans cette cruelle hiérarchie, chaque ſubalterne perçoit le double de ce dont il eſt comptable.

Si le droit du fermier peut s'exercer d'une manière ſi deſtructive ſur le revenu annuel de chaque territoire, le gouverneur de la province armé d'un pouvoir plus vaſte & plus redouté, détruit encore avec bien plus d'audace & de facilité. Il eſt le maître de multiplier les vexations, les avanies & les déprédations de tout genre au gré de ſes deſirs avides. Le moindre prétexte ſuffit pour citer à ſon tribunal ceux qu'il lui plaît de citer, & l'homme riche aux pieds de l'homme inſatiable, n'eſt jamais innocent.

Cependant le Souverain, obſervateur tranquille en apparence, attend pour punir le vexateur que le produit des vexations ſoit ſuffiſant, pour mériter une place dans ſon tréſor particulier; mais ſi le Grand-Seigneur ſemble ne guetter que l'homme en place, en vain un homme riche voudrait échapper au deſpotiſme, en ſe tenant dans l'obſcurité, il ſera bientôt revêtu d'un emploi qui donnera, tôt ou tard, au Prince le droit de compter avec lui. Cet homme n'a donc rien de mieux à faire que de commencer par compter avec les autres, & de réduire le fruit de ſes rapines en argent comptant pour le cacher plus facilement. On a déja vu que les gens de loi ſont les ſeuls qui puiſſent jouir tranquillement de leur fortune, & je ne parlerai point des ſujets Chrétiens ou Juifs. Ceux-ci mépriſés, inſultés même par le portefaix Muſulman qui les ſert, ne peuvent être conſidérés par le Gouvernement,

que parce que leur induſtrie accumule des richeſſes que les avanies journalières font refluer par le canal des gens en place, dans le goufre où le Souverain engloutit tout.

On pourrait croire ſur la foi des Européens, que la douane eſt plus douce chez les Turcs que chez les autres Nations. Les Francs n'y paient en effet que trois pour cent. Je veux bien ne pas mettre en ligne de compte les avanies qu'ils eſſuient d'ailleurs dans tous les genres; ce ſont des étrangers : leur poſition n'entre point dans l'examen des mœurs & du Gouvernement des indigènes. Ceux-ci ſont aſſujettis à payer ſept pour cent de douane, & dix ſur beaucoup d'articles de conſommation; par une clémence que l'on affecte auſſi de vanter, on perçoit ce droit en nature : mais qu'en réſulte-t-il ? Que ſur cent turbots qu'un pêcheur apporte, on lui prend les dix plus beaux, & qui valaient ſeuls tout le frétin qu'on lui laiſſe.

Conſultons préſentement les livres de Loi, & voyons comment ont fait les interpréter dans les Tribunaux.

Tout doit être jugé ſur la dépoſition des témoins. C'eſt la première loi du Légiſlateur des Arabes. On ne peut donc ſe préſenter en Juſtice, ſans que le demandeur & le défendeur en ſoient également pourvus : il n'y a donc point de procès ſans faux témoins. L'art du Juge conſiſte à deviner par des interrogations captieuſes à laquelle des deux parties il doit adjuger le droit d'affirmer, & ce premier jugement décide le procès : ſi une partie nie, l'autre eſt admiſe à prouver; de ſorte que conduit en Juſtice par un

homme que je n'ai jamais vu, pour lui payer une ſomme que je ne lui ai jamais due, je ſerai contraint de la lui payer ſur la dépoſition de deux témoins Turcs qui affirmeront ma dette. Quel eſt le moyen de défenſe qui me reſte ? Ce ſerait de convenir que j'ai dû ; mais d'aſſurer que j'ai payé. Si le Cadi n'eſt pas gagné, il m'adjugera les témoins, j'en trouverai bientôt moi-même, & il ne m'en coûtera qu'une rétribution fort modique pour les gens qui auront pris la peine de ſe parjurer pour moi, & le droit de dix pour cent au Juge qui m'a fait gagner ma cauſe.

C'eſt toujours celui qui gagne qui paie les frais ; la crainte de perdre l'argent qu'on a ne réprime donc pas le deſir de s'emparer de celui des autres ; & les peines portées contre les ſuborneurs de témoins & contre les faux témoins eux-mêmes (1), doivent être rarement prononcées, le Juge dont ils font fructifier le domaine, leur doit des ménagemens.

Un Turc voulait dépouiller ſon voiſin d'un champ qu'il poſſédait très-légitimement. Ce Turc commence par s'aſſurer d'un nombre ſuffiſant de témoins prêts à dépoſer que le champ lui avait été vendu par le propriétaire ; enſuite il fut trouver le Juge & lui remit 500 piaſtres pour l'engager à autoriſer ſon uſurpation. Cette démarche prouvait aſſez l'iniquité de ſa demande. Elle indigna le Cadi, il diſſimula, écouta les parties, & ſur ce que le légitime poſſeſſeur n'oppoſait

(1) La peine portée contre les faux témoins eſt de les promener dans les rues ſur un âne, la tête du coupable tournée du côté de la queue de l'animal ; mais je n'ai jamais vu cette loi miſe à exécution.

que l'inſuffiſance de ſon titre de poſſeſſion : vous n'avez donc point de témoins, lui dit-il? Eh bien, j'en ai cinq cens qui dépoſent en votre faveur; il montra alors le ſac qu'on lui avait remis pour le ſéduire, & chaſſa le ſéducteur.

Ce trait qui fait honneur à l'intégrité du Juge, n'en fait pas ſans doute à la loi; elle eſt toujours la même, & tous les Cadis ne reſſemblent pas à celui que je cite.

Dans les cauſes compliquées, les parties ajoutent aux témoins, la précaution de ſe munir d'un Fetfa du Mufti; mais ces déciſions, comme je l'ai déja obſervé, n'étant donnée par le Chef de la Loi que ſur l'expoſé qu'on lui préſente, chaque partie en obtient facilement une qui lui eſt favorable.

On n'a pas non plus terminé ſon affaire par un jugement formel qui donne gain de cauſe. Il n'y a de certain que les frais qu'il faut payer. Si la partie adverſe fait naître un nouvel incident, il faut plaider encore, & payer de nouveau les frais.

Un avantage précieux de la Loi civile chez les Turcs, ſerait ſans doute le droit qu'elle donne à chaque particulier, de plaider lui-même ſa cauſe; mais que lui reſte-t-il de cet avantage dans un pays où le jugement eſt arbitraire? De-là vient que les Juifs, les Arméniens & les Grecs ont conſervé à leurs Chefs une eſpèce de juriſdiction civile à laquelle ils ſe ſoumettent quelquefois, pour éviter que le fonds du procès ne ſoit dévoré par le Cadi qui le jugerait; mais excepté les Juifs qui ſont plus ſoumis à leur Kakam que les Chrétiens à leur Patriarche, il eſt aſſez commun

que la partie lézée évoque l'autre aux Tribunaux Turcs, qui finiſſent alors par s'enrichir de leurs dépouilles reſpectives.

La Loi concernant les Eſclaves les ſoumet à celui qui les achete, invite à les bien traiter, ou à les vendre quand on n'en eſt pas content, & les Eſclaves ne peuvent être reçus en témoignage ni pour ni contre leur Maître.

Le nommé Draco, Grec, puiſſamment riche, poſſédait deux belles maiſons de campagne contiguës au village de Tarrapia ſur le canal de la mer Noir à trois lieues de Conſtantinople, il y paſſait l'été avec toute ſa famille, & pluſieurs Eſclaves Chrétiennes qui le ſervaient : on avait établi dans ſon voiſinage un chantier pour la conſtruction d'un vaiſſeau. Un des conſtructeurs Turc profita de cette circonſtance pour courtiſer une des Eſclaves Chrétiennes. Draco la ſurprit, la maltraita, & pour ſe venger, elle mit le feu aux deux maiſons qui furent totalement conſumées. A ce trait de noirceur, elle ajouta l'audace de s'en vanter; & Draco craignant avec raiſon de nouveaux effets de fureur de cette méchante créature, la fit enlever nuitamment & conduire chez un Juif, avec ordre de l'enfermer ſoigneuſement & de la vendre au plutôt de manière à l'éloigner pour toujours. Cependant cette Eſclave trouve le moyen de crier par la fenêtre qu'elle eſt Turque. La populace s'aſſemble, la garde arrive, la maiſon du Juif eſt enfoncée : on conduit la fille chez le Viſir, là elle affirme de nouveau qu'elle eſt Turque, que Draco l'a retenue Eſclave & l'a maltraitée pour l'obliger de ſe faire Chrétienne, qu'elle a mis le feu à ſa maiſon pour

ſauver une Muſulmane. On loua ſon zèle, on remercia la providence, & Draco fut pendu deux jours après l'incendie, devant ſes maiſons qui fumaient encore.

On demandera ſans doute ce qu'eſt devenue la loi qui n'admet pas le témoignage des Eſclaves contre leur Maître, celle qui condamne un incendiaire aux flammes, & celle qui admet le défendeur à plaider lui-même ſa cauſe; rien de tout cela ne fut examiné; un Chrétien ne mérite pas tant d'égards en Turquie.

Après avoir vu périr l'innocent, voyons comment la loi traite les criminels. On ne peut le dire ſans horreur, c'eſt pour ces monſtres qu'elle a des ménagemens. En effet la loi qui condamne l'aſſaſſin à perdre la vie, permet aux plus proches parens du mort de lui faire grace. On conduit le criminel ſur le lieu du délit : celui qui fait l'office de bourreau fait auſſi celui de médiateur; il traite juſqu'au dernier moment avec le plus proche parent du mort ou avec ſa femme qui ſuit ordinairement pour aſſiſter à l'exécution. Si les propoſitions ſont refuſées, le bourreau exécute la ſentence; ſi elles ſont acceptées, il reconduit le coupable au Tribunal pour y être abſous. Cependant l'accommodement a rarement lieu, parce qu'il y a une ſorte d'opprobre attachée à vendre le ſang de ſes parents ou de ſon mari; mais on ſent qu'en vertu d'une loi pareille, nous verrions quelquefois parmi nous les plus lâches & les plus exécrables aſſaſſins jouir en paix du fruit de leurs crimes.

Un jeune Turc preſſé d'hériter avait aſſaſſiné ſon pere, & fut condamné ſur les plus fortes preu-

ves à avoir la tête tranchée. Un de ſes amis, compagnon de ſes débauches, court chez ſon Juge avec une forte ſomme; là il apprend que la ſentence eſt déja prononcée; il ne ſe décourage point, il preſſe le Juge, que la vue du tréſor avait déja perſuadé : je ne puis, dit-il à ſon client, abſoudre votre ami que ſur une preuve de ſon innocence plus forte que celle qui l'a montré coupable. Ayez le courage de vous déclarer l'aſſaſſin de ſon pere, produiſez deux témoins : je vous condamnerai à ſubir la peine qui vient d'être prononcée contre votre ami, il rentrera dès ce moment dans tous ſes droits, & pourra vous faire grace L'entrepriſe était ſans doute haſardeuſe, un parricide ne devait pas inſpirer une grande confiance. Cependant le coupable fit grace au meurtrier ſuppoſé, & cette atrocité préparée par la loi eut un plein ſuccès.

Pour que les voleurs de grands chemins ſoient punis, il faut qu'ils ſoient arrêtés en flagrant délit. Le Légiſlateur Arabe devait ſans doute ce ménagement à une nation qui ne vivait que de rapines. Auſſi les Etats du Grand-Seigneur ſont-ils infeſtés de ces brigands qu'on nomme Haidouts, ils y commettent les plus grandes horreurs, & les efforts que le Gouvernement fait rarement, pour les réprimer, & qu'il fait toujours alors d'une manière mal-adroite, ne tendent jamais qu'à les diſperſer & à les éloigner de la Capitale. S'ils commettent quelques aſſaſſinats dans un village, le Cadi qui s'y tranſporte, en rançonne les habitans, ſans s'occuper de la recherche des coupables. C'eſt auſſi par cette raiſon que le premier ſoin des habitans de la campagne eſt toujours de

chercher à ſouſtraire la connaiſſance du crime aux Juges, dont la préſence eſt plus dangereuſe que celle des voleurs. Ceux-ci ſont en Turquie, ce que ſont dans nos villes, les ouvriers qui n'ont pas la maîtriſe. On les punit quand on peut les ſurprendre au travail; ils quittent leur métier, lorſqu'ils ſe ſont enrichis, racontent leurs chefs-d'œuvre, acquièrent de la conſidération, & parviennent à des emplois qui leur donnent le droit d'exercer leur induſtrie.

Le dogme du Coran, qui enjoint de ſe ſoumettre aux décrets de la providence, ne ſemblait pas devoir être compris dans le Code criminel; cependant un Turc ayant tué un Chrétien d'un violent coup de bâton ſur le crâne, le Juge après s'être fait repréſenter l'inſtrument du meurtrier, & avoir bien & duement vérifié la qualité du bois dont était fait le bâton, prononça qu'elle était trop légère pour que le Chrétien fût mort du coup ſans une volonté directe de la providence, à laquelle il n'appartenait pas aux hommes de s'oppoſer. On ne retrouverait pas aiſément le chapitre du Coran, d'où cette Sentence a été tirée, mais il paraît indubitable que ſi le Chrétien eût commit l'aſſaſſinat en queſtion ſur la perſonne d'un Turc, le Juge n'aurait jamais penſé qu'il fût l'exécuteur des ordres de Dieu.

Outre les procès qui ſuivent les formes judiciaires d'informations, de vérifications de titres & d'appels aux Tribunaux ſupérieurs, toutes les querelles particulières & les accuſations de premier mouvement ſont portées ſur le champ au Tribunal, lorſqu'une partie le requiert, ſans que l'autre puiſſe ſur-tout héſiter de s'y rendre, ſi la querelle

a eu lieu en préſence du peuple. Au ſeul mot de Juſtice, on voit toujours la multitude prendre fait & cauſe contre celui qui s'y refuſe, le nom de la Juſtice eſt ſacré chez toutes les nations. C'eſt le point central de l'eſprit humain, on peut s'y méprendre, on peut chercher à l'éluder, on peut travailler à faire illuſion aux autres, on peut ſe la faire à ſoi-même, la Juſtice règne toujours inviſiblement, & le crime ne lui rend pas moins hommage que la vertu.

Chaque quartier à ſon Mekkemé (1), dans lequel un Cadi eſcorté de ſon Naïb (2), ſiége à toute heure du jour, pour y écouter les plaintes, & rendre une juſtice d'autant plus prompte que les frais ne manquent jamais de ſuivre immédiatement la ſentence.

Celle que le Stambol Effendiſſy (3) exerce ſur tout ce qui a rapport à l'approviſionnement de la Capitale, paraît être plus déſintéreſſée, & n'a cependant qu'une apparence plus noble & plus majeſtueuſe. Il fixe le prix des denrées, le fait publier, & veille par lui-même ou par le moyen d'un Subdélégué nommé Murtaſib ſur l'intégrité des poids & des meſures. Précédé de quatre Jéniſſaires en habit de cérémonie & le bâton à la main, cet Officier monté ſur ſon cheval parcourt la ville ayant à ſes côtés un de ſes gens tenant en main des balances déployées. Un autre porte des poids, un troiſième un marteau, & le reſte du cortège

(1) Mekkemé : Tribunal où ſe rend la juſtice.
(2) Naïb, premier Clerc de Juge.
(3) Stambol Effendiſſy : le Lieutenant de Police de Conſtantinople ; c'eſt le premier degré qui conduit un homme de Loi aux grandes charges qui ſont, ainſi que celle-ci, à la nomination du Grand-Seigneur, ſans égard à aucun rang d'ancienneté.

eſt armé de bâtons & d'autres inſtrumens néceſſaires pour punir les coupables.

Ce grouppe eſt toujours précédé par quelques hommes déguiſés qui vont furtivement ſaiſir un pain ſur une boutique, les balances & les poids d'un vendeur de fruits ou d'autres denrées, & tout autre objet qui peut convaincre le délinquant de ſa friponnerie.

Le pain apporté au Magiſtrat eſt placé dans la balance en oppoſition aux poids qu'il doit peſer, tandis que le Boulanger déja ſaiſi, & en préſence de ſon Juge, attend le mot qui doit le renvoyer abſous, lui faire donner la baſtonnade, ou même lui impoſer quelque punition plus ſévère encore, comme celle d'avoir l'oreille clouée à ſa boutique; enfin même celle d'être pendu, ſi le Juge a un peu d'humeur; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que le véritable Boulanger, le propriétaire du four, celui dont on punit la friponnerie, n'eſt pour rien dans cette affaire, il conſerve tranquillement chez lui le produit journalier du faux poids que l'on punit, & laiſſe à un de ſes garçons, au maître Valet de ſon four, tout le danger & tous les inconvéniens de ſa malverſation. Celui-ci s'oblige moyennant un double ſalaire, à repréſenter ſon maître, & cet avantage eſt ſollicité par le ſecond garçon, quand le premier eſt pendu; cela ne décourage perſonne. Il faut cependant convenir que les punitions ne ſont pas à beaucoup près auſſi fréquentes, qu'elles ſont fréquemment méritées.

La rétribution que les maîtres Boulangers paient au Stambol-Effendiſſy eſt conſidérable, & ſi ce Magiſtrat doit empêcher les grands abus & les

friponneries bien avérées, il a auſſi un extrême intérêt de leur donner certaines facilités dans leur commerce, pour s'aſſurer à lui-même le tribut qu'ils lui paient; mais il ne doit aucun égard aux petits Marchands qui courent les rues, leurs poids, leurs balances ſont ſaiſis & briſés à coups de marteau pour la moindre imperfection, & la baſtonnade complette ordinairement la cérémonie, à moins que ces malheureux ne ſachent ſe tirer d'affaire, comme on s'en tire en Turquie, les plus adroits s'accommodent même avant d'être traduits devant le Juge, & obtiennent meilleur marché des gardes déguiſés qui les arrêtent, & qui chemin faiſant, font ainſi valoir leur petit emploi.

A ces précautions priſes pour aſſurer la fidélité dans la vente des comeſtibles, le Gouvernement ajoute la fixation des prix; mais on n'en paie pas moins ce que les choſes valent; ſous le Deſpotiſme, la multitude eſt facilement trompée. Ce n'eſt pas un état d'aiſance que le peuple demande, il n'en a pas l'habitude; mais il a quelquefois des accès de douleur & de déſeſpoir. Il prend alors le ton & le caractère de ſon maître, il veut être obéi, & il croit l'être quand pour remédier aux plaintes que lui arrache l'exceſſive cherté des vivres, le Viſir ordonne de les vendre à plus bas prix, & que ſorti *incognito* pendant la publication de cette loi, ce Miniſtre a fait pendre un garçon Boulanger. Perſonne ne s'informe à quel titre on a ſacrifié ce miſérable; mais tout le monde en trouve le pain meilleur.

Comment un ſi grand mépris pour l'humanité peut-il être accompagné, chez les Turcs, de la plus

plus bizarre bienfaiſance envers les animaux les moins utiles à la ſociété? Sans doute que la barbarie même a beſoin de quelque relâche, elle écraſe les hommes ſous le poids d'un ſceptre de fer; mais elle ſourit aux objets dont la nullité ne lui laiſſe aucune inquiétude, & l'orgueil du deſpotiſme, en confondant tous les êtres, choiſit ſes favoris dans les plus faibles.

C'eſt ſans doute par ce principe que le Gouvernement, en exerçant le plus rigoureux monopole ſur le bled qui ſe conſomme dans la Capitale par une extraction ruineuſe au Cultivateur, & une diſtribution moins onéreuſe aux Boulangers qu'aux conſommateurs, accorde tant pour cent en faveur des tourterelles. Une nuée de ces oiſeaux vient fondre aſſiduement ſur les bateaux qui traverſent le Port de Conſtantinople, & tranſportent cette denrée à découvert, ſoit pour l'emmagaſiner, ſoit pour l'envoyer en mouture, ſans que les bateliers s'oppoſent jamais à l'avidité de ces oiſeaux. Cette facilité qu'on leur donne de glaner ſur les bleds les attire en ſi grand nombre, & les familiariſe au point que j'en ai vu ſur les épaules des rameurs attendre une place vacante pour aller à leur tour ſe remplir le jabot.

C'eſt encore d'après des obſervations très-peu réfléchies que les voyageurs ont prôné la charité des Turcs envers d'autres animaux.

Il y a dans Conſtantinople une grande quantité de chiens de la même race que ceux des bergers, c'eſt-à-dire, à muſeaux & à oreilles de renard. Ces animaux répandus dans tous les quartiers de la ville ſemblent avoir la même origine; mais ils n'ont point de maîtres particuliers, & ceux de

chaque canton font à frais communs une guerre ſévère aux marodeurs qui paſſent leurs limites. On reconnaît à leurs mines triſtes, à une démarche faible & languiſſante, ainſi qu'à leur exceſſive maigreur, ceux de ces animaux qui n'étant pas nés dans des quartiers à boucheries ſont réduits aux ſeules ordures que l'on jette, & qu'ils ſont encore trop heureux de devoir au défaut de Police qui les leur abandonne. La prodigalité des enfans qu'ils ſont fort ſoigneux de careſſer, leur procure auſſi quelque reſſource. Les femelles de cette claſſe indigente obtiennent auſſi quelquefois un bout de natte entre deux bornes pour alaiter leurs petits; mais malgré ces faibles ſecours, tous ceux qui ne ſont pas voiſins des boucheries de la ville, font très-peu d'honneur à la charité turque. Toujours miſérables, toujours plus ou moins étiques, ſouvent mutilés, ils ſemblent réclamer contre les voyageurs qui ont exalté les charmes & les douceurs de leur exiſtence (1).

On a pareillement célébré comme une bonne œuvre, l'uſage où ſont les Turcs de nourrir les chats avec des foies de mouton, diſtribués à ces animaux par de pieux perſonnages qui ſe vouent à cette ſainte action. Cela ne ſerait à la vérité ni plus ſot, ni plus étrange que l'hiſtoire des tourterelles; mais un fait ne prouve pas l'autre, & tout ce qui tient aux mœurs, mérite une diſcuſſion réfléchie & circonſtanciée.

Ainſi que les Juifs, les Turcs ont des viandes défendues; la loi leur preſcrit de ſaigner & de

(1) On ne reconnaîtra pas dans cette deſcription la race de chiens que nous nommons chiens Turcs, ils ne ſont pas plus connus en Turquie que les lits à la Turque, les robes à la Turque, & toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom.

laver celles qu'ils mangent; elle leur interdit auſſi l'uſage de certaines parties de l'animal, telles que les foies, les poumons, &c. Les bouchers doivent donc pourvoir au débit des articles qui ne peuvent convenir qu'aux Chrétiens.

Des *Dgiherdgis* (vendeurs de foie) portant ſur l'épaule un long bâton qui ſuſpend leur marchandiſe, l'annoncent en criant à tue-tête, mais ne la donnent jamais gratis; la quantité de moutons que l'on tue dans une ville immenſe où l'on conſomme d'autant moins de bœufs, que les Turcs en ſont peu friands, multiplie néceſſairement ces vendeurs de foies qui parcourent journellement les rues pour les débiter en gros aux Chrétiens qui les mangent, & en détail aux vieilles femmes, qui par-tout affectionnent leurs chats, ſans en être plus charitables; mais l'oiſiveté qui cherche à ſe diſtraire, offre encore aux Dgiherdgis, un autre genre de débit très-abondant.

La manière d'être d'un Turc, aſſez aiſé, pour n'avoir rien à faire, eſt de ſortir journellement de chez lui pour aller s'aſſeoir de préférence dans une boutique de Marchand de tabac à fumer. Là, ſous le prétexte d'eſſayer quelque nouvelle qualité de tabac, il fume pluſieurs pipes ſans rien payer, & jouit encore par-deſſus le marché, du coup-d'œil des paſſans, qui de leur côté admirent l'indolente gravité du Turc, & le reſpect de deux ou trois valets qui ſe tiennent debout à ſes côtés, les mains croiſées ſur leur ceinture. Dans cette poſition, le premier vendeur de foies qui paſſe, s'arrête, vante le talent qu'il a de raſſembler tous les matoux du quartier, dit quelques bons mots pour égayer ſon Excellence, en obtient

la permiſſion d'opérer. Les paſſans s'arrêtent, les chats ſe raſſemblent en un clin-d'œil au mot du guet, les épaules du Marchand en ſont couvertes, ils ſe ſuſpendent à ſes habits : le Marchand ſe hâte de donner un repas à ſes convives, l'homme important que cette ſcène a diverti la lui paie, & l'Européen qui ne ſait pas la langue, ou qui la ſait mal, & ne vit point avec les Turcs pour étudier leur génie & leurs mœurs, croit voir un acte de charité, le publie, & n'accrédite qu'une erreur.

Les hommes ont un ſi grand beſoin de s'entr'aider, que les vertus ſecourables devraient ſans doute leur être plus familières, qu'elles ne le ſont en général. Ces vertus ſemblent offrir un remède naturel à l'infortune & aux néceſſités qui nous ſont communes; & dans ce rapport, elles devraient être exercées avec plus zèle & d'empreſſement chez les peuples opprimés; mais le deſpotiſme détruit les ſentimens d'humanité & de commiſération dans les victimes qu'il immole; comme il en eſt dépourvu lui-même, il n'inſpire aux hommes qui gémiſſent ſous l'oppreſſion que le déſir d'opprimer à leur tour; ce n'eſt qu'à l'ambition de tyranniſer les autres, que la tyrannie doit ſes eſclaves; & la perſécution eſt ſi naturelle en Turquie, qu'il y exiſte un engagement, une formule expreſſe de ne pas ſe nuire.

Un Turc qui avait été Couchetchy-Bachi (1) ſous le regne des trois Favoris que Sultan Mahamout fut contraint de ſacrifier, & dont j'ai déja dit un mot au commencement de ces Mé-

(1) Coucherchy-Bachy, c'eſt le Grand-Prévôt de l'Hôtel, le Lieutenant du Boſtandgi-Bachi.

moires, avait été très-lié avec mon beau-pere. Le Gouvernement faiſait encore uſage de ſon intelligence & de ſes talens pour les perquiſitions ſecretes : des affaires de ce genre l'avaient conduit à Péra (1), il voulut faire connaiſſance avec moi, & paraiſſant regretter que ſes affaires ne lui permiſſent pas de reſter plus long-temps, il partit en promettant de revenir dans peu : déja il était à moitié de l'eſcalier où je le reconduiſais, lorſque s'arrêtant & ſe retournant avec vivacité vers un de mes gens qui me ſuivait, apportez-moi vîte, lui dit-il, du pain & du ſel. Je ne fus pas moins étonné de cette fantaiſie que de l'empreſſement qu'on mit à la ſatisfaire. On lui apporte ce qu'il avait demandé ; il met d'un air myſtérieux ſur un petit morceau de pain, une pincée de ſel, mange le pain avec une gravité dévote & me quitte, en m'aſſurant que je pouvais déſormais compter ſur lui. Je me fis expliquer tout ce que cette formule contenait d'important & de ſignificatif (2); cependant on verra que ce même homme devenu Viſir ſous le nom de Moldovandgy-Pacha, a été pour le moins bien tenté de violer ſon ſerment à mon égard. Quoi qu'il en ſoit, ſi ce genre de ſerment n'eſt pas toujours religieuſement reſpecté, il ſert du moins

(1) Péra, fauxbourg dans lequel habitent les Ambaſſadeurs & preſque tous les négocians étrangers, excepté les Français qui ſont pour la plupart réunis à la Galata. Mais il ne faut pas croire que ces deux quartiers ſoient affectés exclusivement aux Européens. Les Turcs, les Grecs, les Juifs, les Arméniens y forment une population de plus de cinquante mille ames, à laquelle ſe réuniſſent deux ou trois cens Européens ou ſoit-diſant tels.

(2) Les Turcs croient que la plus grande ingratitude eſt d'oublier celui dont on a reçu la nourriture, elle eſt repréſentée par le pain & le ſel dans cette formule.

assez souvent de frein pour modérer l'esprit de vengeance auquel les Turcs sont naturellement portés. Leur fureur se manifeste rarement dans la chaleur du premier mouvement, jamais ils ne se battent en duel; mais ils assassinent, & c'est ainsi que se terminent chez eux toutes les querelles qui ne s'accommodent pas. L'offensé aiguise alors publiquement son couteau, ou prépare ses armes à feu : quelques amis cherchent à le calmer, d'autres l'excitent & l'encouragent au meurtre; mais aucunes mesures ne tendent à prévenir le crime que ces préparatifs annoncent. L'ivresse doit cependant précéder le crime. Il faut que le vin donne à un Turc le degré de courage dont il a besoin pour servir sa colère. Parvenu à ce point il sort de la taverne, & dès-lors il n'y a plus de salut pour l'offenseur que dans la maladresse de l'offensé. Si le meurtre est consommé, & que la garde qui n'est jamais armée que de bâtons (1), se mette à la poursuite de l'assassin; on le voit alors donner de véritables preuves de courage, il se défend comme un lion, on dirait que le crime a élevé son ame, & s'il succombe, les menaces de ses camarades décident bientôt les

(1) Les patrouilles qui parcourent la ville pour le bon ordre & la sûreté publique, ne sont armées que de bâtons en forme de petites massues, dont le gros bout est trempé dans de la résine. Lorsque quelque coupable veut profiter de son agilité pour échapper à cet arme, il est bientôt renversé par l'adresse des gardes à lancer ces bâtons dans les jambes de celui qui fuit. On voit même souvent des gens culbutés de cette manière, sans avoir d'autres torts que d'aller trop précipitamment à leurs affaires. C'est une petite gentillesse qui exerce les gardes dans le talent d'arrêter les coupables; mais lorsque ceux-ci ont des armes à feu, ils se font respecter de si loin, que les gardes sont alors plus attentifs à éviter leur rencontre, qu'ardens à les poursuivre.

parens du mort à un accommodement qui laiſſe jouir le coupable de la haute conſidération que cet événement lui aſſure (1).

Ce n'eſt donc que quelques mercenaires Turcs, quelques Chrétiens ou quelques Juifs qui fourniſſent des exemples de punition publique, en réparation des meurtres qu'ils peuvent commettre. Dans ces cas, le coupable conduit à la Porte, y reçoit ſa ſentence : aucun appareil n'accompagne ſon ſuplice ; & j'en ai rencontré qui traverſaient la foule qui ſe trouve ordinairement dans les rues, en cauſant avec celui qui devait les exécuter. Les criminels avaient ſeulement les mains liées & le bourreau les tenait par la ceinture. C'eſt le moment de négocier avec les parents du mort & de travailler à l'accommodement dont je viens de parler. Des gens m'ont aſſuré qu'il y avait eu des marchés de ce genre qui avaient manqué par la ſeule avarice du coupable. Ce fait paraît dénué de toute vraiſemblance, mais s'il pouvait être vrai, ce ſerait ſans doute, parce que ſous le deſpotiſme les richeſſes ſont tout, & la vie peu de choſe.

L'habitude de mépriſer les Chrétiens & d'honorer les Turcs a établi l'uſage de placer la tête coupée du vrai Croyant ſur ſon bras qu'on recourbe à cet effet ; & celle de l'infidele ſur ſon derriere.

Il ne manquerait aux Turcs, pour compléter leur barbarie, que d'imiter la nôtre en étendant la peine d'un crime perſonnel juſqu'à couvrir de

(1) Il n'y a point à cela d'exagération, on ne dit jamais qu'en éloge, un tel a tué tel autre ; celui qui en a tué dix eſt le héros de ſon quartier, point de bonne fête ſans lui, ſon amitié vaut une ſauve-garde.

l'infamie de ſon ſupplice les innocents qui ont le malheur d'appartenir au coupable. On grave au contraire ſur la pierre ſépulcrale le nom du mort, & le genre de ſon ſupplice; & j'ai connu un Européen qui fut à ce ſujet fort mal reçu par une femme Grecque, très-conſidérable, dont le mari venait d'être pendu pour une tracaſſerie de Cour. Il crut devoir la plaindre de cet événement, il inſiſtait ſur-tout ſur le genre du ſupplice : Comment vouliez-vous donc qu'il mourût ? s'écria la femme en fureur : Apprenez, Monſieur, que perſonne dans ma famille n'eſt mort comme un Baccal (1). L'Européen interdit, ſe retira en ſouhaitant à tous ſes parens une heureuſe fin. Ce préjugé, bien différent du nôtre, s'explique encore par le deſpotiſme. Être puni pour crime d'État, c'eſt avoir figuré ſoi-même dans l'État. On ne dépend jamais que pour commander à ſon tour, c'eſt l'orgine de l'eſclavage; c'eſt l'aliment de la vanité des Eſclaves, & le ſeul ſentiment d'honneur qui puiſſe avoir lieu ſous le deſpotiſme.

Quoiqu'on ait vu que l'ivreſſe porte les Turcs au crime, & leur donne la force de le commettre, & quoique la loi leur défende l'uſage du vin, les tavernes à Conſtantinople ſont auſſi publiques & auſſi nombreuſes que nos cabarets le ſont dans nos villes; le Gouvernement les rançonne & les protége; ceux des Turcs qui y vont, s'y enivrent toujours, & la conſommation du vin devenue un revenu du fiſc, eſt donnée à ferme à un Intendant nommé Charab Emini (2).

(1) Baccal, marchand Epicier : ils meurent ordinairement dans leur lit. C'eſt l'état que l'on a coutume de mettre en oppoſition avec l'état le plus diſtingué.

(2) Charab Emini, Intendant du vin; charge que le Gouver-

Cet officier perçoit les droits d'entrée, mais la police des tavernes appartient, ainſi que la rétribution qu'on en tire, au premier Magiſtrat & aux Gouverneurs particuliers des quartiers où elles ſont ſituées.

J'ai déja dit que dans les fêtes ſolemnelles, on fermait les tavernes, afin d'éviter pendant ce temps, les funeſtes effets de la débauche habituelle du peuple. La police appoſe le ſcellé ſur la porte de chaque taverne; mais un guichet ménagé en deſſous, & que la police feint de ne pas appercevoir, y conſerve une entrée toujours publique; il n'en coûte que de s'incliner un peu pour ſe ſouſtraire à la loi & s'enivrer à ſon aiſe.

Les trois jours de Bairam excitent cependant une ſorte de ſollicitude de la part du Gouvernement pour prévenir les déſordres que l'ivreſſe pourrait occaſionner. Le Ramazan qui précède ces fêtes, eſt le mois lunaire deſtiné au jeûne, & ſon époque eſt annuellement devancée de onze jours. Ce temps d'abſtinence que Mahomet a copié du jeûne des Chrétiens, conſiſte chez les Turcs, ainſi qu'il conſiſtait dans la primitive Égliſe, à ne prendre aucune nourriture pendant que le ſoleil eſt ſur l'horizon. On apperçoit aiſément que la partie de la révolution lunaire qui détermine le Ramazan vers le ſolſtice d'hiver, le rend alors moins pénible que celle qui le place dans le ſolſtice d'été, vu la longueur des jours & l'exceſſive chaleur qui accompagne alors ce

nement ne donne jamais qu'à un Turc; il eſt le fermier de cette partie des octrois, & perçoit les droits, ſoit à titre de Ferme, ſoit à titre de Régie.

temps d'abſtinence; mais la claſſe qui travaille, ſemble ſupporter ſeule, toute la rigueur du Ramazan; privée pendant le jour d'un verre d'eau pour ſe déſaltérer ou ſe rafraîchir la bouche, le coucher du ſoleil ne lui préſente qu'un repas frugal, avec le repos de la laſſitude que la priere & la néceſſité de manger avant le jour, viennent encore interrompre.

Le Ramazan préſente un tableau bien différent chez les gens aiſés: c'eſt la molleſſe qui s'endort dans les bras de l'hypocriſie, & ne ſe réveille que pour ſe livrer au plaiſir de la bonne chère, de la muſique, & de tout ce qui peut dédommager la ſenſualité de l'ennui de l'abſtinence.

Soumis à la révolution d'un tems marqué par la loi, & toujours preſſé d'en voir arriver le terme, un Turc pendant le Ramazan ne ſe laſſe point de compter les heures & les minutes, il s'environne de toutes les montres & de toutes les pendules qu'il poſſède: c'eſt auſſi l'époque où Genève perçoit la plus grande partie du tribut que ſon induſtrie impoſe aux Turcs. Ce commerce avantageux s'accroîtrait encore infiniment, ſi par une double quadrature, diſpoſée de manière à raccourcir le ſpiral des balanciers ou à élever graduellement le point de ſuſpenſion des pendules, on parvenait à avancer la marche des aiguilles & à la retarder par l'inverſe de cette même opération, relativement au coucher du ſoleil, que les Turcs placent toujours à douze heures, je pourrais garantir auſſi qu'uniquement ſenſibles à ce réſultat diurne, ils ne s'appercevraient pas que les oſcillations précipitées ou retardées, en diviſant la différence, altéreraient la durée de chaque heure en particulier.

La montre la plus réguliere ne ſuffit cependant pas pour déterminer le moment de rompre le jeûne; les crieurs de Moſquées placés dans les galeries des minarets, y obſervent la diſparition du ſoleil, & c'eſt à celui de Sainte-Sophie à donner le premier ſignal, en chantant l'invitation à la priere, que les autres Muezzins répètent chacun ſur ſon minaret. A cette époque l'impatience des Turcs, donc les plus dévots commencent toujours par l'ablution, ſe porte généralement au plaiſir de fumer, c'eſt le premier de leurs beſoins.

Mais ſi les Turcs attendent que le ſoleil diſparaiſſe, pour ſe permettre quelque nourriture, ils n'ont pas moins de ſoin de bien conſtater le commencement de la nouvelle lune pour entrer en Ramazan; en général ils n'accordent une pleine & entière confiance aux calculs aſtronomiques que pour entrer en fête. On remarque en effet que cette lune conſacrée à l'abſtinence n'a ordinairement que vingt-huit jours, & que les gens préposés pour obſerver cette planète & venir en faire une déclaration juridique à la Porte, apperçoivent toujours un peu tard le premier trait de lumière qui en déſigne le renouvellement, mais en revanche ils ſont bien moins ſcrupuleux pour affirmer l'apparition de la lune ſuivante qui détermine le Bayram, & que des ſalves d'artillerie annoncent au public.

Cependant ces fêtes qui ſuccèdent au tems d'abſtinence chez les Turcs, ne peuvent être comparées à la ſolemnité qui ſuit le carême chez les Chrétiens, & l'on ne retrouve une ſorte d'imitation de l'Agneau Paſchal que dans le *Courban Bayram*, le Bayram du ſacrifice. Cette ſeconde fête paſ-

chale n'a lieu que ſix ſemaines après la première. Le Grand-Seigneur, tous les Grands & tous les particuliers en état d'en faire la dépenſe, immolent ce jour-là, un ou pluſieurs moutons. On ſoigne à cet effet une quantité proportionnée de ces animaux, dont on peigne la laine, & dont on dore les cornes; & l'inſtant d'offrir ces holocauſtes doit être calculé ſur celui où le même ſacrifié ſe conſomme à la Mecque.

L'époque du Bayram eſt auſſi celle des conſommations du luxe; chaque individu ſe procure, donne ou reçoit des habits neufs. C'eſt encore le tems des parties de plaiſir dans tous les genres; elle entraînent toujours quelques déſordres & quelques vexations de la part des promeneurs qui ſe répandent alors dans les villages qu'on trouve à trois ou quatre lieues de Conſtantinople, & dans leſquels les Turcs vêtus de neuf, bien abſous & toujours bien armés, croient pouvoir tout commettre impunément & tout exiger des malheureux Grecs qui y végètent.

Les aqueducs qui conduiſent l'eau à Conſtantinople ſervent ſouvent de but aux promenades des Turcs; mais l'on juge bien que ce n'eſt ni pour admirer l'architecture de ces édifices, ni pour juger de la ſalubrité des eaux, que les curieux s'y rendent en foule. Ils ont grand ſoin d'y faire porter du vin, & les choſes dont ils aiment à ſe régaler; ils s'établiſſent dans des Kioks délabrés que les Empereurs ont fait conſtruire en même temps que les édifices deſtinés à raſſembler les eaux de pluie & à les conduire à la capitale.

Les aqueducs que les Turcs ont été contraints de ſubſtituer aux anciennes citernes, ſont ſi mal

conſtruits, que leur comparaiſon avec l'aqueduc des Grecs a dû donner à celui-ci une aſſez grande réputation. Cet édifice bâti du temps de Juſtinien, ne préſente toutefois rien d'intéreſſant ni du côté de la hardieſſe ni du côté de la légéreté. On y voit encore moins le bon goût de l'architecte, qui ſemble ne s'être attaché qu'à tromper l'œil par la coupe des piles, en lui préſentant l'apparence des maſſes en l'air, tandis que ces cônes renverſés forment des renforts beaucoup trop ſaillans dans leurs baſes. Un mêlange de grands arceaux gothiques & de petits arcs à plein-ceintre, ne ſont ni plus hardis ni plus agréables, & j'ai ſeulement obſervé avec quelque intérêt que cet édifice pouvait fixer l'époque où le bon goût de l'architecture a commencé à ſe dégrader chez les Grecs.

Les aqueducs des Turcs ſont d'un genre plus déterminé; nulle proportion dans le deſſin, nul choix dans les matériaux, aucun talent, aucune propreté dans leur emploi; on eſt étonné de l'immenſité du travail, on eſt indigné de ſon imperfection, & tout annonce également que la force a fait agir l'ignorance, & que l'avarice l'a ſoudoyée.

Ces défauts ſe préſentent d'une manière moins frappante dans les Moſquées que les Empereurs Turcs ont bâti à Conſtantinople, parce que tous ces édifices conſtruits ſous les yeux des Sultans & ſur le modèle de Sainte-Sophie, ſont plus ou moins décorés, & toujours aſſez ſoignés par la crainte & l'amour-propre des Grecs ou des Arméniens qui en ſont les entrepreneurs. Il y a même des Moſquées (1) qui bâties ſur le plan de cette

(1) La Moſquée de Sultan Ahmet & celle de Chekzadé

ancienne égliſe grecque ont ſurpaſſé leur modèle ; mais ce modèle eſt bien éloigné d'être un chef-d'œuvre, & l'on doit préſumer qu'un examen plus réfléchi aurait empêché les voyageurs de prodiguer des éloges à la ſtructure de Sainte-Sophie. Si ces voyageurs euſſent été plus habiles en architecture, ils auraient conclu du ſeul déplacement des colonnes, qu'après avoir économiſé dans le premier plan les maſſes néceſſaires à la ſolidité, on les avait exagérées dans les contreforts dont on a enſuite appuyé cet édifice ; ils auraient encore vu, en meſurant de l'œil l'arc de la coupole extérieure, que la voûte plate qui ſert de plafond, n'offre qu'une hardieſſe illuſoire, & qu'indépendante de l'édifice, loin de s'y appuyer, elle eſt ſuſpendue par le plein-ceintre qui la recouvre ; on m'a même aſſuré que cette coupole intérieure était conſtruite en pierres-ponces liées avec une pâte très-fine de ciment & de chaux, ce qui réduit à rien cette prétendue merveille. La décoration intérieure ne fait pas plus d'honneur au ſiécle de Conſtantin (1). Une grande quantité de colonnes eſpacées ſans proportion, & dont le module ſemble avoir été méconnu dans leur hauteur, dans leurs baſes & dans leurs chapiteaux, aucun ordre dans les enta-

ſont d'une conſtruction plus ſvelte ; & la première, décorée de ſix minarets, eſt ſituée ſur la longueur de la place de l'Hyppodrome.

(1) On prétend que cet édifice bâti par Conſtantin, & détruit par un tremblement de terre, fut réédifié par Juſtinien ; mais il ſemble qu'on ne doit attribuer à ce dernier Empereur que les maſſes de pierres en contrefort qu'il a fait élever extérieurement pour appuyer les piles que des tremblemens de terre avaient fait céder. L'effet de ces ſecouſſes eſt encore marqué par l'inclinaiſon des colonnes dont les baſes de bronze n'appuient plus également.

bleмens, aucune régle, aucun goût dans les profils, ne méritaient pas tant de célébrité; on ne peut en effet admirer dans cet édifice que la richeſſe & l'abondance des matériaux, dans leſquels on ſerait tenté de reconnaître les riches débris qu'on ne retrouve plus à Delphes ni à Délos.

Mais la beauté des moſaïques qui décoraient le plafond de Sainte-Sophie ne peut être conteſtée; j'y ai encore apperçu le bout des aîles de quatre Chérubins qui étaient appuyés ſur la corniche à la naiſſance de la vouſſure des quatre piles. L'obſtination des Turcs à barbouiller cette coupole avec une eau de chaux, ne laiſſe plus rien appercevoir aujourd'hui de ces moſaïques, & l'on acheve d'ailleurs de les détruire en continuant d'en arracher des lambeaux qu'une barbare curioſité achete de l'avarice & de l'ignorance auſſi barbare qui les détruit.

Quelques morceaux de ces moſaïques qui ſe ſéparerent en cryſtaux de trois à quatre lignes cubes, envoyés à Vienne pour y être taillés, ont donné des pierres de différentes couleurs d'un beau feu & d'une grande dureté.

Le mépris des Turcs pour l'ouvrage le plus recherché que l'on connaiſſe, ne laiſſe aucun doute ſur la ſimplicité des ornemens qui parent leurs autres Moſquées. Ces ornemens ſe réduiſent à quatre grands tableaux, dans leſquels ſont écrits ſéparément les noms des quatre diſciples de Mahomet: pluſieurs paſſages du Coran ſont également écrits dans différens endroits, & particuliérement vers la tribune où ce livre révéré eſt lu pendant la méditation qui précède la priere. J'a-

jouterai que les femmes également admiſes dans les Moſquées, ne s'y placent que dans l'endroit qui leur eſt deſtiné; & quand les mœurs des Turcs n'auraient pas décidé cette ſéparation, on pourrait leur pardonner de l'avoir établie dans les temples, où l'ordre & le ſilence devraient avertir conſtamment que ſi les beſoins de la vie ont placé des bornes & fixé des intervalles dans le culte qu'on rend à l'Eternel, une adoration reſpectueuſe ne peut avoir aucun terme dans le temple qui lui eſt conſacré.

Un chant aérien ſubſtitué au bruit des cloches, annonce les heures de la priere dans une formule arabe qui réunit l'unité de Dieu, la miſſion du Prophête, les prieres & les bonnes œuvres. Les Muezzins de chaque Moſquée (1) montent à cet effet ſur leurs minarets. Ces eſpèces de clochers qui reſſemblent à des colonnes, ſont de petites tours creuſes de quatre à cinq pieds de diametre; elles s'élèvent ſur une égale épaiſſeur depuis l'angle des Moſquées juſqu'à la hauteur des coupoles, où une galerie de vingt à trente pouces de ſaillie communique à l'eſcalier tournant qui y conduit par une petite porte toujours orientée du côté de la Mecque. Le minaret diminué alors d'environ un quart de ſon épaiſſeur, continue à s'élever d'un cinquième ou d'un ſixième en ſus, & ſe termine par un capuchon pointu revêtu de plomb & terminé par une ſorte de croiſſant, dont les deux extrémités recourbées en volutes & très-rapprochées, enferment ordinairement le nom de

(1) Muezzins, crieurs des Moſquées: c'eſt un office que l'Iman fait lui-même dans les petites cures; mais dans les grandes Moſquées c'eſt une fonction ſéparée.

Dieu

Dieu découpé dans le métal même. Les grandes Moſquées ont pluſieurs de ces minarets, à chacun deſquels ou double & on triple les galeries; mais ceux de Sainte-Sophie n'en ont qu'une; ils ſont auſſi les moins élevés, & les moins ſveltes (1).

Ce ſerait ſans doute ici le moment de fixer les idées ſur la valeur que les Turcs attachent au croiſſant; mais j'aurai occaſion de traiter cet objet en parlant de l'artillerie du Grand-Seigneur, & je me bornerai préſentement à obſerver, qu'en faiſant reconſtruire le Palais du Viſir après l'incendie dont j'ai parlé, l'architecte employa des fleurs-de-lis à quatre feuilles pour ornement final de la coupole qui couvre la porte de ſéparation des deux cours. Il ſubſtitua cet ornement aux croiſſans qui décoraient l'ancienne porte; il avait obſervé cette petite décoration au Palais de France, il en adopta l'emploi, & perſonne n'imagina que cela pût rien ſignifier.

Par une recherche du même genre, mais d'un effet bien différent, deux colonnes de verd antique placées pour décorer la principale porte du Sérail, ſont appuyées ſur leurs chapiteaux: je m'en ſuis plaint au Surintendant des Bâtimens, qui m'a judicieuſement obſervé que les feuillages des chapiteaux, artiſtement ſculptés, méritaient bien qu'on les tînt à portée d'être admirés.

L'enceinte de Conſtantinople du côté de la mer fait également gémir: on y obſerve une forêt de colonnes rangées en travers & ſur pluſieurs cou-

(1) Ces minarets, qui ont ſans doute été les premiers conſtruits après la priſe de Conſtantinople, ſont devenus déſagréables à voir par la légéreté & la hardieſſe de ceux qu'on a bâtis depuis.

ches qui ſervent de fondement à ces hautes murailles, & les plus riches débris confondus parmi les plus vils matériaux préſentent à chaque pas le tableau attriſtant de l'ignorance & de la barbarie confuſément mêlées avec les précieux reſtes du ſçavoir des anciens Grecs.

Pour achever de peindre les Turcs, & pour donner une idée de leur orgueil ſtupide, il ſuffira de citer un de leur adage favori:

La richeſſe aux Indes,
L'Eſprit en Europe,
Et la pompe chez les Ottomans.

Le tableau de la marche du Grand-Seigneur le jour de ſon couronnement a pu donner une juſte idée de cette pompe, dont ils ſont ſi glorieux; mais je dois cependant convenir qu'il y a quelque choſe de brillant & d'aſſez impoſant dans le cortége qui accompagne le Sultan, lorſqu'il ſort par mer. La grace, la légéreté, la richeſſe de ſes bateaux ne peuvent être comparées à rien de ce que nous avons dans ce genre. Sa Hauteſſe a ſeul le droit du Tandelet couvert d'écarlate & ſurmonté de trois lanternes dorées, armé de vingt-ſix rameurs; un ſemblable bateau qui ſuit à tout événement, lui ſert toujours pour ſon retour. Les différens Officiers de ſa Cour l'accompagnent chacun dans les bateaux qui leur ſont deſtinés, & dont le grand nombre joint à la préciſion des coups de rames & à la vîteſſe des bâtimens, préſente l'aſpect le plus majeſtueux joint au coup-d'œil le plus agréable.

Lorſque le fils du Grand-Seigneur eſt d'âge à ſortir en public, ſon bateau, également armé de

vingt-ſix rameurs, eſt diſtingué par le Tandelet bleu : après quoi le Viſir eſt le ſeul qui puiſſe avoir un Tandelet, mais il doit être verd, & ſon bateau ne peut être armé que de vingt-quatre rameurs.

Le Mufti expoſé dans le ſien aux intempéries de l'air comme le dernier particulier, n'eſt diſtingué que par neuf paires de rames & le droit d'avoir deux hommes ſur chaque banc. Les autres bateaux des Grands, dont le nombre de rames eſt également déterminé ſuivant l'importance de leurs charges, n'ont qu'un rameur à chaque banc, ainſi que les Ambaſſadeurs étrangers qui n'ont également aucun droit de Tandelet.

Mais les bateaux du Harem deſtinés à tranſporter les femmes du Grand-Seigneur, ſont armés de vingt-quatre rameurs, & ont des Tandelets blancs couverts & fermés tout autour par des jalouſies. On prépare auſſi pour les y recevoir des murailles de toile, dont on forme une petite rue étroite qui de la porte du Sérail aboutit à ces bateaux. Lorſqu'elles ſortent pour la promenade, ce qui eſt très-rare, on entoure également avec des toiles le Harem champêtre qui leur a été deſtiné, & dans lequel on les introduit avec la même précaution. Des Eunuques noirs environnent cette enceinte, & des Aſſéquis (1) armées de carabines forment une ſeconde ligne de circonvallation pour défendre les approches. Malheur à celui qui ignorerait ces diſpoſitions & ſe mettrait à portée de la balle, le coup de la mort lui donnerait le premier avis. C'eſt ainſi que les femmes de ce Prince, toujours

(1) Boſtandgi-Aſſéquis : c'eſt une troupe d'élite qui fait l'office de la Prévôté de l'Hôtel ; ce ſont les Grenadiers des Boſtandgis.

parquées comme des moutons, jouiſſent quelquefois du plaiſir de reſpirer le grand air.

Ce divertiſſement extraordinaire ne donne pas ſans doute une grande idée des plaiſirs habituels qui régnent dans le Harem du Grand-Seigneur. On pourrait même croire que les femmes y exiſtent d'une maniere moins agréable que dans ce petit parc, puiſqu'on leur en fait une fête. Voilà ſans doute de quoi réformer bien des idées.

Celles que j'avais recueillies d'abord ſur le Gouvernement & le Militaire Turc étaient informes. On ne peut bien juger les hommes qu'en action, & j'en réſerve les détails aux circonſtances de la Guerre dernière qui me les ont mieux développés. Ces détails hiſtoriques me rameneront à Conſtantinople, d'où je partis en 1763, pour venir en France avertir le Miniſtère que je perdrais mon tems & le Roi ſon argent, ſi l'on ne m'employait pas à quelque choſe de plus utile.

Fin de la première Partie.